b 20.48

L'ANARCHIE
MÉDICINALE,
OU
LA MEDECINE

CONSIDE'RE'E COMME NUISIBLE A LA SOCIÉTÉ.

Par M. J. E. GILIBERT, Docteur en Médecine de la Faculté de MONTPELLIER, aggrégé au College des Médecins de LYON, Profeſſeur de Botanique, d'Anatomie & de Chirurgie.

Indolui rurſum generis humani vicem, quod in ſe grâſſari tamdiu hanc inſcitiam patiatur, atque interdum vitæ ſpem pretio emat, unde mors certiſſima proficiſcatur.
MONT.

SECONDE PARTIE.

NEUCHATEL,

M. DCC. LXXII.

9671

L'ANARCHIE
MEDICINALE,
OU
LA MEDECINE
CONSIDE'RE'E COMME NUISIBLE A LA SOCIE'TE'.

SECONDE PARTIE.

INTRODUCTION.

J'AI fait voir que la plus grande branche de la médecine pratique étoit entre les mains de gens nés hors du sein de l'art. Les femmelettes, les dames de miséricorde, les charlatans, les meiges, les rabilleurs,

les hoſpitalieres, les moines, les religieuſes, les droguiſtes, les herboriſtes, les chirurgiens, les apothicaires traitent beaucoup plus de maladies, donnent beaucoup plus de remedes que les médecins. J'ai fait voir qu'ils étoient hors d'état d'exercer la médecine avec fruit, & à l'avantage des malades ; j'ai démontré que leur ignorance, leur avarice, leur négligence, leur ôtoient tous les moyens de ſe rendre utiles, que par conſéquent, ils étoient tous nuiſibles aux hommes ; enfin, que la médecine entre leurs mains étoit un fléau terrible, une ſource féconde des maux les plus cruels. Je penſe que perſonne n'entreprendra de les excuſer, ni de les défendre. Il ne faut que réfléchir ſur ce que le véritable médecin doit ſavoir, pour voir que tous ces intrus ne ſont & ne peuvent être conduits que par une routine meurtriere.

Il n'en eſt pas de même des gens de l'art ; entreprendre de prouver que le plus grand nombre des mé-

decins ſont ignorans, & par conſéquent dangereux, c'eſt ce qui ſouffrira bien des difficultés, & ce qui me fera beaucoup d'ennemis. Perſonne n'aime à ſe voir décrier. Quelque convaincu que l'on ſoit de ſon ignorance, on ne pourra s'empêcher de hair mortellement l'imprudent écrivain qui oſe la démaſquer. J'ai prévû le danger, je m'y expoſe d'autant plus volontiers, que mes maximes ne me permettent que d'attaquer le vice, ſans prétendre tourmenter le vicieux. Comme j'abhorre les perſonnalités, mes obſervations n'offriront que des réſultats généraux, tirés des faits particuliers. Elles auront d'autant moins beſoin des preuves de détail, que tous mes lecteurs guidés par mes principes, & par leurs propres remarques, ſentiront aſſez la force de mes conſéquences, ſans avoir beſoin de compromettre l'honneur de qui que ce ſoit. Malgré ces précautions, les traits vont fondre de toutes parts ſur ma tête. Je m'y attends; mais pour ſon

propre intérêt doit-on abandonner une bonne cauſe. Je pourrai dire avec un auteur très-connu :

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

Mais je ſaurai ſouffrir en paix la haine de mes ennemis, trop heureux ſi mes avis peuvent opérer le bien que j'en attends.

TROISIEME SECTION.

J'Ai à prouver dans cette troisieme section, que la plupart des médecins sont ignorans, & peu soumis aux séveres loix de la probité. Dans tous les états on doit considérer ceux qui s'en occupent sous deux rapports : comme artistes & comme hommes. Sous le premier, on examine s'ils connoissent les différens détails de leur profession ; sous le second, s'ils sont bien pénétrés des motifs qui doivent les engager à remplir exactement tous leurs devoirs. Nous nous sommes proposés de déterminer l'influence de la médecine sur la société, de balancer les biens & les maux qu'elle procure aux hommes. Pour ce faire, à l'égard des médecins proprement dits, nous devons établir des principes qui puissent nous diriger dans nos recherches. Les voici en

deux mots. 1°. Les médecins qui veulent être utiles à leurs concitoyens doivent être auſſi inſtruits que l'état actuel de la ſcience peut le permettre ; ils doivent ſe faire un plan de doctrine exempte d'erreurs & d'hypotheſes. 2°. Les véritables médecins doivent être très-ſéveres ſur toutes les parties de la morale ; ils doivent être très-rigides obſervateurs des regles de la probité, s'appliquer à remplir, à la rigueur, tous les devoirs de leur état.

D'après ces principes, jugeons les médecins, & pour le faire avec juſtice, ſuivons-les dans tous les détails de leur conduite. Si nous trouvons que le plus grand nombre ſont ignorans, que le plus grand nombre ſont livrés aux paſſions les plus contraires à la probité, nous n'aurons qu'une triſte concluſion à tirer ſur leur utilité : ils devront être condamnés comme nuiſibles à la ſociété.

CHAPITRE PREMIER.

La plupart des médecins ſont ignorans.

ON peut ſuivre deux méthodes pour développer une propoſition générale. La premiere conſiſte à partir des faits particuliers, pour remonter à leurs cauſes générales. Par la ſeconde, on commence à énoncer ces cauſes, on les établit & on en déduit les effets, ou on les laiſſe entrevoir, s'ils émanent néceſſairement des cauſes démontrées. *La plupart des médecins ſont ignorans* : voilà ma propoſition. Je pourrois faire voir par des faits & des autorités, qu'elle n'eſt que trop bien fondée ; mais ſouvenons-nous de notre plan, tenons-nous aux généralités, ſi elles peuvent ſuffire pour la conviction.

ARTICLE PREMIER.

Les colleges ſont très-mal adminiſtrés; premiere cauſe de l'ignorance des médecins.

Faiſons l'hiſtoire de ce qui ſe paſſe dans les colleges, & nous verrons s'ils peuvent fournir de bons ſujets. J'obſerve que ceux qui ſe deſtinent à l'étude de la médecine ſont raſſemblés de toutes les provinces du royaume, qu'ils ont fait leurs premieres études dans différens endroits. L'un a été initié dans les belles-lettres par un précepteur particulier, l'autre dans une penſion, le plus grand nombre dans les colleges publics. Suivons ces différens genres d'éducation.

Tous les jeunes gens qui ſont deſtinés à la médecine ſont tirés du tiers-état. On voit rarement un gentilhomme envoyer ſon fils à Montpellier. La plupart des éleves en médecine ſont fils de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, de né-

gocians, &c. Ils ſont donc preſque tous d'une naiſſance médiocre. Les richeſſes de leur pere ſont bornées. Si un médecin a gagné de grands biens dans ſon état, l'ambition croiſſant avec les richeſſes, il viſera à élever ſon fils au-deſſus de lui, il cherchera à le placer dans les finances, ou dans le barreau. Les négocians ſongent rarement à engager leurs enfans ſous les drapeaux d'Eſculape, lorſqu'ils peuvent leur remettre la balance de Themis. D'ailleurs, cette claſſe de citoyens en fournit très-peu. Poſons donc pour démontré que le grand nombre de médecins ſont nés de parens placés par leur naiſſance & par leur fortune dans un état médiocre, d'où il ſuit évidemment que l'état de leur fortune les obligera de ſuivre le plan d'éducation générale. Les médecins ſont preſque tous élevés d'après les idées vulgaires. Ils reçoivent preſque tous l'éducation commune : examinons donc cette éducation. Jugeons toujours des effets par les cauſes.

Tout le monde convient que, grace aux préjugés, l'état le plus noble, celui de former des hommes & des citoyens, eſt le plus mépriſé. Dans l'opinion générale, un précepteur eſt regardé comme le premier domeſtique de la maiſon. Peut-on eſpérer qu'un homme de génie s'abaiſſe à cette profeſſion ? Qui aurez-vous donc pour précepteurs ? Les derniers des hommes, des gens groſſiers, iſſus de parens pauvres, élevés ſans principes, & qui n'ont reçu d'autre éducation que celle que nous condamnons.

Suivez toutes les penſions, parcourez toutes les maiſons particulieres, vous ſentirez la vérité de cette remarque. D'après ces faits, pouvons-nous eſpérer que ces maîtres forment de bons éleves ? En morale comme en phyſique, l'effet eſt toujours proportionné à ſa cauſe. De mauvais précepteurs ne feront que de méchans éleves ; mais pour vous faire mieux ſentir combien ce déſordre eſt général, faiſons l'hiſtoire

fidelle de l'éducation ordinaire. Nos relations seront d'autant plus exactes, que nous parlerons d'après notre expérience.

Ces gens à gages, qui se chargent de former des éleves, n'ayant aucune connoissance du cœur humain, se livrent à leur humeur, ou à des regles fausses & mal dirigées. Ils signifient à leurs enfans de faire leur theme; ils leur donnent en général une idée des regles qu'ils doivent suivre. Après ces préliminaires, ils les obligent à se mettre à l'ouvrage. Comme on a eu soin de leur inculquer qu'ils seront sévérement punis s'ils font des fautes, dans quel état doivent être leurs ames? N'ayant rien compris à leur rudiment, qui est l'étude des philosophes & non des enfans, sentant l'impossibilité de bien faire ce qu'on leur commande, leurs cœurs se flétrissent, la douleur s'en empare; forcés à un ouvrage ennuyeux, ils le font avec dégoût & au hasard; haissant naturellement tout ce qui les gêne & les fait souf-

frir, ils prennent de bonne heure de l'averſion pour toute application d'eſprit. Punis pour avoir mal fait, lorſqu'il leur étoit impoſſible de mieux faire, ils conçoivent une haine irréſiſtible pour leurs précepteurs. La violence & les coups les obligent à faire pendant ſept à huit ans la même choſe; mais leur averſion ne fait qu'augmenter. Ils ſoupirent après le moment où ils n'auront plus de livres à étudier.

Voulez-vous une preuve de ce que j'avance? Interrogez les jeunes gens, trois ans après qu'ils ont quitté les colleges; ils vous avoueront preſque tous qu'à dater du moment où ils dirent adieu à leurs précepteurs, ils n'ont jamais ſongé à aucune de leurs études. Queſtionnez-les attentivement, vous vous aſſurerez qu'ils ont parfaitement oublié tout ce qu'on leur enſeignoit avec tant peine. Vous ſerez d'autant plus étonnés de ce phénomene, que vous aurez une idée plus parfaite de la véritable éducation.

J'ai vécu dans les colleges comme les autres ; j'ai eu occaſion pluſieurs années après en être ſorti, de revoir mes anciens camarades. Je les ai tous trouvés abandonnés aux ſuites de l'éducation que l'on acquiert dans le monde & dans les affaires. Pas un ſeul ne m'a montré l'apparence d'avoir exercé pendant dix ans ſes facultés intellectuelles. Ils étoient tous auſſi étrangers dans les arts & les ſciences que ceux qui ne s'en étoient jamais occupés. Vous me demanderez peut-être comment j'ai échappé aux ſuites de cette éducation ; je m'engage d'autant plus volontiers à vous l'expoſer, que ce que je dirai ſervira à développer le ridicule & les ſuites funeſtes de la méthode des colleges.

Né dans un état médiocre pour la naiſſance & la fortune, je fus mis à ſept ans dans une penſion qui avoit quelque réputation. Le chef de cette école étoit un Savoyard yvrogne & débauché, qui n'avoit reçu d'autre éducation que celle qua

peut acquérir un payſan qui va au college public. Singe des jéſuites, il ſuivoit à-peu-près le même ordre que ces peres dans la direction de ſon école. Il avoit un vieux précepteur pour les enfans qui commençoient à apprendre à lire. Cet homme ſingulier dans ſon eſpece, végétoit dans ſa claſſe depuis dix ans, ſans s'être jamais occupé à autre choſe qu'à boire avec quelques amis, & à prendre du tabac. Tout étoit routine chez lui. Il nous gardoit deux ans ſur le petit banc, nous faiſoit lire notre leçon ſoir & matin, ſans jamais nous aider par aucune explication à notre portée. Un ſoufflet ou le fouet, s'il étoit de mauvaiſe humeur, voilà les ſeuls inſtrumens d'émulation qu'il connut. Jugez après cela du goût que nous prenions à la lecture. Nous paſſions conſtamment toute la journée, les yeux collés ſur nos livres, ſans regarder une ſeule lettre. Si nous nous amuſions quelquefois à jaſer ou à rire, notre brutal fondoit ſur nous,

nous donnoit des coups de poing, des soufflets, nous arrachoit des poignées de cheveux. Aussi on ne peut rien imaginer de plus timide que nous ; chaque mot un peu dur nous faisoit trembler. Craignant sans cesse pour l'avenir, nous maudissions le moment de notre naissance, & souvent le désespoir s'emparoit de notre ame, autant que notre âge en étoit susceptible. Jamais la gaieté ne paroissoit sur nos lèvres, le sourire enfantin en étoit banni ; mornes & rêveurs, ou plutôt stupides, nous étions des machines que l'on conduisoit par les coups. La haine agitoit constamment des jeunes cœurs faits pour de plus doux sentimens. Jugez de notre malheur par nos projets de félicité. Nous desirions ardemment d'être nés d'un bon laboureur, dont nous voyons les fils passer les journées entieres à rire, danser & chanter. Que dis-je ? Nous aurions changé de bon cœur leurs travaux contre nos plaisirs. Plusieurs d'entre nous se sauvoient

Vaine reſſource ! Le bout du monde ſe trouvoit dès que nous étions las, la faim ne tardoit pas à nous faire ſentir ſes rigueurs ; & malgré toutes ces miſeres, nous nous ſerions cent fois laiſſé périr, ſi les payſans du voiſinage ne nous avoient pas ramenés dans nos priſons.

J'ai vu des barbares précepteurs ſaiſir avec colere de tendres enfans, intéreſſans par la douceur de leur caractere ; je les ai vu, les yeux étincelans, le viſage pâle, aſſouvir leur rage ſur ces innocentes victimes. Bien loin d'être touchés du ſang qui ruiſſeloit de leurs playes, j'ai vu ces monſtres déſeſpérés que ces enfans leurs échappaſſent par défaillance, les lancer à l'extrêmité d'une ſalle, &c.

Parens inſenſés, vous abandonniez vos fils des années entieres ſans les voir, vous ignoriez apparemment ce qu'ils ſouffroient. Non, vous étiez plus barbares que leurs bourreaux. Inſenſibles à leurs plaintes, vous ajoutiez les menaces aux tourmens

qu'ils ſouffroient. C'eſt trop peu dire: j'ai vu un pere inhumain, ramener ſon enfant qui s'étoit ſauvé après avoir été cruellement maltraité pour une légere faute. Je l'ai vu le faire dépouiller, le faire frapper juſqu'au ſang, ſans être ému à la vue des cicatrices dont ſon corps étoit déjà couvert.

Ne vous imaginez pas que nous fuſſions ſeuls victimes de ces rigueurs. Toutes les penſions ſe fréquentent. Les écoliers vont de l'une à l'autre, ils s'interrogent; je me plaiſois à ces recherches. Tous m'aſſuroient qu'ils éprouvoient les mêmes traitemens, que leurs précepteurs étoient auſſi ſtupides, auſſi cruels, & auſſi débauchés.

Dans l'âge mûr, me rappellant ces triſtes années, j'ai été curieux de vérifier mes anciennes obſervations; je me ſuis ſouvent occupé à queſtionner des enfans, ils m'ont fait l'hiſtoire de leurs maux avec une naïveté ſi touchante, que je n'ai pu ſoupçonner aucun déguiſement. J'ai vu avec

peine qu'ils ſouffroient ce que nous avions ſouffert. Ces faits ont fait naître dans mon eſprit une foule d'idées : j'ai vu jaillir de cette ſource tous les vices. Vous trouvez vos enfans, lorſque vous les retirez, ſtupides, menteurs, honteux, acariâtres, coleres. Ils ne s'attachent à perſonne, ils n'aiment ni pere, ni mere, ni ſœur, ni freres. Ils voyent mourir leurs parens ſans marquer la moindre douleur. Ils ſont fainéans, inappliqués, étourdis, débauchés, inſolens. Je n'en ſuis pas ſurpris ; tous ces vices ſont les ſuites néceſſaires de leur éducation ; je ſerois étonné qu'ils ne les euſſent pas. Ils ſont votre ouvrage, il eſt donc bien juſte que vous en ſoyez les victimes. Vous méritez les chagrins qu'ils vous cauſent, peres barbares. Vous avez voulu qu'ils ſouffriſſent mille maux dans leur enfance, ne vous plaignez donc pas s'ils répandent l'amertume ſur vos vieux jours. Mais je reviens à mon ſujet.

Dès qu'à force de lire & de barbouil-

ler du papier, une heureuse routine nous avoit mis à-peu-près en état de lire passablement & d'écrire un peu correctement, nous passions sous un autre précepteur, qui nous mettoit un rudiment entre les mains, & nous le faisoit apprendre par cœur. Dès que nous le savions, on nous faisoit rendre en latin, des phrases françoises, sans nous donner nulle explication. Notre mémoire n'étoit meublée que de mots. Nous passions deux ans à cet exercice, sans pouvoir compter sur un seul jour de paix; nous étions sans cesse exposés aux mêmes tourmens dont j'ai déjà parlé. Au bout de ce terme, on nous donnoit des livres latins à rendre en françois; on nous faisoit apprendre des grammaires plus difficiles. Tous ces ouvrages rouloient sur des matieres dont nous n'avions pas la moindre idée; aussi nos progrès répondoient-ils parfaitement au plan de nos précepteurs. Je n'étois pas né sans mémoire, je n'étois pas absolument inepte à l'étude; cependant, après

avoir roulé ſix ans ſur les bancs de l'école, voici tout ce que j'avois appris. Je ſavois lire ſeul, mais ſi je le faiſois à haute voix, je m'arrêtois à chaque mot, je cherchois, j'héſitois: preſque tous mes condiſciples avoient le même défaut. Mon écriture étoit à peine liſible, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, car il y a des choſes que l'on ne corrige pas. N'ayant pas embraſſé un état qui exigeât une belle plume, je n'ai jamais eu le courage de revenir ſur mes pas pour apprendre à écrire. Je rendois en latin du françois, mot pour mot, mais ſi on m'avoit demandé le pourquoi, je ne le ſavois pas. J'ai vérifié depuis que je n'avois aucune idée de la théorie grammaticale. J'étois une pure machine; mes yeux & mes mains travailloient plus que mon eſprit. A l'aide d'un dictionnaire, je joignois à un mot françois celui qui l'exprimoit en latin. A force de revoir les mêmes mots, je les conſervois dans ma mémoire; mais n'ayant nul intérêt de

les retenir, j'en oubliois un grand nombre. Je rendois également le latin en françois, par le moyen d'un autre dictionnaire; mais je n'avois jamais fait attention à la différence des deux langues, quoiqu'elle dût me frapper tous les jours. Toutes mes opérations étoient paſſives. Les fables de Phedre n'étoient pour nous que des mots, ou tout au plus nous comprenions en gros l'hiſtoire de la fable; mais n'ayant nulle idée des relations morales & phyſiques, nous laiſſions échapper une grande partie du ſens. Les épitres familieres de *Cicéron* n'étoient pas plus à notre portée, parce que nous étions tout à fait étrangers dans l'hiſtoire & les mœurs des Romains. Que dis-je, ſavions-nous ce que c'étoit que paſſions, affaires, rapports moraux? L'abrégé d'Eutrope, les vies de Cornelius Nepos, l'hiſtoire de Juſtin, nous étoient abſolument indifférentes. Les enfans ſavent-ils ce que c'eſt que guerre, machines, armes, campemens? Connoiſſent-ils la géo-

graphie ancienne, les loix, les mœurs, les uſages des peuples dont on leur développe l'hiſtoire? Toutes ces connoiſſances ſont-elles de leur âge? Nous n'apprenions donc que des mots. Auſſi me rappellé-je, que lorſque je tombai dans de meilleures mains, je fus ſurpris de ſavoir par cœur mon rudiment, ma proſodie, Juſtin, Quinte-Curſe, Phedre, Ovide, Virgile, ſans avoir une ſeule idée diſtincte des objets ou des modifications d'objets qui étoient exprimées par les mots de ces auteurs.

Je reſtai encore trois ans dans cette école. Pendant ce tems, on nous faiſoit étudier une proſodie latine ſi préciſe, ſi courte, qu'à vingt ans j'ai été étonné de n'en comprendre pas le mécaniſme. On nous faiſoit auſſi apprendre une rhétorique, mais elle avoit les mêmes inconvéniens. Le texte & les exemplaires étoient en latin que nous entendions à peine. On ne nous donnoit aucune explication, ou elles étoient hors de notre portée.

portée. Cependant nous faisions des vers, des traductions, des amplifications, des fables. Nous fabriquions nos vers latins tout aussi machinalement que le reste. Par le moyen d'un dictionnaire poétique, nous trouvions les longues & les breves nécessaires pour nos constructions poétiques. Nous savions, comme des ouvriers, le nombre des pieds que devoient avoir les différentes especes des vers. Nous toisions en conséquence. Tout enfin étoit dans nos travaux aussi mécanique que l'ouvrage d'un charpentier. Des lieux communs, des idées que nous n'avions retenues que par la mémoire, étoient cousues les unes aux autres, & nous appellions ces rapsodies des chries, des narrations, des amplifications.

Enfin après une triste & longue végétation dans cette pension, on m'en retira à seize ans accomplis, pour me placer dans un célebre college. Mes parens qui avoient des vues sur moi, vouloient que j'étu-

diaſſe ce que l'on appelle la philoſophie. J'étois cependant très-inquiet, parce qu'à l'ouverture des écoles, on devoit nous faire ſubir des examens. Je ſentois trop mon foible pour ne pas craindre un refus. Cependant j'oſai me préſenter à l'examen, on me propoſa de traduire à l'ouverture du livre un auteur claſſique; je m'en tirai tout auſſi bien que les autres, ce qui me confirma dans l'idée ou j'étois que leur éducation n'avoit pas été plus recherchée que la mienne. Je fus à peine huit jours dans ce college, que je me liai étroitement avec mon profeſſeur, qui me prit en amitié, me logea près de ſa chambre. C'étoit un homme de trente ans, né avec tous les talens, qui joignoit à une mémoire prodigieuſe un jugement exquis. Tout ce que ſciences humaines ont de plus relevé n'avoit rien qui put l'arrêter. A des connoiſſances très-profondes & très-variées, il joignoit une égalité d'ame, une ſimplicité de caractere, une douceur

inaltérable. Sans faste, sans prétentions, humain, compatissant, il croyoit que son bonheur dépendoit du bien qu'il pouvoit faire. Je fus d'autant plus heureux de tomber dans de si bonnes mains, qu'il s'étoit excité dans mon esprit une fermentation qui me rendoit très-propre aux vues de mon nouveau maître. J'avois lu un an avant mon entrée en philosophie, le traité des études de Rollin ; j'avois senti, quoiqu'imparfaitement, la différence énorme de mon éducation avec celle que propose ce respectable littérateur. Mon esprit exercé sur des objets à sa portée, soit dans nos promenades, soit dans nos lectures & nos conversations privées, s'étoit peu-à-peu accoutumé à réfléchir & à juger. Comparant donc ce que je savois avec ce que je soupçonnois que les disciples de Rollin devoient savoir à mon âge, je m'étois tellement chagriné de la différence que j'avois imaginée, & de l'impossibilité de revenir sur mes pas, étant sans gui-

des, que je m'abandonnois à une mélancolie affreuse: ce tems fut peut-être le plus malheureux de ma vie. Mon inquiétude étoit d'autant plus vive, & la lecture de Rollin m'avoit inspiré une si haute idée de l'utilité des sciences, que je ne soupirois qu'après le moment où je pourrois me glorifier de les posséder. Je vécus dans cette perplexité jusqu'au moment ou j'entrai en philosophie. Vous devez penser qu'aussitôt que j'eus connu le caractere de mon aimable professeur, je ne tardai pas à lui ouvrir mon cœur; je lui fis sentir combien j'étois éloigné de l'idée que je m'étois formée de ce qu'un jeune homme doit savoir à mon âge. Il fut d'autant plus touché de mon état, qu'il avoit été dans les mêmes circonstances. Il avoit reçu à-peu-près la même éducation, il avoit eu les mêmes inquiétudes. Aussi ne tarda-t-il pas à me rassurer. Il me fit voir que quoique je n'eusse pas la science, j'en avois acquis malgré moi les matériaux. Que ma tête

étoit meublée de presque tous les mots nécessaires dans les langues latine & françoise, que j'avois retenu l'histoire des hommes, &c. Il me conseilla de revenir sur mes pas, de recommencer ma carriere, m'assurant que je serois le premier étonné de mes progrès. Frappé de ces idées, je repris mon rudiment, ou plutôt la grammaire raisonnée de Port-Royal. Bientôt je compris toute la théorie des deux langues. Mon bon maître m'adoucissoit par des explications claires & méthodiques tout ce que je trouvois d'épineux. Je dirai plus encore, il me communiquoit sur la mécanique des langues, des idées très-philosophiques, que j'ai lu dans des auteurs qui ont écrit plusieurs années après. Enhardi par ces succès, je fis l'application de toutes les regles grammaticales aux auteurs qui m'étoient familiers, je me faisois expliquer les mœurs anciennes, les usages, les vêtemens, les relations sociales. Par cette méthode, je remplis peu-à-peu les vui-

des qui ſe trouvoient dans mes connoiſſances. Cet homme reſpectable à qui je dois mon bonheur (car il dépend de la façon de penſer) me fit ainſi parcourir toute la carriere des belles-lettres. J'avois beau lui dire que ces études faiſoient tort à ma philoſophie, il s'en moquoit, en me diſant que je ſerois obligé à vingt-cinq ans, de faire ſur cette partie des connoiſſances humaines, ce que nous faiſions alors pour les belles-lettres; que la philoſophie n'étoit pas faite pour des jeunes gens de ſeize ans, mais qu'elle devoit être l'occupation des hommes faits, ou au moins que l'on devoit la renvoyer à la fin de l'adoleſcence. Comme il étoit obligé par état, & par le plan qui s'obſervoit dans notre college de donner les cahiers uſités, il ne nous expliquoit que ce que nous pouvions comprendre, tout le reſte étoit reſervé pour un âge plus mûr. Mais la pareſſe ne lui conſeilloit pas tous ces retranchemens, il remplaçoit toujours ce

qu'il ſupprimoit par des épiſodes très-agréables, par la maniere dont il les rendoit, & très-inſtructives par le choix des ſujets. Malheureuſement pour moi, je fus obligé de me ſéparer de cet ami tendre & généreux. Des affaires majeures l'ayant appellé ailleurs, on nous donna un autre profeſſeur, qui ſuivant la méthode reçue, nous ennuyoit ſavamment, en nous expliquant mille queſtions au-deſſus de notre portée. Nous apprenions nos cahiers, mais notre mémoire jouoit le plus grand rôle.

Si j'ai eu le bonheur d'échapper aux ſuites fâcheuſes d'une mauvaiſe éducation, combien de circonſtances m'ont favoriſé? Il a fallu que le hazard me fit lire Rollin, que par tempérament je fuſſe touché des avantages que procurent les lettres. Il a fallu que je tombaſſe entre les mains d'un homme rare, qui eut profondément réfléchi ſur le cœur humain, qui relevât mon courage abattu, qui s'intéreſſât aſſez pour moi, pour faire ſans intérêt ce que les

autres précepteurs ne font pas avec les plus fortes penſions. Sans cet homme, que je révérerai juſqu'au dernier ſoupir, je ne ſerois jamais ſorti du bourbier de l'ignorance. J'aurois appris mes cahiers de philoſophie en perroquet, je ſerois ſorti de ce college comme d'une priſon importune, profondément dégoûté de tous les livres. Je leur aurois dit un éternel adieu, & je me ſerois trouvé, après quelques années, au niveau de tous mes condiſciples.

Pour m'aſſurer de la vérité de cette remarque, j'ai ſuivi pluſieurs perſonnes avec leſquelles j'avois étudié. Après un examen réfléchi, je les ai tous trouvés à l'uniſſon, c'eſt-à-dire, auſſi ignorans les uns que les autres. Ils avoient parfaitement oublié tout ce qu'on les avoit forcé d'apprendre pendant dix ans. J'ai queſtionné à ce ſujet des gens plus âgés que moi, qui m'ont tous avoués qu'ils n'avoient remporté des colleges, pour fruit de leurs travaux & de leurs tourmens, qu'une haine

irréſiſtible pour toutes les ſciences. Les plus ſenſés m'ont aſſuré qu'ils ne s'étoient remis à la lecture que lorſqu'ils y avoient été engagés par de puiſſans motifs étrangers. L'un s'étoit décidé parce que les perſonnes de ſa cotterie étant inſtruites, faiſoient trop ſouffrir ſon amour-propre. Un autre livré à la moleſſe & à l'ennui, avoit voulu cueillir quelques fleurs de la littérature légere. Tous ont été obligés de recommencer une nouvelle carriere. Tous convenoient que la mémoire avoit eu tout l'honneur de leurs ſuccès.

Ce que nous venons de dire ne regarde que ce que l'on appelle les bons ſujets parmi les écoliers. Car le plus grand nombre prennent un ſi violent dégoût pour l'étude, dans les baſſes claſſes, qu'il devient en quelque façon une partie phyſique de leur caractere. Il ſuffit pour les mettre de mauvaiſe humeur, de leur préſenter un livre, ou de les entretenir ſur des matieres de littéra-

ture ou d'érudition. Quelque ſingulier que ſoit cet effet, il eſt aiſé d'en comprendre la cauſe. L'étude a toujours été, dans leur enfance, accompagnée de chagrins, de douleurs, & d'inquiétudes. Les idées qu'excitent la préſence des livres, ſe ſont tellement liées avec ces ſentimens pénibles, qu'il ſuffit de rappeller les uns pour réveiller les autres.

En combinant tous ces faits & ces obſervations, il ſera aiſé à tout homme ſenſé de trouver la cauſe du petit nombre des ſavans dans tous les genres. On pourra déjà entrevoir que le nombre des médecins inſtruits, ſur-tout ceux qui ont été élevés ſuivant la routine générale, doit être très-petit. En effet, les enfans deſtinés à la médecine prennent la plupart un dégoût pour l'étude qu'ils ne pourront jamais ſurmonter. Leurs parens les deſtinent à cet état malgré eux, ou s'ils s'y portent de plein gré, ils ne ſavent pas combien de recher-

ches laborieuſes la médecine exige de ceux qui l'embraſſent. Auſſi vous les voyez arriver dans les univerſités, ſans études préliminaires. Leurs têtes ſont remplies de mots dont ils n'ont jamais compris le ſens. Les meilleures ſujets ne connoiſſent ni la théorie des langues, ni les principes des belles-lettres. Ils ſont abſolument dépourvus d'idées logiques, méthaphyſiques, phyſiques. Ils n'ont retenu de toutes les ſciences qu'on leur a fait parcourir, que l'énoncé de quelques queſtions oiſeuſes ſur l'art de raiſonner, ſur la nature de l'ame & ſur les corps de la nature. Leur jugement peu développé eſt faux & incertain, leur eſprit peu accoutumé à réfléchir eſt incapable d'application. Comment pourront-ils ſe conduire dans une ſcience remplie d'incertitude, & de contradiction? Mais avant d'entrer dans les détails des cauſes qui rendent ſi difficile l'étude de la médecine, développons les obſtacles qui découlent des autres ſources.

ARTICLE SECOND.

La conſtitution des univerſités eſt une des cauſes de l'ignorance des médecins.

Nous avons dû nous former une idée de ce qu'eſt communément un jeune homme en entrant dans les univerſités de médecine. Peu de connoiſſances antérieures, un eſprit faux, un jugement peu développé, des mots pour toute ſcience, voilà tout ce qu'il a emporté des colleges. Des paſſions formées & ſans frein, une haine invincible pour toute application d'eſprit, & pour tout aſſujettiſſement, voilà ſon caractere. N'ayant aucun motif aſſez fort qui puiſſe lui faire ſurmonter le dégoût qu'il a pour l'étude, il s'abandonne à tous les plaiſirs. Nul frein ne peut l'arrêter; loin des yeux de ſes parens, confié à des profeſſeurs qui n'ont aucune inſpection ſur ſa conduite, il ſuit les conſeils des anciens étudians, qui étant preſ-

que tous débauchés, ſe font une gloire d'augmenter le nombre des libertins. Ils amorcent d'abord les nouveaux venus par des plaiſirs innocens ; bientôt ils obtiennent leur confiance, en leur faiſant part de leurs obſervations de débauches. Dès qu'ils s'apperçoivent qu'ils y prennent goût, ils les conduiſent dans tous les ſanctuaires du libertinage, ils n'épargnent rien pour leur en faire parcourir tous les détours les plus myſtérieux. Ils rient des dangers qu'ils leur font courir : que dis-je, ils triomphent lorſqu'ils ont pu les infecter du poiſon dangereux de la débauche.

Cette conduite vous paroîtra étrange, cependant elle a ſes cauſes, comme toutes les autres démarches des hommes. Pluſieurs motifs déterminent les anciens étudians à s'attacher aux nouveaux venus. Ils ont communément beaucoup d'argent ; les anciens en ont peu, leur crédit eſt très borné, l'habitude du plaiſir le leur a rendu néceſſaire. Sans

argent, ils ne peuvent s'en procurer de bien piquans ; ils ſont donc obligés, pour pouvoir ſe ſoutenir, d'entraîner les nouveaux débarqués. Tant que leur argent dure, ils ne les abandonnent pas, ils les promenent de partie en partie ; mais dès que la ſource a tari, les voilà de niveau. Ils s'uniſſent pour ſuccer de nouvelles dupes : c'eſt ainſi que le libertinage ſe perpétue. Les étudians paſſent leur vie dans la débauche. Doutez-vous de ce que j'avance ? Conſultez ceux qui ont vécu dans les univerſités, il vous diront que les étudians ſont cités dans toutes les familles, comme des débauchés décidés ; que depuis le lever du ſoleil juſques bien avant dans la nuit, les caffés & les cabarets ſont remplis de ces jeunes étourdis qui y perdent leur tems au jeu & à la débauche ; que très-peu fréquentent les cours ; que l'on voit ſouvent des profeſſeurs faire leurs leçons à dix ou douze perſonnes, tandis que l'univerſité eſt compoſée de deux

cent cinquante étudians ; que ſi quelquefois vous en voyez davantage, c'eſt parce que le profeſſeur a une méthode ſinguliere : encore la plupart dorment, ou s'entretiennent familiérement, tandis qu'il faudroit prêter toute ſon attention.

Suivez-les dans leurs aſſemblées privées; croyez-vous qu'ils s'entretiennent des objets de leurs études ? Rien moins que cela, leurs parties de débauches ſont preſque toujours le ſujet de leurs converſations.

Le cours médicinal dure trois ans ; les deux premieres s'écoulent ſans que le plus grand nombre des éleves ayent ouvert un livre. Quelques-uns, moins débauchés, ſuivent les leçons qui ſe font à l'univerſité ; mais leurs progrès ſont peu ſenſibles les premieres années. 1°. Parce que les leçons ſe font peu régulièrement ; 2°. parce que les profeſſeurs cherchent plutôt à briller qu'à inſtruire. Ils ſe mettent peu à la portée de leurs auditeurs ; ils expoſent tout ce que la ſcience a de plus abſtrait,

ſans s'inquiéter ſi on les comprend. D'ailleurs, mille obſtacles arrêtent les progrès. Une nomenclature grecque & barbare, des cadavres, un grimoire chymique, l'hiſtoire d'une foule de maladies dont on n'a pas la moindre idée, tout cela trouve bien difficilement priſe dans des têtes mal préparées, dans l'eſprit des jeunes gens, qui n'ont fait que des études préliminaires, imparfaites & mal dirigées. Cependant, à la troiſieme année, on ſonge aux grades; il faut quitter l'univerſité, on n'obtient les honneurs du doctorat qu'après avoir ſubi pluſieurs examens; on ſait que les profeſſeurs en renvoyent quelques-uns; on a même eu ſoin d'attacher au refus une eſpece d'ignominie; tout cela inquiete. On ſe détermine à ouvrir des livres élémentaires: n'ayant que peu d'habitude de langue latine, dans laquelle ils ſont écrits, on les comprend imparfaitement. Le jugement a été peu cultivé, on n'a d'ailleurs qu'un très-petit nombre d'idées particulie-

res, & ces élémens ne contiennent que des généralités. L'on eſt à vingt ans dans le même état qu'à huit; on apprend des mots vuides d'idées. Enfin les examens approchent. Comme les profeſſeurs indiquent quelques jours auparavant le ſujet de leur examen, on trouve toujours des docteurs en ville qui vivent du métier de préparer les récipiendaires. Ces meſſieurs compoſent les theſes que les étudians apprennent; ils poſtent derriere eux des amis un peu plus inſtruits, qui les remettent ſur les voies à chaque interrogation; par tous ces moyens, on évite la cenſure des profeſſeurs ſéveres. Quelques-uns, par foibleſſe ou par intérêt, ferment les yeux, ou forment eux-mêmes les récipiendaires aux attaques des autres profeſſeurs. On penſe bien que ceux qui ont, par argent ou autrement, gagné un de ces protecteurs, ne ſeront pas renvoyés. Si cependant le ſujet eſt ſi ignorant, que raiſonnablement on ne puiſſe l'admettre ſans faire rire les aſſiſ-

tans, on le renvoye pour la forme, à quelques jours. Après quoi on le reçoit, & on le décore du titre de docteur, comme le plus savant.

Je n'avance que ce que j'ai vu. Nous étions au moins deux cens étudians dans l'académie que j'ai fréquentée. Il y en avoit à peine vingt qui étudiassent sérieusement; vingt autres lisoient à tems perdu quelques petits traités élémentaires, accrochoient de tems en tems quelques idées aux leçons publiques. Tous les autres passoient régulièrement leur vie à jouer au café, à boire dans les cabarets, ou à faire leur cour à quelques grisettes. Cependant j'ai vu tous ces apprentifs Esculapes honorés du bonnet de docteur. On leur a donné à tous sans distinction le pouvoir d'enseigner, de gloser, de pratiquer la médecine dans tout l'univers. Lisez leurs lettres, vous croyez que ce sont des prodiges d'érudition; parlez leur de belles-lettres, de philosophie, de médecine, ils vous prou-

veront par leur silence ou par leurs sottes réponses, qu'ils en savent moins qu'une femme passablement instruite.

Dès qu'ils ont été reçus docteurs, ils vont dans leurs pays ; ils renouvellent leurs anciennes connoissances. A cette époque, le goût du plaisir ne se perd pas, mais il change de forme. On quitte, il est vrai ce ton brusque d'université, on jure moins, on ne va point au cabaret ; mais on saisit avidement des plaisirs plus décens à la vérité, mais incompatibles avec l'étude suivie d'une science aussi vaste. On adoucit peu-à-peu ses mœurs ; mais en devient-on plus savant ? Je ne le crois pas : voici mes raisons.

Nos jeunes docteurs s'établissent dans des bourgs, dans des petites villes, ou dans des grandes. Au premier cas, comme ils sont toujours, quelque ignorans qu'on les suppose, les plus savans médecins de l'endroit, nul motif ne peut les engager à commencer des études pour lesquelles ils ont eu un pro-

fond dégoût. Ils voyent un ancien médecin encore plus ignorant qu'eux. Des chirurgiens qui ſavent à peine lire, exercent la médecine dans toute ſon étendue. Bientôt ils les étudient en ſilence; leur routine n'eſt pas longue ni difficile à ſaiſir. Moliere l'a fait connoître à tout le monde. Ils dreſſent donc un plan, de concert avec leurs anciens, pour éblouir les plus inſtruits. Ils ont le courage d'apprendre une centaine de grands mots grecs; ils ſe rappellent deux ou trois idées générales qui peuvent s'adapter à tous les cas. Peu-à-peu, en réfléchiſſant ſur leur véritable intérêt, ils s'apperçoivent que les médecins qui veulent s'avancer, doivent être les ſinges des anciens. Ils s'arrangent avec les chirurgiens pour ſuccer les malades; ils ſurchargent leurs ordonnances d'une foule de drogues inutiles, afin que l'apothicaire ne ſe plaigne pas d'eux, & qu'en faiſant un grand profit, il ſoit obligé de les prôner par-tout. Ne croyez pas que ces faux méde-

cins ſoient inquiets de leurs ſuccès ; ils ſavent que la nature guérit la plupart des maladies, ſans les ſecours du praticien ; ou s'ils ignorent cette importante vérité, leur ſécurité augmente, en voyant les malades guérir ſous leur direction ; ils ſe perſuadent bonnement qu'ils les ont ſauvés. Dans leurs étroites idées, ils s'imaginent peu-à-peu que leur méthode eſt excellente. A force de voir des malades, ils acquierent ce coup d'œil, cet inſtinct qu'ont auſſi bien qu'eux les prêtres & les hoſpitaliers. Ils éblouiſſent les ignorans par quelques pronoſtics heureux ; ils ſavent qu'ils n'ont jamais rien appris ; mais pour comble d'opprobre, ils ſe perſuadent que la ſcience eſt inutile, que chaque médecin crée par ſa propre expérience une pratique qui lui ſuffit. D'ailleurs, ils voyent que leurs anciens n'en ſavent pas plus qu'eux, que cependant on les révere comme de grands hommes. Cela ſuffit pour achever de les aveugler.

Quand ils auroient des talens naturels, ils leur ſeront inutiles. Comment les développeront-ils ? Seront-ils excités par l'émulation, la mere des grands talens. Environnés d'ignorans, ils ſeront comme des hommes relégués dans une iſle déſerte : la ſcience n'eſt bonne qu'autant qu'on peut la communiquer. On ſait d'ailleurs, que dans les petites villes l'oiſiveté & l'ennui dominent tous les états, qu'en conſéquence on eſt obligé de recevoir viſites ſur viſites, qu'on y mange ſouvent en cotterie. Tout cela abſorbe beaucoup de tems. On ſait encore que les médecins qui déſervent les petits endroits ſont obligés le plus ſouvent d'aller chercher très-loin leurs malades. On peut donc entrevoir qu'ils auront peu de momens à conſacrer à l'étude. Auſſi, tout bien examiné, un médecin inſtruit, dans une petite ville, m'a toujours paru un prodige. Je dis plus encore, j'en ai connu qui avoient beaucoup étudié ſur les bancs de l'académie, qui avoient ſubi leurs

examens avec honneur, & qui cependant, par les raiſons que je viens d'alléguer, ſont tombés en peu d'années au-deſſous d'eux-mêmes. Surpris de ce changement, je leur ai ſouvent demandé pourquoi ils avoient abandonné les recherches médicinales. Tous m'ont répondu qu'une étude fatiguante ne peut ſe ſoutenir ſans motifs & ſans aiguillons. Irons-nous, diſent-ils, parcourir les ſubtilités de l'art de guérir ? Qui eſt-ce qui nous entendra ? Environnés le plus ſouvent d'automates, ou tout au plus, vivant avec quelques gens ſenſés, mais parfaitement ignorans, dans tout ce qui a rapport à l'art de guérir, irons-nous perdre à des découvertes que nous ne pourrons jamais communiquer à perſonne, des momens que nous pouvons rendre agréables ? Les chirurgiens nous donnent l'exemple de l'inutilité de la ſcience ; le raſoir & la lancette les enrichiſſent. Dès qu'ils ſavent ſe ſervir de ces deux inſtrumens, ils ſont ſûrs de

paſſer pour ſavans. Pour nous, quelques mots grecs, quelque petite théorie nous ſuffiſent. Tout le reſte nous eſt au moins inutile. Qu'*Hipocrate* vienne parmi nous, qu'il ne ſoit que médecin inſtruit & honnête, il ne verra aucun malade. Pour pratiquer, il ne faut pas être ſavant médecin ; il faut ſavoir amuſer les femmes, ſe concilier l'amitié des hommes, en les flattant, en ſe pliant à tous leurs goûts. Il faut ſe familiariſer avec le peuple, ménager les chirurgiens en particulier, & les écraſer dans l'occaſion. Il faut ſur-tout enrichir les apothicaires. Si vous ſavez tout cela, abandonnez les livres. Ils vous ſont inutiles. Il faut de l'argent ; nous n'en gagnerons jamais comme ſavans, mais comme médecins aimables, doux & complaiſans. Lecteurs, ne vous imaginez pas que ce langage eſt de ma compoſition : je l'ai entendu cent fois dans la bouche de praticiens très-connus.

Les jeunes médecins qui arrivent dans les grandes villes, nous offrent

à-peu-

à-peu-près les mêmes inconvéniens. S'ils ont été ſtudieux, ennemis des plaiſirs, s'ils ont un grand fond de probité, leur caractere ne ſe dément pas. Rencontrant toujours dans le grand nombre des médecins qui pratiquent dans une grande ville, des ſavans eſtimables, leur feu ſe ſoutient. Comme l'âge ne leur a pas encore permis d'acquérir des connoiſſances profondes, l'émulation naît dans leur cœur Ayant ſans ceſſe préſente l'idée qu'ils ſe ſont formée des plus inſtruits, ils s'efforcent de les atteindre. Leurs efforts redoublés font que l'étude devient pour eux une habitude, une néceſſité; c'eſt ainſi que ſe forme la claſſe peu nombreuſe des médecins inſtruits, dont nous parlerons dans une autre ſection. Je dis la claſſe très-peu nombreuſe, parce qu'en effet les médecins véritablement ſavans, ſont rares dans les grandes villes. Voici les preuves de cette aſſertion.

Ou les médecins des grandes villes ſont citoyens, ou ce ſont des

étrangers : s'ils y ſont nés, ayant preſque tous été mal élevés, ayant des paſſions très-vives, il eſt auſſi rare qu'ils ayent étudié dans les univerſités que les médecins des petites villes. Par conſéquent, ils reviennent preſque tous très-ignorans. S'ils ſont étrangers, comme la ſoif de l'or les amene dans les grandes villes, ils feront tout ce qu'il faut pour en acquérir ; mais l'étude eſt-elle un des meilleurs moyens pour s'enrichir ?

Excepté Paris, Toulouſe, Dijon, les autres grandes villes du royaume ſont des villes de commerce, où les ſciences ſont peu cultivées, où par conſéquent on trouve peu de juges du vrai ſavoir. Dans les villes où les gens de lettres ſont plus communs, je conviens que les ignorans perceront difficilement ; mais avouez à votre tour qu'il n'eſt pas néceſſaire de connoître à fond tous les détours de l'art de guérir, pour être en état d'éblouir un ſavant d'une autre profeſſion. Après avoir

jetté un coup d'œil sur ces faits qui sont très-vrais, voyons-en les résultats.

Que vingt médecins étrangers arrivent dans une grande ville; il est très-probable, par les raisons que nous avons rapportées ci-dessus, que le plus grand nombre seront ignorans. S'ils vivent dans une ville comme Dijon, il leur suffira, pour éblouir les savans, de posséder le superficiel, le clinquant de la science. S'ils en sont privés, ils pourront aisément percer chez le peuple & le négociant. S'ils arrivent dans une ville de commerce, savans ou ignorans, ils s'avanceront, s'ils savent se conduire suivant les regles de la prudence médicinale.

La réputation d'un médecin dépend de l'opinion. Comme les hommes n'estiment que ce qui leur ressemble, ils ne jugent point un praticien sur sa science réelle, mais sur ce qu'ils peuvent apprécier. Tous les hommes négligent l'étude de la médecine; ils sont donc hors d'état

d'apprécier ceux qui la professent. Si un médecin veut s'avancer, il faut qu'il apprenne ce que ceux dont il veut gagner la confiance estiment le plus. Veut-il être le praticien des riches, des grands, il doit prendre le ton de la bonne compagnie, posséder à fond ce que l'on appelle l'usage du monde, savoir se présenter avec grace, connoître les formules des complimens les plus recherchés, savoir faire sa partie, posséder le grand art de flatter les femmes, de les amuser par de petits propos, de les consulter en tout, même sur les faits de pratique. Il doit approuver tout ce qu'elles approuvent, condamner tout ce quelles condamnent; il doit posséder tous les arts d'agrémens, tous ces talens sublimes qui donnent la réputation d'homme d'esprit. Ils consistent sur-tout à dire des petits riens élégamment, à raconter de jolis contes, sérieux, badins, suivant les personnes avec lesquelles on traite, à placer à propos dans la conversa-

tion d'antiques bons mots, &c. Surtout, il faut savoir médire élégamment des personnes qui déplaisent. Si tout cela est soutenu par une physionomie intéressante, il est sûr de faire son chemin.

Si quelqu'un n'a pas reçu ces dons du ciel, qu'il se tourne du côté du peuple, qu'il sache le caresser, se plier au ton des femmelettes, des commeres, vanter ses cures, ses arcanes, qu'il se dise hardiment le seul savant, qu'il avance que tous ses confreres sont des ânes; (car il faut parler clairement au peuple) qu'il sache se ménager des prôneuses parmi les premieres commeres du quartier. Quelqu'ignorant qu'il soit d'ailleurs, il s'avancera comme son confrere, plus sourdement, il est vrai, mais sont aussi utilement.

Mais si un médecin n'a d'autre mérite que d'être savant & honnête homme, grand observateur, consommé dans l'histoire des maladies & la connoissance des remedes; s'il ignore le grand art de se faire va-

loir, il verra, il eſt vrai, quelques riches malades, qui auront le bonheur de ſentir ſes talens, il verra beaucoup de pauvres ; mais il ne ſera jamais le médecin à la mode. Tout au plus, ſur ſes vieux jours, s'il ſera très-occupé, non parce qu'il eſt ſavant, mais parce qu'il aura le viſage ridé & la démarche lente. Il devra ſa fortune à ſes cheveux blancs & à ſon âge.

Dans tout ce que nous venons d'avancer, nous ſommes partis des cauſes, nous en avons développé les effets, nous pouvons aſſurer que nos conſéquences paroîtront modérées à ceux qui ont eu occaſion de faire les mêmes obſervations. Nous pourrions maintenant ſuivre une autre méthode, développer des faits iſolés, faire l'hiſtoire ſcandaleuſe de chaque médecin en particulier ; mais nous nous abſtiendrons d'une voie ſi odieuſe, nous ne pourrions éviter des perſonnalités qui paroîtroient dictées par la haine. D'ailleurs, nous croyons en avoir aſſez dit pour

établir la vérité de notre propoſition. Concluons donc hardiment que le nombre des médecins inſtruits eſt très-petit, que celui des ignorans eſt conſidérable, que par conſéquent la médecine entre les mains des médecins eſt dangereuſe, nuiſible, &c.

ARTICLE TROISIEME.

Les profeſſeurs des univerſités de médecine ſont une des cauſes de l'ignorance des médecins.

Si nous liſons les ſtatuts des plus célebres univerſités, nous ſerons portés à croire que le choix des profeſſeurs eſt réfléchi, que l'on ne confie ces poſtes importans qu'à des hommes d'une probité, d'une vertu & d'une ſcience reconnues. Les examens ſont trembler, il faut une réputation acquiſe par de bons ouvrages, il faut que l'âge ait meuri les connoiſſances, les diſputes entre les concurrans ſont vives & roulent ſur des matieres épineuſes. Mais ſuit-

on toujours ces ſages ordonnances pour choiſir les profeſſeurs, & la cabale n'y a-t-elle aucune part? C'eſt ce qui nous reſte à développer. Nos obſervations ſeront hardies, mais la force de la vérité nous convaincra. Oſons la faire parler ſans craindre les ſuites de notre hardieſſe. Nous vivons ſous des puiſſances qui ne craignent point de voir dévoiler les abus. Comme elles n'y ont aucune part, puiſque le mal émane toujours des ſubalternes, la vérité ne les bleſſe jamais. Elles deſirent de connoître les cauſes du déſordre, afin de pouvoir les détruire.

Qui eſt-ce qui a vécu long-tems dans les villes d'univerſité, & qui n'a pas vu le mérite ſupplanté par l'ignorance, les protections placer ſur la chaire des hommes qui n'avoient d'autres talens que celui d'avoir ſû plaire à leurs maîtres? Quelle peut être la cauſe de ces abus? La voici en partie. Le roi s'eſt réſervé la nomination des profeſſeurs en médecine. Il eſt vrai qu'il laiſſe

communément le choix des trois meilleurs sujets à l'académie, que les disputes s'ouvrent, qu'on les suit avec exactitude ; mais aussi ne sait-on pas que souvent les professeurs futurs commencent la dispute avec leur brevet dans leur poche. Tout cet appareil n'est que pour la forme. Un médecin a sû se ménager les bonnes graces d'un intendant : que dis-je ? d'un commis, d'un secretaire, de pis encore. Cela suffit, il sera nommé, s'il le desire. Un autre a sû flatter quelques personnes de la cour ; on part de-là pour lui accorder le mérite le plus éminent. Une chaire est vacante, il la postule. Le roi qui n'a jamais oui parler de cet homme, qui ne sait pas même si un ancien professeur est mort, est supposé avoir fait un choix. Personne ne le croit, il est vrai ; tout le monde sait qu'il est impossible à un souverain qui régit une vaste monarchie, de porter ses regards jusques sur le plus petit détail. Il est obligé de se reposer sur ses ministres.

Les miniſtres eux-mêmes ne peuvent ni ne doivent s'arrêter aux détails minutieux. Ils ſe réſervent avec raiſon pour diriger les grands reſſorts du gouvernement politique. Ils ſont donc obligés de ſe repoſer ſur des ſubalternes, qui ne peuvent ſouvent répondre par leur régie aux vœux du ſouverain & de ſes premiers miniſtres. L'éloignement des lieux, & une foule d'autres cauſes les mettent quelquefois dans la triſte néceſſité de faire des choix hazardés.

Ne me dites pas qu'au moins la cabale ne peut rien ſur la déciſion des profeſſeurs qui jugent les concurrans. Ils ſe garderont bien de donner l'excluſion au profeſſeur déjà indiqué. Quelque mérite qu'ayent les concurrens, ils n'auront au ſcrutin que des taches noires. D'ailleurs, ſi la cour n'a encore rien prononcé, celui qui répandra le plus d'argent, qui aura plus adroitement flatté les profeſſeurs, n'aura-t-il pas la préférence?

Un ancien profeſſeur eſt las de ſa

place, il la vend à celui qu'il lui plait de choisir. On achete l'agrément de la cour, & un sujet peut-être très-médiocre, se trouve placé dans un poste qui ne devroit s'accorder qu'après les épreuves ordonnées par la loi. Croyez-vous que le professeur vétéran consulte toujours le mérite ? Ne sera-t-il pas tenté de nommer son ami, c'est-à-dire, celui qui lui aura rendu de plus grands services, qui aura le mieux embouché la trompette, pour prôner ses talens ?

Par toutes ces menées secretes, les universités sont souvent gouvernées par des sujets médiocres, qui n'ayant point cet esprit créateur nécessaire pour remplir dignement les pénibles fonctions du professorat, laissent subsister les abus, rempliſſent les écoles de préjugés & d'erreurs, ne communiquent à leurs éleves que des idées imparfaites, fausses, ou erronées, ne leur présentent que des systèmes arbitraires, au lieu de vérités certaines qu'ils devroient enseigner.

Consultez les professeurs les plus estimables, demandez-leur comment ils ont été placés. Ils vous répondront que ce n'est pas par leur mérite, mais parce qu'ils ont bien payé. Ne croyez pas que notre bien-aimé monarque souffre sciemment ces énormes abus. Ses ministres n'y ont pas plus de part; mais on fait par combien de mains il faut passer pour parvenir jusqu'aux premieres têtes d'un état. Ce n'est qu'avec des peines extrêmes que l'on se fait présenter, que l'on obtient audience. Les ministres signent les brevets de professeurs; mais les déboursés, les épices reviennent aux commis qui se trouvent les plus éloignés du tribunal.

De ces abus résultent les plus grands maux. Les professeurs ayant beaucoup dépensé pour parvenir à leur poste, ne recevant que des émolumens médiocres, se tournent contre les étudians pour être remboursés de leurs avances. Ils négligent leurs cours publics pour en ou-

vrir de particuliers. Vingt leçons faites à la hâte ne ſont préparées que pour donner un avant-goût de ce qu'ils pourroient dire, ſi on les payoit mieux. Les ſujets médiocres, qui n'ont pas le talent d'éblouir dans leurs leçons, employent leur crédit pour faire recevoir docteurs des ſujets ineptes, ils les préparent aux examens, moyennant qu'ils ſoient bien payés.

La cabale ayant préſidé aux choix des profeſſeurs, il faut que les univerſités ſoient mal compoſées. Tous les hommes ſont vains, tous ſe perſuadent avoir un mérite éminent, tous aſpirent aux grands emplois. Ceux qui diſpenſent les faveurs n'ont point aſſez de connoiſſances en médecine pour ne les accorder qu'au mérite bien reconnu.

Qui ne voit, dans cette diſette de bons maîtres, ce que les étudians doivent ſouffrir? On a vu régner pendant pluſieurs ſiecles des doctrines obſcures & ridicules. Je dis plus encore, s'il ſe trouve des profeſſeurs d'un

mérite supérieur, les autres les tourmenteront, pour les obliger à étouffer leurs talens & à se mettre à leur niveau. N'a-t-on pas vu le célebre Sauvage, l'honneur de l'université de Montpellier, décrié en pleine académie, par des médecins jaloux? Ne les a-t-on pas vu s'efforcer de jetter un mépris sur sa doctrine, la traiter de chimérique, & tandis que l'Europe étonnée admiroit ce grand homme, n'a t-il pas été oublié à Montpellier, le siege de ses travaux? Que ne puis-je dire tout ce que je sais? Mais je m'arrête. N'attaquons ni les vivans ni les morts; nous avons assez fait entrevoir les causes du désordre, pour que ceux qui en ont été témoins comme moi, en puissent développer les suites funestes.

ARTICLE QUATRIEME.

Les universités borgnes rempliſſent le royaume de médecins ignorans.

Si l'on voit régner des abus dans

les plus célebres univerſités, que devons-nous penſer de ces univerſités preſque inconnues, qui ne ſont le plus ſouvent célebres que par les ignorans qui y ont acheté leurs lettres de docteur. Jettons un coup d'œil ſur leur conſtitution, il nous ſera aiſé de connoître l'influence qu'elles ont ſur la médecine.

J'obſerve que dans la plupart, il y a peu de profeſſeurs, que ces profeſſeurs n'ont preſque aucun étudiant, qu'ils ne font point de leçons régulieres, que par conſéquent l'émulation ne les tourmente gueres. D'ailleurs, leurs appointemens ſont très-peu de choſe. Cependant chacun aime à tirer parti de ſa place. Le monde eſt rempli de médecins qui n'ont pris leurs degrés ni à Paris ni à Montpellier. Il n'y a preſque point d'étudians dans les autres univerſités : quelle eſt la cauſe de cette déſertion ?

D'après les ordonnances de nos rois, tous ceux qui aſpirent aux honneurs du doctorat doivent faire

trois ans de réſidence dans les univerſités où ils veulent obtenir leurs grades. Ils y doivent prendre tous les trois mois leurs inſcriptions, aſſiſter réguliérement aux leçons, ſubir pluſieurs examens. Tout cela ne s'obſerve donc pas. Cela eſt vrai; mais on ſait conſerver les apparences. Voulez-vous être docteur des univerſités dont nous parlons? Vous trouverez toujours des regiſtres ouverts, dans leſquels vous pourrez prendre toutes vos inſcriptions. Arrivez ſeulement avec de l'argent, ne vous inquiétez point de votre ignorance. Vous ſerez examiné, il eſt vrai; mais comme tout ſe fera tête à tête vous ne ſerez jamais expoſé à revenir dans votre patrie ſans avoir reçu de magnifiques lettres bien ſcélées, où l'on atteſtera à toute la terre que vous êtes un prodige d'érudition médicinale.

Un chirurgien s'imagine d'être en état d'exercer la médecine, parce qu'il a appris dans les hôpitaux à ſeigner, à panſer une plaie, & qu'il

a vu faire, pendant quelques années, la visite à des médecins qui ne se soucient gueres du sort des malades qui leur sont confiés. Il se met dans l'esprit de se faire recevoir docteur. Ne sachant pas le plus souvent un mot latin, il prend pendant un an un maître d'école qui lui apprend à traduire quelques livres classiques. Muni de ces secours, il va dans ces fameuses universités qui vendent à bon marché le droit de tuer impunément les hommes; il en revient triomphant, prônant par-tout les examens rigoureux qu'on lui a fait subir. Bientôt il envahit, par les moyens connus, une partie de la pratique. Au bout de dix ans, on a oublié la forme de sa réception, il passe pour grand médecin.

Les villes, les campagnes sont remplies de ces faux Esculapes; ce sont ceux qui travaillent le plus. Ils osent prendre le titre de docteurs en l'une & l'autre médecine. J'en ai connu un qui se présenta à un college célebre, pour y être aggrégé,

quoiqu'il ne fût pas quatre mots de latin. Comme il jouissoit d'une grande réputation dans la ville où il pratiquoit, les médecins lui faisoient la cour. Il s'en prévalut, leur signifia qu'il vouloit être reçu parmi eux, les anciens y consentirent, on éluda la rigueur des loix. On lui prépara un beau discours latin; le jour arrivé, on fait ensorte que le poinçon pique précisément dans le chapitre convenu. Notre candidat perore très-bien. Tout le monde admire sa précision, la beauté & l'élégance de sa latinité. Personne ne soupçonne qu'il peut être refusé. Mais quel funeste accident! Un jeune aggrégé, dont on n'avoit pas daigné acheter le suffrage, fait ressouvenir que tout docteur d'une université borgne doit être interrogé par tous les collégiés. Notre récipiendaire qui ne savoit presque point de latin, & encore moins de médecine, ne jugeant pas à propos de chanter la palinodie, se retira prudemment. Je cite cet exemple pour faire connoître

les détails de la politique médicinale, & pour faire trembler tout homme sage à la vue de son médecin. A quoi tint-il que cet ignorant ne fut reçu. Croyez-vous que dans toute autre circonstance, il se trouve toujours là un homme integre ou mépriſé, pour empêcher l'ignorance de se gliſſer parmi les praticiens.

ARTICLE CINQUIEME.

Les difficultés de la ſcience médicinale ſont une des cauſes de l'ignorance des médecins.

Les philoſophes ſavent que l'homme eſt naturellement peu enclin à exercer ſes facultés ſpirituelles; ſes paſſions ſeules l'entraînant vers les objets qu'il veut connoître, ſes progrés ſont conſtamment proportionnés à leur intenſité: l'étude en général épuiſe les eſprits, affoiblit le corps. Plus les ſciences dont on s'occupe offrent de difficultés, plus les dé-

goûts ſe multiplient. Les hommes ne cultivent aucun art avec fruit, que lorſqu'ils y ſont portés par leurs paſſions. Dès quelles ceſſent de les exciter, ils tombent dans l'inertie. Voyons ſi le plus grand nombre des médecins ont aſſez de paſſion pour l'étude, pour qu'ils puiſſent faire de grands progrès dans l'art de guérir.

Rappellons ce que nous avons déjà prouvé. Ils ſont preſque tous très-mal élevés ; leurs précepteurs, bien loin de leur faire ſavourer les charmes de l'étude, mettent tout en œuvre pour les en dégoûter. Nous avons fait voir que les paſſions qu'ils font naître dans leurs cœurs, bien loin de les porter aux recherches pénibles, les en éloignent directement. Examinons encore ſi les études médicinales peuvent les attirer par leur facilité & par le plaiſir qu'elles promettent.

Si les commencemens de toutes les ſciences ſont épineux, que devons-nous penſer de celles qui demandent beaucoup de connoiſſances

antérieures? On a dû voir par ce que nous avons dit dans la premiere partie de cet ouvrage, que la médecine préſente la plus vaſte carriere à parcourir. Il faut connoître les langues, avoir exercé ſon eſprit par l'art de raiſonner; il faut avoir préſens à l'eſprit les principes des mathématiques, preſque toutes les vérités phyſiques doivent être familieres. Nous avons fait voir que nos jeunes éleves ſont preſque entiérement dépourvus de ces connoiſſances. Et comme la médecine les exige, ils doivent par cette raiſon y faire peu de progrès.

Nous n'aimons à conſidérer que ce qui nous amuſe, ou ce qui peut nous être de quelque utilité preſſante, pour ſatisfaire nos paſſions. La médecine peut-elle offrir de grands plaiſirs à des jeunes gens pleins de feu, livrés à la fougue de leurs deſirs, indociles, inappliqués. Toute ſa nomenclature eſt grecque ou arabe; les mots qu'elle employe ſont entiérement inconnus à ceux qui com-

mencent à s'en occuper. Tout le monde sait que rien n'est plus ennuyeux que l'étude des mots, sur tout de ceux qui sont étrangers au génie de notre langue. Mais ces mots barbares, qui sont le plus grand nombre en médecine, offrent peu de prise à la mémoire la plus exercée. Quels charmes peuvent avoir pour des jeunes gens, ces expressions gigantesques dont on a hérissé l'art de guérir? La chymie leur offrira-t-elle une nomenclature plus agréable? Quelle prise peuvent avoir sur leur mémoire ces mots phlogistique, gas, microcosmique, aludel, matras, prolicreste, &c. Les noms des maladies, des médicamens sont-ils plus aisés à retenir? Jugeons-en par les premiers qui tomberont sous notre plume: *diaphorétique*, *cathartique*, *minoratif*, *emménagogue*, *diurétique*, &c. *ortopnie*, *sthrangurie*, *peripneumonie*, &c. L'histoire naturelle ne les effrayera-t-elle pas par ce déluge de termes barbares: *tétraramie*, *anthere*, *stigma*, *pericarpe*. Tous ces

termes leur donneront-ils beaucoup de goût pour la botanique.

Faites attention que toutes ces parties de la ſcience ſont ſurchargées de pareilles expreſſions, que l'on en peut compter plus de vingt mille entiérement étrangeres à notre langue maternelle. Tout cela doit offrir aux éleves de grandes difficultés. Mais avançons : voyons ſi les choſes exprimées par ces termes ſont plus agréables. Parcourons rapidement les différentes parties de l'art de guérir.

D'abord, l'anatomie nous offre de doubles difficultés. Tous les jeunes gens abhorrent les cadavres ; aucun d'eux ne voit de ſang froid l'image de la mort. Qui ne frémit en effet, à l'aſpect de ſon ſemblable étendu ſur une table de diſſection, inondée de ſang & de pus ; des membres déchirés, des entrailles à nud ; l'odeur qui s'exale de ces victimes du trépas font ſoulever le cœur du plus intrépide. Si ce coup d'œil eſt ſi fatiguant, que devez-vous penſer de

l'état d'un jeune homme à qui on met pour la premiere fois le ſcalpel à la main. S'attachera-t-il beaucoup à un travail qui demande une grande dextérité, une patience, une aſſiduité à l'épreuve? Palpera-t-il avec plaiſir une cadavre ſans vie? Plongera-t-il de ſang froid le fer dans ce réſervoir des exhalaiſons les plus dangereuſes & les plus dégoûtantes? Il faut l'avoir éprouvé, pour ſe former une idée des dégoûts que les premieres tentatives entraînent & qui font perdre le goût des mets les plus agréables.

Je ſais que l'on ſe met enfin au-deſſus de ces premiers dégoûts; mais combien de jeunes gens abandonnent la carriere, avant d'y avoir fait les premiers pas. Peut-on ſe flatter qu'étant libres & fortement entrainés par les objets ſéduiſans de leurs plaiſirs, ils leur préféreront ſans héſiter un ſpectacle d'horreur, qui ébranle toutes les facultés de l'ame? Non, ils ne le feront jamais; je n'ai vu dans les amphithéâtres les mieux dirigés

dirigés que deux ou trois étudians sur cent, qui eussent l'intrépidité de s'attacher aux cadavres pour les disséquer. Tous les autres ne sont que des passe-volant, qui viennent de tems en tems aux démonstrations. D'ailleurs, quelle foule d'obstacles s'oppose aux recherches des plus laborieux ! Des parties innombrables se présentent à leur vue ; il faut les séparer avec délicatesse, observer leur rapport. Mille ressorts désignés par des noms effrayans, se contournent, s'enveloppent en mille & mille manieres. L'esprit le plus pénétrant a de la peine à saisir leurs rapports les plus sensibles : comment pouvez-vous espérer que des jeunes gens, préoccupés d'autres idées, puissent s'accoutumer à prêter à ces objets une attention soutenue, puissent s'amuser à dévorer tant de difficultés.

La cause étant connue, il est aisé d'en prévoir les effets. Le plus grand nombre des étudians sortent de Montpellier sans avoir jamais manié le

ſcalpel, ſans avoir vu ni touché les parties les plus eſſentielles à la vie. A l'approche de leurs actes, ils ſe forment ſur de mauvaiſes figures, une idée imparfaite des organes qui ſeront les ſujets de leurs examens. De retour dans leur patrie, ils ne ſongent plus aux cadavres. Et quand même ils y penſeroient, leur peine ſeroit inutile. Les préjugés qui regnent dans les pays éloignés des univerſités, la rareté des cadavres, l'incapacité des chirurgiens les mettront hors d'état de rien faire. Conſultez-les, vous ſentirez, quelque ignorant que vous ſoyez, combien ils ſont foibles à cet égard. Obligez-les à faire l'ouverture d'un cadavre; voyez combien ils ſont timides vis-à-vis des chirurgiens, qui, à quelque choſe près, ſont auſſi ignorans qu'eux. Ils ſe garderont bien d'indiquer ce qu'il faut faire; encore moins mettront-ils la main à l'œuvre; ils n'obſerveront rien, ils ne raiſonneront point ſur les parties qui ſe préſentent. Tout ſe fera à la

hâte ; les bouchers mettent plus d'art dans leurs préparations.

Je ne parlerai pas des dangers qu'entrainent les recherches anatomiques, des maladies que la puanteur des cadavres occasionne. Tout cela n'est pas même soupçonné par nos faux Esculapes.

Les cours publics se font très-mal dans les universités ; ainsi les étudians ne peuvent en retirer de grands avantages ; cependant il faut avouer que celui d'anatomie est le mieux exécuté ; mais les éleves sont peu exacts. L'éloignement des cadavres ne leur permet pas de voir distinctement les parties. Les professeurs, plus jaloux de briller que d'instruire, se mettent rarement à la portée des commençans. Au lieu d'insister sur les principes, sur ce que la science a de plus simple & de plus aisé, ils les conduisent tout d'un coup dans les labyrinthes les plus tortueux ; on explique savamment le transcendant de l'anatomie, & l'essentiel est souvent oublié.

Les cours particuliers coûtent; peu d'étudians veulent ſacrifier à leur inſtruction, ce qui devient néceſſaire à leurs plaiſirs. Comme les cadavres s'achetent, les leçons de diſſection ſont très-cheres, & par cette raiſon, peu d'étudians apprennent à diſſéquer dans les univerſités.

Si l'étude du cadavre eſt pénible & faſtidieuſe, celle de l'homme vivant ne l'eſt pas moins. Nos éleves ignorant la plupart les parties conſtitutives de l'homme, comment pourront-ils en ſaiſir les rapports? Le mécaniſme d'un organe ne peut ſe comprendre qu'autant que l'on connoît parfaitement les parties qui le compoſent. Nous venons de voir que les jeunes médecins les ignorent preſque entiérement; la phyſique du corps humain leur ſera donc à jamais inconnue. Liront-ils avec plaiſir les grands ouvrages ſur cette matiere. N'entendant ni la langue ni la méthode, & n'étant préparés à cette lecture par aucune connoiſſance préliminaire, ils ſeront hors

d'état de les comprendre. Je l'ai déjà dit, la phyſiologie comprend trois genres de connoiſſances, les hiſtoriques, les mathématiques & les phyſiques. L'hiſtoire des phénomenes de l'économie animale ne peut ſe faire qu'autant que l'on en connoît parfaitement les organes. Nos médecins ignorant preſque abſolument les faits anatomiques, ne pourront rien comprendre aux détails hiſtoriques ; n'ayant aucune connoiſſance des principes des mathématiques, les calculs, les figures géométriques, dont tout bon livre de phyſiologie doit être orné, ne leur inſpireront que du dégoût. Quant à la partie phyſique, comment la comprendront-ils, puiſqu'elle n'eſt que le réſultat des rapports que fourniſſent les deux autres.

D'ailleurs, toutes ces notions demandent une attention étonnante. Les objets ſont ſi multipliés & ſi délicats, les cauſes ſont ſi cachées, tout eſt ſi compliqué, que les médecins les plus ſtudieux en ſont ſou-

vent fatigués. Comment donc pourra-t-on se flatter que des jeunes gens entrainés par la fougue des passions, puissent entrer dans tant de détails, puissent se former des idées complettes de l'économie animale.

L'expérience confirme ce que nous venons de développer; les étudians ne font qu'effleurer la physiologie. Ils lisent à tems perdu quelques petits traités très-mal faits : au lieu de puiser l'histoire de l'économie animale & de ses rapports, ils ne trouvent que quelques théories arbitraires, qui n'étant le fruit ni de l'observation, ni des recherches, mais uniquement de l'imagination, se retiennent aisément. Elles amusent les lecteurs, mais bien loin d'être de quelque utilité, elles sont très-dangereuses pour la pratique. Elles habituent les éleves à l'arbitraire, elles leur apprennent à ramener tous les faits à des principes généraux, puisés hors du sein de la nature. Toutes les maladies, toutes les indications seront ramenées à leurs chimeres.

Jugez ſi leurs malades ſeront traités ſelon les regles de l'art.

Si l'anatomie & la phyſiologie ſont par leur nature & par la tournure de l'eſprit des étudians, une des cauſes de leur ignorance, que devons-nous penſer des autres parties de la médecine? Croyez-vous qu'ils comprendront tous les traités écrits ſur l'hiſtoire des maladies. Nous connoiſſons déjà deux mille eſpeces de maladies. Ces eſpeces ſe rapportent à des genres, ces genres à des ordres, ces ordres à des claſſes. Celui qui ſait paſſer des individus aux eſpeces, raſſembler les propriétés communes, s'élever par degrés aux plus générales, former des abſtractions plus ou moins étendues, poſſede ce que nous appellons la *pathologie*, ou la ſcience des maladies. Celui qui ſur les obſervations ſait prévoir les événemens des maladies, la guériſon ou la mort, connoit la *ſémiotique*. Ces deux ſciences ſont, comme l'on voit, inſéparables; mais ſont-elles aiſées à appren-

dre, offrent-elles de grands amuſemens à nos éleves. Pour en juger ſainement, entrons dans quelques détails.

Plus nous nous éloignons des principes d'une ſcience, plus les idées néceſſaires pour en former la chaine ſe multiplient. En médecine, comme en mathématiques, ſi vous ne poſſédez pas les élémens, vous ne connoîtrez pas l'état de ſanté, ni celui de maladie. Un géometre qui voudroit connoître les opérations trigonométriques, ſans avoir préalablement étudié l'arithmétique & la planimétrie, rencontreroit des difficultés inſurmontables. Nous avons vû que le grand nombre des jeunes médecins ignorent l'anatomie & la phyſiologie qui contiennent les élémens de la ſcience médicinale ou l'hiſtoire de l'homme & des phénomenes obſervables dans l'état de ſanté. Or l'hiſtoire de l'homme malade, ou la pathologie, & la ſéméïotique offrent les mêmes objets ſous différens rapports. Dans

la phyſiologie, nous conſidérons les organes bien coordonnés pour une fin générale, qui eſt la ſanté: dans la pathologie & la ſéméïotique, nous conſidérons les mêmes organes s'éloignant dans leurs rapports, dans leurs mouvemens de cette même fin. En traitant ces deux parties, nous ſuppoſons que les éleves connoiſſent parfaitement la premiere. Nous avons vû qu'ils l'ignorent preſque toujours; jugeons de leurs progrès. Souvenez-vous que comme entre deux points donnés on ne peut tirer qu'une ligne droite, mais une multitude de courbes, de même dans cet état de parfaite ſanté, nos organes n'ont qu'une maniere d'être, leurs modifications ſont ſemblables; mais ils peuvent préſenter une infinité de rapports, dans l'état de maladie. Deux mille ans d'obſervations nous ont appris à connoître une partie de ces modifications morbifiques, mais combien n'en ignorons-nous pas encore?

Jugeons-en par les progrès du dernier siecle.

Pour saisir cette foule de rapports, il faut un esprit développé, un jugement droit, une mémoire étendue, une grande habitude de réfléchir, de former des abstractions. Si vos éleves n'ont pas ces qualités, n'en esperez aucun progrès; ils ne se rempliront l'esprit que d'erreurs & d'hypotheses meurtrieres. Mais trouverez-vous ces facultés ainsi développées dans nos jeunes médecins? Il est aisé d'en juger, par ce que nous avons déjà expliqué.

Ignorant l'histoire de l'homme sain, comprendront-ils celle de l'homme malade? J'aimerois autant qu'ils prétendissent se former des idées exactes des lignes courbes, sans connoître celles des droites. Nous savons d'ailleurs qu'ils ont apporté des écoles un esprit faux, une mémoire paresseuse, un dégoût extrême pour toute application : les faits justifient pleinement les observations. En trouvez-vous beaucoup

qui ſachent, à la vue d'un malade, annoncer d'un ton ferme l'eſpece de maladie qui l'afflige, qui ſoient en état d'en prédire la marche, les événemens? Preſſez-les un peu, ils ne vous répondront que par des noms génériques. Trois ou quatre mots conſtituent toute leur ſcience pathologique. Ils ne vous parlent que de convulſions, de fievre maligne, putride, de ſang appauvri. Savent-ils ramener une eſpece à ſon genre, en deviner les cauſes, en prédire les progrès, annoncer une criſe, établir un traitement? Non: une routine aveugle les entraine. Suivez-les pendant huit jours, vous apprendrez tous les ſecrets de leur art.

Soyons après cela étonnés que l'hiſtoire des maladies fait ſi peu de progrès. Parcourons les faſtes de la médecine, comptons ceux qui ont reculé les bornes de notre art. Nous ſerons ſurpris de leur petit nombre. Je n'ai aucun égard à ces compilateurs ridicules, à ces fabricateurs d'hypotheſes inſenſées, à ces machines à

formules ; ôtons tous ces gens-là de la liſte de nos écrivains. Ne remarquons que ceux qui ont décrit de nouvelles maladies, qui ont découvert de nouvelles méthodes pour les traiter. Tous les pays du monde nous en fourniront trente au plus dans chaque ſiecle. Appliquez ces remarques aux médecins vivans, & vous vous formerez des idées aſſez juſtes de l'ignorance de vos praticiens.

Qu'on ne diſe pas que tous les bons médecins n'ont pas écrit. J'en conviens ; mais ce n'eſt encore qu'une préſomption. Réfléchiſſez, en effet, ſur la force de l'amour-propre, ſongez que l'homme qui a fait une découverte ſeroit bien fâché qu'elle fut ignorée, & vous ne vous perſuaderez jamais que les provinces ayent été peuplées par de grands praticiens, qui ayant fait beaucoup d'obſervations neuves, les ont laiſſées tranquillement dans l'oubli. Pour penſer de la ſorte, il faudroit bien peu connoître l'eſprit humain. Ne me dites

pas non plus, que l'on peut croire qu'une foule de médecins, sans avoir l'esprit créateur, possedent cependant tout ce que leurs prédécesseurs leur ont transmis, & se contentent d'en faire l'application.

Cela ne peut pas être : il est impossible de trouver un homme qui connoissant tout ce que ses prédécesseurs ont observé, en fasse une application juste, sans faire de nouvelles découvertes. Les cas ne sont presque jamais les mêmes, les maladies subissent de nouvelles modifications, suivant les circonstances. Elles offrent donc de nouvelles idées à combiner ; le praticien qui ne les saisit pas est peu instruit, routinier, ignorant.

Le petit nombre de bons observateurs qui les ont dévancés, n'a pu tout voir ; il faut pour cela des circonstances heureuses. D'autres se sont trouvés dans une position favorable, où plusieurs nouvelles especes de maladies ont paru : pourquoi ne les ont-ils pas décrites?

C'eſt qu'ils étoient trop peu inſtruits pour ſoupçonner la rareté des faits qu'ils avoient ſous les yeux. Combien de phénomenes rares qui formeroient les chainons qui manquent dans la ſérie des vérités médicinales, ont exiſté ſans avoir été obſervées ! Elles ſont tombées ſous les yeux de médecins ſans activité & ſans vie, qui n'ayant point le génie néceſſaire pour ſaiſir le vrai & le beau, ne ſont jamais ſurpris de rien, font tout rentrer dans leur meurtriere routine. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet. Parlons de la *thérapeutique*, ou de l'art de mettre en œuvre tous les corps de la nature, pour la conſervation ou le rétabliſſement de la ſanté.

Lorſque le médecin étudie les corps comme entretenant la vie, conſervant par leur énergie l'homme dans ſes fonctions naturelles, il ſe forme une idée de l'*hygienne*. S'il les conſidere comme capables de modifier le corps humain, de maniere à y occaſionner de grands

changemens, soit en l'éloignant de l'état de santé, soit en l'y ramenent lorsqu'il en est déchû, il apprend ce que nous appellons proprement la *thérapeutique*.

Avant d'expliquer l'économie animale d'un corps quelconque, il faut le connoître, il faut savoir son origine, il faut le distinguer par sa forme extérieure : cette connoissance constitue *l'histoire naturelle*. Si vous apprennez à distinguer les plantes par leurs attributs extérieurs, vous aurez une idée de la *botanique*. Si ce sont les animaux, vous étudiez la *zoologie*. Si ce sont les minéraux, la *minéralogie*. Si vous choisissez parmi les corps, ceux qui ont été le plus souvent reconnus comme utiles ou nuisibles aux hommes, si vous en étudiez toutes les propriétés, les vertus, vous vous appliquez à la *matiere médicale*. Si vous en faites l'application sur l'état général des humeurs ou des solides, vous avez la *thérapeutique* générale. Si vous l'appliquez à une espece de

maladie, vous avez la thérapeutique ſpéciale. Si vous préparez les corps pour les rendre plus actifs, ou pour leur donner une forme plus agréable ou plus commode, vous connoiſſez la *pharmacie*, qui comprend la chymie, l'art de la deſſication, de la collection, &c.

Quel vaſte champ s'offre aux recherches de nos éleves! Rappellez-vous que tous ces objets innombrables ſont exprimés par des termes latins, grecs, arabes, abſolument éloignés du génie de notre langue. Faites attention que pour ſe former une idée de tant d'objets divers, il a fallu créér des méthodes, réunir les ſemblables, ſéparer les diſparates, généraliſer, abſtraire, &c.

Toutes ces idées ſont rendues par des mots plus difficiles à retenir que les objets quelles repréſentent. Nous connoiſſons vingt mille eſpeces de plantes; les animaux ſont en très-grand nombre; les minéraux ſont très-variés. Après cela, jugez vous-même ſi celui qui veut appren-

dre tant de choſes diverſes, qui en veut faire une heureuſe application, doit être entraîné par tout autre objet. Il lui faut un enthouſiaſme inné, pour ne pas être effrayé à la vue de la carriere qu'il doit parcourir. Voyez ſi nos jeunes médecins, qui ont la mémoire ſi peu exercée, le jugement faux, qui ſont agités par tant de paſſions, qui paſſent leur journée à dormir, à jouer, & ſe promener, à pis encore, voyez, dis-je, s'ils ſeront tentés de ſe donner tant d'entraves. Souvenez-vous, d'ailleurs, que tous les corps ne ſont pas raſſemblés dans un même lieu, qu'ils ſont épars ſur la ſurface de la terre, qu'il faut voyager pour les rencontrer, que les voyages ſont pénibles, qu'il faut ſouffrir le froid, le chaud, la faim, la ſoif, que la chymie eſt dangereuſe, diſpendieuſe, qu'elle demande une aſſiduité, une dextérité étonnante. Après cela, examinez ſi nos éleves ſeront d'humeur de ſe donner tant de peine.

Je ſais que pour parer à ces incon-

véniens, on leur a procuré quelques facilités. Ils trouvent dans les académies des jardins de botanique, des laboratoires de chymie ; mais je remarque qu'excepté à Paris, les jardins ſont aſſez mal entretenus ; que les plantes y dégénerent ; que pluſieurs n'y donnent que rarement des fleurs ; que ces jardins ne ſont ouverts qu'à certaines heures du jour ; que la foule des auditeurs empêche de voir les plantes, que la multitude des objets les fait confondre ; que les étudians y ſont peu exacts ; que l'on y donne rarement les vrais principes de la ſcience ; que dans toutes les univerſités peu célebres, ou il n'y a point de jardins, ou ils ſont négligés ; que les éleves les plus appliqués n'apprenent à connoître les plantes que par leur port, leur proximité de certains objets ; que dès qu'ils les voyent à la campagne, ils ne les connoiſſent plus.

Pour la chymie & la pharmacie, autres inconvéniens. Les démonſtrateurs viſent à l'économie ; ils font

leurs préparations en ſecret, ils ſe contentent d'en apporter les réſultats, que l'on voit à trente pas, ils font rapidemment vingt leçons. Jugez des progrès des jeunes médecins, dans un art qui exige que l'on opere ſoi-même, que l'on ſente, que l'on voye, que l'on touche les productions.

On fait des cours particuliers, j'en conviens, mais ils ſont très-rares. Les étudians conſervent leur argent pour leurs plaiſirs. D'ailleurs, les ſciences ſont ſi hériſſées de notions obſcures & ſubtiles, qu'elles fatigueront infailliblement des eſprits peu accoutumés à la méditation. Je conviens que dans les commencemens, les cours particuliers ſont aſſez fréquentés; la nouveauté a toujours des graces ſéduiſantes; mais bientôt l'ennui gagne, le grand nombre des auditeurs s'abſente ſouvent. D'ailleurs, les opérations étant longues & pénibles, ne ſe font pas pendant la leçon. Nos éleves ſe plairont-ils dans un laboratoire enfermé, où l'on

reſpire des vapeurs dangereuſes ? S'expoſeront-ils aux exploſions, tandis qu'ils pourront être aux caffés ou avec leur maitreſſe? Cependant ils ſont reçus docteurs : j'ai fait voir comment. Ils reviennent dans leur patrie, ne ſachant pas le plus ſouvent ce que les femmelettes connoiſſent. Ils dévorent chaque jour des affronts très-amers : les herboriſtes, les apothicaires, les chirurgiens, quoique très-ignorans ſur tous les objets de leur art, en ſavent plus qu'eux ; s'apperçevant bientôt de l'ineptie de nos faux Eſculapes, ils ne manquent aucune occaſion de les mortifier. Par-là, nos jeunes médecins ne pouvant plus revenir ſur leurs pas, deviennent les vils eſclaves de ceux ſur qui les loix leur ont donné une ſupériorité que leurs lumieres leur donneroient encore plus ſûrement, s'ils n'avoient pas négligé l'étude de leur état. Ils ſont donc obligés de leur paſſer toutes leurs inepties, leurs brigan-

dages, leurs tons insolens, leurs fripponneries, leurs qui-pro-quo, &c.

ARTICLE SIXIEME.

L'ignorance du public est une des causes de l'ignorance des médecins.

Tout est peuple, lorsqu'il s'agit de la médeciné. Non seulement les ouvriers, les payſans, les négocians non-lettrés, mais encore les gens de lettres, dans tous les genres, les jurisconsultes, les théologiens, sont trop peu instruits en médecine, pour en pouvoir porter un jugement sain, & pour distinguer le praticien instruit d'avec l'ignorant.

Pour juger d'une science & du mérite des artistes qui la professent, il faut au moins avoir des idées préciſes de cette science, il faut avoir conversé avec les bons artistes, les avoir fait raisonner sur les détails, avoir lu quelques bons livres, con-

noître le ton, les manieres, la conduite de ceux qui ſont vraiment inſtruits, & de ceux qui ne cherchent qu'à éblouir. Pour juger ſur tous ces objets, il faut avoir développé ſes facultés intellectuelles ; il faut un jugement ſain pour s'aſſurer ſi celui à qui l'on veut donner ſa confiance poſſede lui-même cette précieuſe faculté. Ainſi nous trouverons peu de véritables juges.

La ſcience médicinale, quoique très-agréable pour ceux qui la poſſedent, n'a aucun attrait pour le commun des hommes. On apprend des ſciences de mots, des ſciences de parade, mais celles qui ſont véritablement utiles, ſont ignorées, mépriſées & abandonnées. L'homme cherche préciſement à connoître ce qui l'intéreſſe le moins ; mais ſa conſtitution phyſique & morale pique rarement ſa curioſité. Excepté un petit nombre de médecins & de phyſiciens éclairés, le reſte des hommes eſt plongé dans une ignorance honteuſe à cet égard : de-là réſulte

une foule d'abus & de désordres. Les praticiens connoissant combien les hommes sont peu en état d'apprécier le véritable mérite d'un médecin, ne songent gueres à se le procurer. Ils négligent l'étude & l'observation, qui en elles-mêmes sont pénibles & fatiguantes; ils cherchent à plaire au public par les qualités qui semblent être à leur portée: ils cultivent avec soin les arts agréables. L'un brillera comme musicien, un autre aura effleuré quelque partie de la littérature, celui-ci soutenu d'une figure agréable, a approfondi l'art de se rendre intéressant dans la conversation. Des propos légers, une connoissance peu commune de toutes les finesses du jeu constituent tout son savoir. Vous en voyez dont le talent consiste à se vanter sans cesse, à dénigrer leurs confreres. D'autres vous présenteront un cabinet scientifique; vous y verrez des monceaux de livres, des machines qu'ils ne connoissent que par la forme. D'autres ont des personnes titrées pour

prôner leur ſuccès, & pour étaler leurs prétendues connoiſſances. Tous enfin ſe parent de l'écorce, dont le peuple peut juger, & négligent l'eſſentiel. Suivez avec attention les artiſtes les plus renommés de chaque pays, vous ſentirez la vérité de ce que j'avance.

Tout ſert à tromper le peuple: un extérieur d'opulence, des habits brillans, un ameublement étoffé, un logement bien ſitué, un certain air de gravité, de nobleſſe: le diriez-vous? Cela ſuffit pour obtenir la confiance du grand nombre. Le peuple eſt aſſez ſtupide pour eſtimer ce qu'il ne poſſede pas, il revere les richeſſes ſans connoiſſance. Toutes ſes notions étant matérielles, il ne peut s'imaginer qu'un médecin riche & aiſé ne ſoit pas un habile homme. Auſſi nos praticiens affectent tous un extérieur étoffé; n'euſſent-ils au commencement qu'une médiocre ſomme, ils l'employent à acheter un habit de velours. Ils ne négligent rien pour

profiter

profiter des préjugés du public. Ceux qui ſont nés avec une taille noble, une figure aimable, ſont preſque ſûrs de percer de bonne heure. Quelques ſtupides qu'ils ſoient d'ailleurs, ils ne reſteront pas en arriere. Connoiſſant de quel côté ils doivent diriger leur marche, ils ſe faufilent avec les femmes. On ſait qu'elles ont un penchant ſecret à juger du mérite des hommes par leur figure: on peut donc aſſurer qu'elles s'entouſiaſmeront aiſément pour le médecin qui aura reçu du ciel une phyſionomie intéreſſante. Auſſi voyons-nous que les dévotes, les petites maitreſſes, les laides, les jolies épouſent ſes intérêts avec chaleur. Elles le prônent par-tout avec entouſiaſme, dès qu'il a ſû intéreſſer leur amour-propre; il leur fait entendre que ſa réputation dépend d'elles, qu'elles peuvent tout ſur l'eſprit du public. Son éloquence n'eſt pas vaine, tout eſt mis en jeu pour l'avancer; les dévotes prennent preſque autant ſes affaires

à cœur que celles de leur directeur. Celles qui aiment les plaiſirs le chériſſent déjà autant que leur dernier tenant ; toutes vantent ſes ſuccès, ſa religion, ſa douceur, ſon eſprit, &c.

N'êtes-vous pas doué de ces rares talens qui tiennent lieu de recommandation ? Prenez toujours les hommes par leur faible, ſoyez flatteurs ; faites enſorte que chacun ſoit perſuadé que vous lui croyez beaucoup d'eſprit. Ayez un répertoire de petits contes ſérieux, gais, dévots, libertins, afin de contenter tous les goûts. Faites toujours rentrer dans la converſation quelques vieux bons mots, que vous aurez ſoin de donner comme de votre crû. Pour un homme d'eſprit qui s'appercevra de votre ſottiſe, cent imbécilles vous applaudiront. Couvrez-vous ſur-tout du manteau de la religion, paroiſſez pieux avec les dévots, les religieux. Car jamais cette claſſe de l'eſpece humaine ne s'imaginera qu'un vrai chrétien ſoit ignorant dans ſon état.

Elle ſait trop ce que la vraie piété preſcrit.

Ne vous démentez pas avec les moins ſéveres & les libertins; n'approuvez rien par vos actions; mais ne leur parlez jamais de religion ni de piété; ce ſeroit le vrai moyen de les ennuyer, & de vous faire mépriſer.

Gardez avec les gens de parti une neutralité parfaite, j'entends à l'intérieur. Déchirez *Molina* devant le janſéniſte; écraſez, ſi vous pouvez, *Quenet* & *Arnaud*, devant les jéſuites; ſi, au contraire, ils ont du deſſous, préſentez à tous ceux qui vous rendront viſite les tableaux de *Quenet* & de *Paris*.

Ne craignez point de vous jetter à la tête des gens, multipliez vos connoiſſances dans tous les états; flattez, careſſez tous les hommes, ſur-tout reſpectez, adorez les tableaux mouvans qui ſe trouvent par-tout, qui connoiſſent toute la ville; conſervez leur amitié comme la perle la plus prétieuſe de votre

couronne. Ils feront plus pour vous que tous vos plus chers amis. Si avec tous ces procédés, vous avez le bonheur de tenir à une grande famille, d'avoir des parens dans les hôpitaux, dans les charges publiques, fussiez-vous plus stupide que le roi *Midas*, vous passerez pour un grand médecin, vous serez recherché, vous ne saurez où donner de la tête. L'or pleuvra dans votre coffre-fort, vous jouïrez des plaisirs de la ville & de la campagne. Il est vrai que vous serez mépriſé de tous les vrais savans; mais, en récompense, vous serez estimé de tant d'idiots!

Médecins savans, voilà ce que vous devez faire; souvenez-vous toujours que qui ne connoît que son état, ne s'avancera jamais. Fussiez-vous aussi instruit, aussi honnête que Sydenhan & Hypocrate, si vous ne connoissez d'autres occupations que vos livres, vos malades, si vous ne recherchez avec empressement que les pauvres, si vous ne savez pas perdre votre tems à pro-

pos, vous ſerez toute votre vie inconnu, mépriſé, vous vivrez dans la pauvreté, &c.

Tous les médecins guériſſent, ou plutôt la nature guérit des malades qui ſont ſous leur direction; celui donc qui en verra un plus grand nombre, en guérira davantage. Voilà la funeſte cauſe des maux que la médecine a fait aux hommes. La plupart ignorant abſolument les caracteres du véritable médecin, donnent leur confiance à celui qui voit le plus de malades, ſans s'embaraſſer des moyens par leſquels il eſt parvenu à les obtenir. Ils apprennent par la voix d'une foule de témoins, que ce médecin en guérit pluſieurs, car les prôneurs en titre ſe gardent bien de parler des mauvais ſuccès. Les héritiers des morts ſongent peu à ſe plaindre; de ſorte que le public ne connoiſſant que les guériſons, conclut que celui qui les opere eſt un grand médecin. Ne pouvant, par défaut de connoiſſance, juger des moyens, il ſe décide ſur la fin. Les

malades d'un tel guériſſent ſous ſa direction, donc c'eſt un habile homme. Ce raiſonnement eſt ſéduiſant : auſſi tous les hommes en ſont-ils les victimes; mais en voulez-vous tirer bon parti, pour diſtinguer le vrai praticien d'avec l'ignorant ? Suivez deux hôpitaux également bien adminiſtrés, quant à la partie économique, par exemple, celui de Vienne en Autriche, ſous la direction de M. *Haen*, un de ceux de Paris, de Bordeaux, de Lyon, ſous la direction de quelque médecin ignorant, s'il y en a. Calculez les morts, les guériſons, la longueur de la convaleſcence, les ſuites des curations : vous ſaurez aſſez juger, à votre maniere, ce que peut un médecin inſtruit, de plus qu'un médecin ignorant. Vous verrez des claſſes entieres de maladies, aller de mal en pis entre les mains de l'ignorant, & réuſſir parfaitement ſous les yeux de l'illuſtre, du reſpectable Sidenham. Sur vingt pleurétiques, celui-ci en guérira dix-neuf,

& l'autre n'en ſauvera pas douze. Oui, la nature guériſſait ſous la direction d'*Hipocrate*, de *Boerhave*, de *Sidenham*, de *Staalh*, d'*Hoffmann*; mais ſouvent elle tue ſous celle de vos médecins peu inſtruits, qui ignorent ſa marche, qui preſcrivent des remedes au hazard, ſans connoître ni leur nature, ni leur hiſtoire, ni la cauſe des maladies.

Juſqu'à préſent nous n'avons parlé que de l'ignorance invincible qui oblige les hommes à prôner leurs médecins. Trompés par leurs préjugés, ils agiſſent de bonne foi, ils ſont eux-mêmes les victimes de leurs erreurs. Mais ferons-nous mention de ce petit nombre d'hommes injuſtes qui connoiſſant l'incapacité, l'ignorance, les vices de leurs créatures, ne les avancent pas avec moins d'ardeur. L'un, quoiqu'il convienne en ſecret que ſon ami, que ſon parent n'eſt qu'un lourd charlatan, ſans talens, & par là même peu propre pour l'état qu'il a embraſſé, quoiqu'il n'ignore pas que ſa

pareſſe, ſa ſtupidité, ſon avarice, ſa baſſeſſe, n'en feront jamais qu'un médecin dangereux, couvre cependant tous ces défauts du vernis de la ſcience, publie par-tout les ſuccès qu'il invente. Il convient qu'il n'a pas un certain brillant, mais il avance qu'il ſait beaucoup, qu'il eſt né avec un jugement exquis, que la probité le guide dans toutes ſes actions. D'autres ſe perſuadant que la ſcience eſt inutile aux médecins & que l'uſage ſuffit, s'attacheront à certains praticiens, parce qu'ils ſont dévots, qu'ils les amuſent, qu'ils les flattent, &c.

C'eſt ainſi que les villes ſe rempliſſent de médecins idiots, qui envahiſſent impunément preſque toute la pratique, qui vieilliſſent dans l'exercice de leur profeſſion, en marquant chacune de leurs journées par des meurtres & des aſſaſſinats, & qui, après quarante ans d'expérience, n'ont recueilli qu'une routine ridicule.

Mais avançons. Voulez-vous une

preuve ſenſible de l'incapacité de tous les hommes à juger les médecins? Suivez-les dans leurs maladies; vous les verrez s'oppoſer aux vues des meilleurs médecins, par des préjugés conſervés dès l'enfance; car quoique j'aie dit qu'ils ſont preſque tous très-ignorans en médecine, il n'y en a aucun qui ne s'imagine connoître les vérités médicinales les plus utiles pour la pratique. Il n'eſt gueres d'hommes qui n'aient été malades; ils ont appris par tradition l'emploi des remedes les plus ordinaires : un médecin s'écarte-t-il de leurs idées, ſans s'embaraſſer s'il a raiſon, il ſuffit que ce ne ſoit pas l'uſage reçu, pour qu'ils s'oppoſent opiniâtrement à tout ce qu'il propoſe. Si ce n'eſt pas eux, leur lit eſt entouré de femmes, d'amis, qui crient à la nouveauté. L'artiſte arrêté par tant d'obſtacles, & ne pouvant agir d'après ſes lumieres, il ſera hors d'état de faire aucun bien; ſouvent même, ſi ſa probité n'eſt

pas bien affermie, il ſera obligé de ſe prêter aux demandes inſenſées des malades ou des aſſiſtans.

Paſſez du noble au roturier, remontez de l'ignorant au plus inſtruit, ne les verrez-vous pas donner leur confiance aux charlatans les plus ineptes, aux chirurgiens les plus ignorans, tandis qu'ils négligent les plus honnêtes & les plus ſavans médecins? N'a-t-on pas vu à Lyon un bourreau exercer la médecine, dans tous les états, comme un médecin de réputation? N'a-t-on pas vû une foule de coureurs à Paris, à Marſeille, s'emparer de la confiance publique, régner excluſivement tour à tour, & cependant pour prouver plus clairement la ſtupidité du public, ils avouent qu'ils n'ont qu'un remede capable de guérir tous les maux. Ils ne ſe piquent ni de ſcience, ni d'érudition. L'un a une poudre purgative, que l'on doit regarder comme un remede univerſel. Toute l'Europe le ſait & lui prodigue ſon argent.

L'autre, en annonçant un élixir qui prolonge la vie, trouve un millier de dupes. J'ai vû plus que cela encore. Un Suiſſe mort depuis quelques années, avoit trouvé par hazard un excellent remede contre le ver ſolitaire ; les ſuccès les plus frappans lui attiroient à juſte titre la confiance du public. C'étoit un homme ſans lettres, ſans autre connoiſſance médicinale que ſon remede. Le public ſe prit d'une belle paſſion pour lui ; il avoit beau publier qu'il ne connoiſſoit qu'un ſeul médicament propre à une ſeule maladie, on voulut qu'il fut médecin, on le fit appeller pour toutes les maladies. Le bon homme ne put réſiſter à la bêtiſe du public ; ſa probité ſuccomba ; il s'ingéra peu-à-peu dans l'exercice univerſel de la médecine. On peut ſoupçonner quels furent ſes ſuccès. Une femme tombe malade après une couche ; elle étoit d'un tempérament flegmatique, très-groſſe, ſon lait étoit épanché. Pour prévenir les accidens, ce nouvel

Eſculape lui donne une ſi bonne doſe d'opium, qu'il la fait dormir plus long-tems qu'il n'auroit voulu. Pour la tirer de cet aſſoupiſſement, il lui fit paſſer une doſe extraordinaire de tartre émétique. Enfin voyant que le ſaiſiſſement continuoit, il s'aviſa, pour hâter l'action de l'émétique, de plonger une cuillere d'argent dans le goſier, où il l'agita avec force; enfin il finit par la plier, en l'appuyant contre les vertebres. Pendant cette brillante opération, la malade expira. Je pourrois rapporter mille exemples de la ſtupidité du public dans le même genre; mais que pourrois-je dire que mes lecteurs n'ayent vu dans tous les tems & dans tous les pays.

Serez-vous étonnés après cela qu'il y ait ſi peu de bons médecins, que les vrais médecins ſe dégoûtant de leur état, abandonnent le public à ſon malheureux ſort. Ceux que la probité dirige, ſe contentent de voir dans le ſilence le petit nombre de gens éclairés qui ſavent les ju-

ger, ils donnent leur soins aux pauvres, qui les trouvant seuls sensibles à leurs misere, ont au moins la consolation d'être plus heureux dans leur maladies que les riches. Ceux au contraire, qui étant vraiment instruits dans la saine doctrine médicinale, ne sont pas des plus délicats sur les voies de l'honneur, profitent pour s'avancer des préjugés du public. Ils s'abaissent, malgré leurs talens, à faire jouer les mêmes ressorts que les ignorans.

Il est aisé de se convaincre, en méditant sur tous ces faits, qu'une des principales causes de *l'anarchie médicinale* est l'ignorance du peuple; mais doit-il en être moins plaint? Non: nous devons également gémir sur les maux qu'il s'attire & sur ceux qui lui viennent d'ailleurs; ses erreurs sont invincibles, au moins dans l'état actuel de l'institution politique. Ses préjugés le mettront toujours hors d'état de juger sainement les médecins qui méritent sa confiance. Si l'on veut remédier

aux ſuites funeſtes de cette ignorance, on ne doit rien ignorer. Faites tenir la main à l'exécution des ſages loix que nous poſſédons, tout rentrera dans l'ordre. Les maux diſparoîtront; le regne des charlatans, des chirurgiens, des apothicaires ceſſera; les vrais médecins pourront donner eſſort à leurs talens, ſans craindre les contradictions. Mais à quoi bon nous repaître d'eſpérances chimériques, tandis que nous n'avons en perſpective que des craintes bien fondées. Quittons donc l'idée flatteuſe de voir un jour rétablir la médecine dans tous ſes droits.

Qui ſait juſqu'à quand le fléau terrible de l'anarchie médicinale affligera les malheureux humains? Tout lui aſſure encore un long regne. Un Dieu vengeur ſemble avoir faſciné les yeux de tous les chefs de l'ordre ſocial. Un ſeul homme pourroit prévenir tous nos maux, mais il n'exiſte pas encore. Notre auguſte monarque qui aime ſon peuple, ne deſire que ſon bonheur. C'eſt aux

miniſtres de la ſanté qui ont le bonheur d'approcher de ſa perſonne, à lui développer les moyens de remédier au brigandage de la médecine, qui en arrêtant les progrès de notre art, immole chaque année des milliers de citoyens.

CHAPITRE SECOND.

Le plus grand nombre des médecins ſont peu ſéveres ſur ce que nous appellons la probité.

JE ſens une eſpece de friſonnement inconnu, à la vue des idées qui ſe préſentent à mon eſprit. Quel noir tableau je dois expoſer aux yeux du public! Les miniſtres de la ſanté méchans & vicieux, quel ſpectacle effrayant! Il n'eſt, hélas, que trop réel. Plût au ciel que je n'euſſe rien à dire dans ce funeſte chapitre. Mon cœur trouveroit au moins une

eſpece de ſoulagement. Que les hommes faſſent le mal par ignorance, on déplore le ſort de leurs victimes, on les plaint eux-mêmes ; mais qu'ils ſoient méchans avec connoiſſance de cauſe, c'eſt ce qui excite toutes les paſſions iraſcibles. Cependant, modérons-nous, reprenons le ton de la diſcuſſion.

La probité eſt une habitude réfléchie de faire du bien à ſes ſemblables, & d'éviter de leur faire du mal. L'honnête-homme, dans quelque état qu'il ſoit, remplit ſes devoirs avec intégrité, les étudie avec ardeur ; toutes ſes actions ont pour but le ſoulagement de ceux qui en ſont les objets. Il connoit les moyens de leur faire du bien, il les emploie ſans interêt. Nul motif ne peut l'éloigner de cette auguſte fin.

Les médecins ſuivent-ils ce plan magnifique ? Jugeons-en par leurs actions, & ſur-tout par les cauſes qui les font mouvoir.

J'obſerve qu'ils ont preſque tous négligé l'étude, qui ſeule peut leur

fournir les moyens d'être utiles. Ils ignorent donc ces moyens; ils-font donc dans l'impoſſibilité de faire le bien : les voilà, par ce ſeul raiſonnement, déchus de la probité. Ils font le mal par ignorance; ils ſont ignorans par leur faute; donc ils ſont méchans. Mais ne le ſont-ils que dans un ſens auſſi borné ? Dirigés par leur paſſions, non ſeulement ils font le mal, mais ils cherchent l'occaſion de le faire. Ils font tous leurs efforts pour ſe procurer des malades, ils employent les moyens les plus injuſtes. Pour vous faire connoître une partie des reſſorts qu'ils font jouer pour parvenir à leur fin, jettons un coup-d'œil ſur leur vices capitaux.

ARTICLE PREMIER.

De la religion des médecins.

L'homme eſt ſans ceſſe tenté par l'amour-propre. Si malheureuſement ſes paſſions lui ont donné l'eſſort,

les jours ſeront marqués par des forfaits, ſur-tout ſi ſon amour-propre n'eſt balancé par aucun autre principe. Oui, quelque genre de vie que nous embraſſions, comme nos relations ſont très-nombreuſes, nous ne pouvons que faire beaucoup de mal, dès qu'une fois nous nous livrons aux préjugés. Suppoſons, par exemple, qu'un homme faſſe conſiſter ſon bonheur à ſatisfaire tous ſes deſirs, qu'il place ſa félicité dans la jouiſſance des richeſſes & des honneurs, qu'il ſe croye malheureux s'il n'eſt pas ſuperbement logé, ſi tous ſes ſemblables ne tremblent pas à ſa voix; que cependant il n'ait rien de tout cela. Suppoſons que cet homme ſecouant le joug de la religion, s'imagine qu'il n'y a point de Dieu vengeur, & rémunérateur; que par des ſophiſmes adroits, il ſoit parvenu à étouffer les cris de ſa conſcience; qu'enfin le nom ſacré de la vertu ne ſoit qu'un mot pour lui; ſuppoſons encore cet

homme médecin, & voyons les effets de ces diſpoſitions.

Deſirant tout, & ne poſſédant rien, il employera tous les reſſorts pour parvenir à ſes fins. Croyant toujours avoir bien fait, s'il a trouvé de nouveaux moyens d'être heureux à ſa maniere, il s'inquiete peu ſi c'eſt au détriment de ſes ſemblables. Gagner de l'argent, ſe faire une réputation brillante, voilà ſon terme; tout ſera ſacrifié à cet idole. Il ne ſongera point à ſoulager les malheureux. Jamais le pauvre ſouffrant ne remuera ſes entrailles, jamais il ne répandra des larmes de pitié à la vue de l'humanité délaiſſée. Les cabales, les calomnies, ſeront les inſtrumens de ſes progrès. Tout moyen enfin, quelque honteux qu'il ſoit, ſera mis en jeu, pourvu qu'il ſoit inconnu. N'ayant nul frein à oppoſer à ſes paſſions, chacune d'elle le portera vers les vices qu'elle engendre. Sa vie ſera donc néceſſairement un cercle d'iniquités. Les maux phyſiques & moraux, dont il ſera

la cauſe ſeront innombrables. Mais laiſſons les ſuppoſitions & leurs conſéquences ; examinons de ſang-froid ſi les médecins ſont auſſi dépourvus de religion qu'on ſe plait à le publier. Suivons encore ici la progreſſion des cauſes ; car je ne ſaurois trop le répéter, je n'aime point la méthode analytique ; elle eſt trop ſuſceptible de particularités outrageantes. Voyons ſi, ſur l'idée que nous nous ſommes formés des jeunes médecins, la religion peut germer dans leur cœur.

Nous avons vu, en parlant des univerſités, que nos jeunes éleves ſont preſque tous libertins ; d'où l'on peut déjà conclure que la religion n'a pas grand empire ſur leur eſprit.

Je conçois bien qu'un homme né avec des paſſions vives & impétueuſes, peut faire des écarts, quoique guidé par les meilleures principes. J'ai vu des jeunes gens, honnêtes d'ailleurs, donner par boutade dans le vice, & être déchirés un heure après par les remords ; mais imagi-

nera-t-on que la conſcience parle encore à des hommes qui ſe font un plan ſuivi & raiſonné de débauche, qui ſe font un jeu de profaner ce que la religion a de plus ſacré, qui paſſent leur vie ſans le moindre retour à l'être ſuprême ? Non ; cela eſt impoſſible. Ils ont beau être ſéduits par les plaiſirs, entrainés par les exemples ; tout cela ne les ſuit pas par-tout. Je les ai vu ſans reſſource, paſſer des mois entiers iſolés, ne pouvant, faute d'argent, ſe procurer le moindre plaiſir ; je les ai vu accablés de maux, dignes fruits de leur débauche ; jamais le moindre retour d'une conſcience encore vivante ne les agitoit, jamais un ſeul mot de repentir ne ſortoit de leur bouche. Quelle peut être la cauſe de cet affreux état, dans lequel tant d'hommes ſe plongent dans ce ſiecle malheureux ? Maîtres inſenſés & ſtupides, c'eſt vous qui par vos doctrines mal dirigées, avez détruit les germes de la religion. Vous avez tracé à ſon égard

un plan auſſi vicieux qu'à l'occaſion des connoiſſances humaines. Vous avez ſi ſouvent ennuyé vos enfans de prieres, d'explications de dogmes, auxquelles ils ne pouvoient rien comprendre, vous les avez ſi ſouvent frappés pour ce ſujet, que vous ne devez pas être étonnés qu'ils ayent pris une averſion auſſi forte pour la religion, que pour vos ſottes études. Soyez ſurpris après cela ſi elle s'éteint de jour en jour. Les médecins ſont encore plus expoſés à ce malheur que les hommes d'un autre claſſe. Arrivant dans l'académie avec des mots ſur la religion & ſur les motifs qu'elle peut fournir pour réprimer nos paſſions, n'ayant jamais rien compris à tout cela, doit-on être ſurpris ſi leur tempérament s'enflamme. Pleins des vices qu'ils ont rapportés des colleges, ſe voyant ſans frein, ils s'abandonnent à tous les penchans de leur cœur. Ce ſont des torrens impétueux qui rompent leur digue, s'étendent dans la campagne, & ravagent tout ce qui s'op-

poſe à leur paſſage. Nos jeunes médecins n'ont à leur entrée dans les univerſités qu'une irreligion négative. Ils ſont, à leur vices près, comme des ſauvages. Ils ne nient pas, ils ignorent; mais ils ne reſtent pas long-tems dans cet état. Ayant appris en philoſophie à diſputer ſur tout, à rendre problématiques les vérités les plus évidentes, bientôt ils préféreront les mauvais livres, dont nous ſommes ſurchargés, au petit nombre d'excellens ouvrages qui paroiſſent de tems en tems. N'ayant jamais médité les preuves frappantes de la religion, ou ne les ayant jamais compriſes, ils regarderont comme évident, ce que les philoſophes ſceptiques leur enſeignent; ils ſaperont avec eux les fondemens de toute probité. Ne mettant rien à la place de ce qu'ils détruiſent, ils flotteront au gré de leurs paſſions, qui comme des vents impétueux & contraires, les entraineront dans tous les écarts. Cette progreſſion eſt infaillible. Dans ce ſiecle

raiſonneur & ſuperficiel, on n'approfondit rien, tout ſe traite ironiquement; on travaille beaucoup à répandre des ridicules, mais on s'inquiete peu des recherches, des raiſonnemens profonds. Nos philoſophes aiment à détruire, mais peu cherchent à édifier, à ſoutenir des dogmes poſitifs. C'eſt ainſi que nos jeunes gens peu diſpoſés, à cauſe de la faibleſſe de leur jugement, à goûter le ſolide, ſe livrent avec fureur au genre léger qui flatte leurs deſirs corrompus.

Doutez-vous de ces obſervations? Voyez quels ſont les livres en réputation, ceux que l'on dévore, que l'on retient, que l'on cite par-tout: vous trouverez préciſement ceux dont nous venons de parler. Je ne prétends pas cependant que leurs auteurs enſeignent tous une doctrine dangereuſe. L'un, il eſt vrai, après avoir cru renverſer les fondemens de la révélation, s'attache à prouver la vérité, l'univerſalité de la religion naturelle; mais l'autre ne quitte

jamais

jamais le ton ſceptique, tout ſe change en problème ſous ſa plume délicate. La ſpiritualité de l'ame, la voix de la conſcience, l'exiſtence de Dieu, tout, ſelon lui, offre des difficultés inſurmontables. D'autres plus hardis encore, tranchent le nœud, regardent l'homme comme une machine, trouvent Dieu dans la matiere en mouvement, &c. ſe rient des mots de conſcience & de vertu. Nos jeunes médecins liſent tous ces oracles de l'incredulité. Peu judicieux & corrompus par le vice, ils penſent que tout eſt incertain, que puiſque de grands philoſophes n'ont pu ſe convaincre des vérités qui pourroient les arrêter, elles ne ſont donc pas évidentes, elles ne ſont donc pas de néceſſité. Après ce beau raiſonnement, ils ſe livrent à toute la fougue de leur penchant. Tandis qu'ils ſont encore ſur les bancs, ils ſe plongent dans la crapule. Lorſqu'ils ſont de retour dans leur patrie, le beſoin des plaiſirs, l'impoſſibilité de s'en procurer ſans

argent leur font tout employer pour avoir des malades, à cette époque vous les voyez calomniateurs impudens, tout entreprendre pour détruire leurs confréres, bas & rempans, faire ſervilement leur cour aux miniſtres ſubalternes; peu inquiets du ſort de leurs malades, ils ne ſongent qu'à paſſer pour les avoir guéri.

Dans l'âge mûr ils ne ſont pas plus eſtimables. La ſoif de l'or remplace le goût de plaiſirs, elle produit les mêmes maux. Cependant quelquefois la ſcene change, quelques-uns font des retours ſur eux-mêmes. Livrés à moins de paſſions qui ſe contrarient, les idées de l'enfance prennent le deſſus, vous les voyez alors tomber dans la dévotion. Mais en veulent-ils mieux? Non, leur cœur endurci, leur eſprit borné, leur font croire que la religion, conſiſte dans des formules, que pourvu qu'ils aillent à la meſſe, qu'ils ſe confeſſent, ils obtiendront le pardon de leur iniquités. D'ail-

leurs, l'amour-propre leur persuade qu'ils ont créé un plan de pratique infaillible, sans la science, les études & les expériences de leur prédécesseurs; ils se contentent de la leur. Faisant ce qu'ils imaginent leur avoir réussi, leur conscience ne leur reproche rien. Ayant une réputation établie, ils se confessent des moyens iniques qu'ils ont employés pour y parvenir, & ils croyent obtenir leur grace, en affectant plus d'assiduité auprès de leurs malades, en avançant les jeunes médecins, &c.

D'autres, vicieux dans l'âge mûr comme dans la jeunesse, nés avec un esprit faux, & un cœur porté au crime, ne reviennent jamais sur leurs pas. L'impiété les accompagne au cercueil, ils feront tout pour parvenir à leur fin, ils se couvriront s'il le faut, du voile de l'hypocrisie. Vous les verrez enthousiastes apparens de la sainteté de nos misteres, affecter un scrupule minutieux sur toutes les formalités de la religion; mais suivez-les, vous ne tar-

derez pas à les démaſquer ; ils commettront ſous main, les mêmes forfaits que dans leur jeuneſſe.

Quoique j'aie particuliérement attaqué les médecins dans ce chapitre, je ne crois pas que l'irréligion leur ſoit plus propre que les autres défauts. Les hommes de tous les états nous offrent les mêmes vues, les mêmes crimes, ils ont reçu la même éducation ; auſſi, à quelques exceptions près, en reſſentent-ils les mêmes effets. Juriſconſultes, marchands, prêtres, jettez les yeux ſur vos confreres ; combien en trouverez-vous qui ſoient honnêtes, vrais, compatiſſans ? Combien en connoiſſez-vous qui nourriſſent dans leur cœur, cet enthouſiaſme de leur état, qui les porte à de grandes actions, qui leur fait marquer chaque jour de leur vie par de bonnes œuvres ? Dix ſur cent. Peut-être moins encore. Voilà l'homme de notre ſiecle, voilà les ſuites de la corruption des mœurs. Dans quels abîmes la ſociété n'a-t-elle pas plongé les mal-

heureux mortels? Leur perfectibilité a développé, il eſt vrai, toutes les facultés de leur ame; mais elle a donné l'eſſort à toutes les paſſions. Nos progrès ont été marqués par nos vices. Non, je n'ai jamais pu concevoir comment on a pu écrire ſérieuſement contre le philoſophe véridique qui a renouvellé ces grandes vérités. Le ſauvage eſt peu vicieux; l'homme policé l'eſt à proportion de ſes progrès. Qu'un homme de génie plaiſante là-deſſus qu'il demande en riant ſi les Goths étoient ſavans? Non, ils ne l'étoient pas. Ils ont ravagé, il eſt vrai, les terres de nos peres; ils les ont, dites-vous, traités avec cruauté: j'en conviens, mais leurs mœurs étoient ſimples. Ayant peu de beſoins, ils avoient peu de deſirs; par conſéquent ils étoient peu intéreſſés à être méchans. Quel mal peut faire à ſon ſemblable, celui qui ne demande qu'une peau pour ſe couvrir, un pain noir pour ſa nourriture? Peut-il être méchant? Non, avec

ſes ſemblables, il ſera doux, compatiſſant, ſans jalouſie, ſans ambition. Ajoutez ſon intrépidité, ſon courage, la droiture de ſon jugement, dans les ſujets qui l'occupent habituellement, & vous aurez un homme plus eſtimable que ces voluptueux efféminés, dont l'ame eſt auſſi baſſe, rampante & timide, que leur corps eſt foible délicat & maladif.

ARTICLE SECOND.

De l'avarice des médecins.

Un médecin avare deſire les richeſſes avec ardeur. S'étant fait des beſoins chimériques, il imagine tous les moyens de les ſatisfaire. Livré aux préjugés de l'opinion, il n'eſtime que ce que le commun des hommes recherche. Il ſait que celui qui eſt riche eſt tout, que ſans ſcience il eſt ſavant, ſans ſageſſe il eſt ſage. Ce n'eſt point ici le lieu de placer des diſcuſſions morale, ſur le vice

dont nous devons développer les effets, de faire voir comment la soif de l'or a pu entrer dans le cœur d'un homme sensé, comment il peut passer sa vie à accumuler les signes des richesses, sans songer à en faire usage. Ces considérations sont hors de mon sujet. Tout ce que j'ai à faire pour remplir mon plan, c'est de prouver que le plus grand nombre des médecins sont avares, suivant le plus ou moins d'extension que l'on donne à ce mot, & de développer les effets de leur avarice.

Nous avons vu que par une suite de l'éducation commune, ils sont enclins à tous les vices, que leurs passions sont aussi actives que celles des autres hommes, que leurs desirs sont aussi étendus; cependant ils veulent les satisfaire. Une table délicate, un logement brillant, des habits superbes, tous les plaisirs enfin sont l'objet de leurs desirs. Pour se procurer ces biens imaginaires, il faut de l'or; personne n'en donne gratuitement. Dans l'or-

dre ſocial, il y a une échange perpétuel de bienfaits; chacun dans ſon état paye de ſon induſtrie; la récompenſe de ſes peines ſe trouve dans les ſignes d'échange, adoptés parmi les hommes.

Le médecin voit des malades, il fait payer ſes ſoins. Plus il en voit, plus il a de moyens de ſatisfaire ſes paſſions. Par-là il eſt aiſé d'entrevoir que la fin principale du plus grand nombre des praticiens ſera dirigée vers les richeſſes, que la guériſon des malades eſt leur moindre ſouci.

Le plus grand nombre des artiſtes n'ont que deux idées favorites: les biens imaginaires qu'ils deſirent, & les moyens de les obtenir. Qui ne voit que le médecin trouvera ces moyens dans la multitude de malades qu'il pourra ſe procurer? Je ſais qu'il penſera à les ſoulager, ou à les guérir; mais en ſera-t-il capable? Plongé dans l'ignorance, connoîtra-t-il les remedes qu'il faut employer, connoîtra-t-il la maniere de s'en ſervir? Sentant ſa

foibleſſe, il s'efforcera de la réparer. Muni de quelques mots extraordinaires, il les lâchera à propos; mais ſon grand travail conſiſte à mettre en œuvre tous les reſſorts de la politique médicinale. Il ſent que le moyen de ne jamais voir des malades ou d'en voir bien tard, c'eſt de travailler dans ſon cabinet, d'attendre dans le ſilence que le public lui rende juſtice; preſſé de jouir, il laiſſe-là les livres qu'il n'a jamais lu, ou qu'il n'a que très-peu lu. Sachant très-bien que les gens du monde ſe connoiſſent très-peu en mérite médicinal, il n'en prend que le vernis; il ſait ſe vanter à-propos, & déprimer ſes confreres. Hypocrite avec les dévots, libertin avec les impies, ſouple & docile à tous les avis, de quelque part qu'ils lui viennent, il ne s'irrite contre perſonne; flattant tout le monde, approuvant tout, il complotte avec les apothicaires, les chirurgiens & les gardes afin qu'en les faiſant vivre, ils deviennent autant de prôneurs & de

trompettes. Quelque accablé qu'il ſoit par les malades il n'en refuſe aucun, dès qu'il peut payer. Peu inquiet ſur le traitement, une heureuſe routine le met dans la brillante perſpective de tout envahir. Il fait plus encor: bien loin d'être effrayé à la vue de cette multitude de maladies diverſes qui ſe préſentent à lui chaque jour, il prône partout qu'il eſt accablé, qu'il ne ſait où donner de la tête. La politique lui a appris comment il faut parler aux hommes. Il ſait qu'il ſe ſuivent comme des moutons, que leur raiſonnement le plus général eſt fondé ſur l'exemple de ceux qu'ils jugent plus éclairés qu'eux. Il ſait que le public eſt aſſez ſtupide pour eſtimer un praticien à proportion du nombre & de la qualité de ſes malades; en conſéquence, il a ſû de bonne heure engager les plus bruyans à publier ſes rares talens, il les oblige, par des ſervices bas & rampans, à l'élever au-deſſus de ſes confreres.

Quoiqu'il s'aperçoive que la nature d'une maladie n'exige point

des soins assidus, dès que le malade est en état de payer, il multiplie ses visites, non en se réglant sur leur utilité, mais sur la fortune du malheureux. Il pourroit ordonner des remedes simples & de vil prix, souvent même il les croit plus efficaces, mais il se garde bien de faire une pareille faute. La race avide des chirurgiens & des apothicaires le perdroit sans retour; il est obligé, pour leur plaire, de fermer l'oreille aux plaintes des malades.

Quelqu'ameres que soient les drogues, il faut qu'il les en abreuve trois fois par jour. Les plus cheres tomberont toujours de sa plume. Alors le pharmacien s'attachera étroitement au praticien qui le fait vivre. Le dirai-je ? un monopole punissable regne assez souvent entr'eux. Ils unissent leurs forces pour dépouiller les malheureux malades, & après les avoir bien tourmentés, ils partagent leur proie, en riant de leur crédulité. Le plus souvent,

il eſt vrai, leur complot n'eſt que tacite. L'apothicaire, par des préſens & par d'excellens repas, paye l'intérêt de ce que le médecin lui fait gagner; mais lorſque celui-ci commence, c'eſt tout le contraire. Il s'abouche avec de vieux chirurgiens, ou de vieux apothicaires, qui ayant une réputation décidée, peuvent le prôner dans les maiſons dont ils ſe ſont emparés. Il leur fait entendre qu'il ſera reconnoiſſant s'ils lui en procurent l'occaſion : cela ſe dit ouvertement ou tacitement, ſuivant le plus ou moins de délicateſſe des contractans. Le jeune homme remplit ſes engagemens avec zele, ſes formules ſont des litanies, où les drogues le plus rares, les préparations les plus recherchées paroiſſent avec pompe. Il fait des viſites régulieres à ces anciens miniſtres ſubalternes de la ſanté publique; s'il les rencontre dans les rues, il les accable de careſſes; s'il les trouve chez un malade, il ſe garde bien de pronon-

cer, ſans demander l'avis du chirurgien ou de l'apothicaire qu'il a interêt de ménager. La garde n'eſt point oubliée, on la fait venir à la maiſon, on lui fait des préſens, tout cela ſe fait honnêtement.

Veut-on s'attacher une maiſon? on gagne les domeſtiques par de groſſes étrennes, on étudie avec ſoin la façon de penſer de chaque perſonne, on dirige la ſienne ſuivant les circonſtances, tantôt ſur celle du maître, tantôt ſur celle de la maîtreſſe. On ſe fait une regle de ne jamais contredire perſonne. Le dernier cuiſtre propoſe-t-il un remede, on l'écoute avec attention, on ſe garde bien de le déſaprouver; ſur-tout on ne rebute jamais les médecins domeſtiques. Ces femmes d'un génie éminent, qui s'imaginent en ſavoir plus qu'un vrai médecin, parce qu'elles ont drogué quelquefois leurs marmots & leurs ſervantes, propoſent-elles une nouvelle méthode, le praticien poli les écoute en ſouriant, les approuve

avec emphaſe, vante leur ſagacité, élude le remede, s'il le peut faire ſans ſe brouiller, ſi elles inſiſtent, il le ſoutient de ſon autorité.

Un pauvre ſe préſente à la porte du médecin avare, pour obtenir quelque conſeil. Ce n'eſt point la vue de ſa miſere qui le détermine; ce n'eſt point comme à ſon ſemblable, qu'il donnera ſes avis; mais s'il l'écoute, s'il ne le rebute pas durement, c'eſt qu'il lui eſt envoyé par des perſonnes qu'il a intérêt de ménager. Hipocrite rafiné, il aime à paſſer pour charitable & humain. Dans la foule des guériſons qu'il raconte ſans ceſſe, il gliſſe adroitement celles des pauvres délaiſſés qu'il a fallu aller chercher dans les quartiers les plus reculés. Il leur a donné non-ſeulement ſes avis gratuitement, comme il a ſoin de le marquer dans ſes ordonnances de politique, mais il n'a pu réſiſter à la vue de leur miſere. Il ne prétend pas, dit-il, s'en faire une gloire, l'impreſſion étoit phyſique,

il leur a ouvert ſa bourſe, leur a envoyé des remedes, &c. Tout cela eſt dit humblement à des dévots. Mais voulez-vous démaſquer le fourbe ? envoyez-lui des miſérables, ſans recommendation ; la ſeule vue de leurs habits en déſordre lui fait froncer le ſourcil. Une rêverie inquiete le jette dans un morne ſilence ; un ton bruſque, animé d'un regard ſévere : voilà tout ce que le malheureux peut obtenir. Inſiſte-t-il ? Il lui demande en grondant s'il n'a rien ; le miſérable répond que ſes pouvoirs ſont bien bornés : mais enfin, ne pourriez-vous pas payer vos remedes. Il dit bonnement qu'il le peut, le voilà pris au lacet. Je vais, dit-il, en ſe déridant un peu, vous ordonner des remedes très-ſimples qui ne vous coûteront rien, & vous employerez ce que vous avez à payer votre médecin. Croyez-moi, ne portez point votre argent à ces fripons d'apothicaires ; ce n'eſt pas la drogue qui guérit, c'eſt le remede ſimple bien

adminiſtré. La victime a beau s'agiter & ſe tourmenter pour échapper impunément des mains du barbare, il faut, ne donna-t-il que quelques ſols, que l'ordonnance ſoit payée.

Notre généreux Eſculape eſt-il appellé pour voir un malade en ville, il commence par s'informer de ſa demeure, de ſon état, & en paſſant de ſa maladie. Si tout cela n'annonce pas de l'or, il déclare qu'il eſt preſſé, qu'il eſt accablé, ſurchargé, &c. que l'on peut s'adreſſer ailleurs. Si on le flatte en lui diſant: nous n'avons confiance qu'en vous, nous aimons mieux mourir que d'en faire venir un autre, ſuivant qu'il a porté le vice plus ou moins loin, il fait naître tant de difficultés qu'il les oblige à le payer d'avance. Ou s'il ſe tranſporte chez le malade ſans cette précaution, il fait en entrant l'inventaire des meubles. S'ils n'annoncent pas une maiſon riche, il ſignifie aux aſſiſtans qu'il veut être payé, qu'il ne peut

plus revenir. Si on insiste à le venir chercher de nouveau, un domestique au fait du manege signifie que monsieur n'y est pas, qu'il est en campagne, malade, &c.

Triste tableau! Que ne puis-je le supprimer sans blesser la vérité! Mon cœur se flétrit au souvenir de tout ce que j'ai vu. Mais, je m'arrête; je crains de tomber dans la satyre. Ne souillons point nos écrits par la médisance; attaquons les vices, mais épargnons les vicieux; ils sont d'autant plus à plaindre, que s'ils sont tels, ce n'est point le plus souvent par réflexion ni de propos délibéré: entrainés par les prestiges de l'opinion & par l'impétuosité de leurs passions, ils sont souvent criminels avant de s'en être apperçus. Je dis plus encore: le public est la cause de leurs vices. Oui: si vos médecins sont ignorans, avares, calomniateurs, médisans, bas, rampans, négligens; c'est votre faute: vos préjugés, vos fausses opinions les ont rendus tels. Il est bien juste que vous en ressen-

tiez les effets. Grands de la terre, vous en êtes les victimes comme les derniers des hommes ; vous êtes d'autant plus à plaindre dans vos erreurs, que vous aurez de grands médecins, quand vous voudrez faire observer les loix de nos souverains. Leur profonde sagesse a tout prévu, mais les loix reposent. Ceux qui sont prépposés à leur observation, ne peuvent, vu la corruption du siecle, employer cette rigueur inflexible, qui seule ramene l'ordre. Ils sont obligés de se plier à des adoucissemens qui en palliant quelques inconvéniens, deviennent la source d'une foule de maux.

ARTICLE TROISIEME.

De la paresse des médecins.

Si nous voulons juger sainement des dispositions naturelles de l'homme, étudions-le dans l'état de la nature ; suivons le sauvage dans ses mœurs & dans ses habitudes. L'iner-

tie ſemble être l'état où il ſe complait davantage ; il n'en ſort que pour ſatisfaire ſes beſoins les plus preſſans. La faim & la ſoif ſont ſeules capables de l'arracher à ſon repos.

Les animaux nous offrent les mêmes obſervations. Ils ne ſortent de leur repaire que pour chercher leur nourriture, ou s'ils s'expoſent quelquefois dans les forêts, leur marche lente & vagabonde découvre aſſez leur penchant.

L'homme civiliſé ne dément point ces diſpoſitions naturelles. Souvent, il eſt vrai, les paſſions l'agitent & le tranſportent hors de lui-même. Nous le voyons guidé par ſes deſirs, s'expoſer aux plus grands dangers ; il paſſe une partie de ſa vie dans les travaux les plus pénibles ; mais quelle eſt la fin qu'il ſe propoſe ? Le repos eſt l'unique objet de ſes eſpérances. L'erreur, il eſt vrai, le lui fait placer où il n'eſt pas ; il le va chercher fort loin, tandis qu'il pourroit le rencontrer tout près de lui.

Les préjugés de la ſociété lui

ayant donné des beſoins factices, il fait tous ſes efforts pour les ſatisfaire. Dès qu'il eſt une fois parvenu à s'en procurer les inſtrumens, il ſe livre ſans réſerve à l'oiſiveté. Suivez les riches dans toutes leurs démarches. A quoi s'occupent-ils ? Quels ſont leurs travaux ? Les plaiſirs de toute eſpece, l'oiſiveté qui les rend néceſſaires, voilà ce qui conſtitue le cercle de leur vie inutile. Ecoutez les artiſans, les artiſtes, les négocians, les juriſconſultes : nous travaillons, vous diront-ils, pour nous procurer ce doux repos qui doit faire notre bonheur. Tous s'y livrent avec ardeur, dès qu'ils le peuvent faire ſans déranger leur fortune. Tous ne donnent à leur état que ce qu'ils ſont obligés de lui accorder pour acquérir des richeſſes.

Les médecins ſont entraînés par les mêmes deſirs ; ils ſont liés comme tous les hommes au doux penchant de l'oiſiveté ; mais ils ont un grand avantage pour le ſatisfaire à leur gré. Un marchand eſt obligé

pour s'enrichir, de s'enſevelir une partie de ſa vie dans des caves obſcures. Tous ſes jours ſont marqués par les mêmes travaux; s'il néglige une ſeule affaire, ſa fortune eſt en danger. L'avocat & les autres miniſtres des loix paſſent leur vie dans des cabinets poudreux. Là, ils ſont condamnés à ſe remplir la tête d'une foule de détails minutieux, qui bien loin de les inſtruire en les amuſant, ne font qu'augmenter les degoûts attachés à leur profeſſion. Le médecin eſt ſeul privilégié, il peut, ſans déranger ſa fortune, abandonner les occupations de ſon état; il peut gagner de grands biens, ſans être obligé de remplir les engagemens qu'il a contractés. Les malades, il eſt vrai, ne le payent que dans la perſuaſion où ils ſont qu'il leur rendra des ſoins éclairés par toutes les connoiſſances qu'ils lui ſuppoſent; mais les malades ſont incapables de vérifier les ſignes d'échange qu'il leur donne pour leur or. Ils ne peuvent s'aſſurer par eux-mêmes s'il

a bien connu leurs maladies, ſi les remedes qu'il leur ordonne ſont dictés par les regles de l'art. Auſſi ſait-il parfaitement s'en prévaloir; il s'abandonne autant qu'il veut à l'inertie naturelle. Le repos & les plaiſirs ſont ſes ſeules occupations; il s'y livre d'autant plus volontiers, qu'il peut, en vivant dans l'oiſiveté, paroître cependant fort occupé. Nous l'avons déjà dit, le public ne juge de nous que par ce qui le frappe. Il voit le médecin allant venant, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre : les malades meurent ou guériſſent ; il s'imagine qu'il a rempli tous ſes devoirs. Jamais les hommes n'ont donné d'autre emploi aux médecins que de courir d'un quartier à l'autre, de voir des malades, de les guérir ou de les laiſſer mourir. Tout cela peut s'exécuter ſans ſe donner beaucoup de peine. Voici comment.

Un médecin qui veut s'enrichir, commence par ſe perſuader que ſans peine & ſans recherches pénibles,

on peut exercer la médecine dans toute ſon étendue. Il ſait très-bien que l'érudition, la probité ſont aſſez inutiles pour fixer le public, qu'il ſuffit d'avoir dans la tête une ſcience verbeuſe, nette & préciſe, & à la portée de tout le monde. Il ſait que les malades guériſſent aſſez bien ſous la régie de la nature. En conſéquence de ces excellentes obſervations, il apprend quelques mots, il ſe met dans l'eſprit quelques théories générales. Vingt à trente remedes lui ſuffiſent pour parer à tous les inconvéniens. Muni de ces ſecours, il verra une foule de malades avec un ſang froid & une tranquillité extraordinaire. Avez-vous mal à la tête? Cela lui annonce que le ſang a diſtendu les vaiſſeaux. En conſéquence, il vous fait ſaigner. Avez-vous des dégoûts? Il vous fait vomir. Vous plaignez-vous d'ardeur? L'eau avec le nitre vous ſoulageront. S'imagine-t-il que la cauſe de toutes les maladies ſe trouve dans la génération des

acides? Il prodigue les alcalis & les abſorbans. Croit-il que la putridité joue le grand rôle dans la médecine? Il ſe tourne vers les amers, les ſtomachiques. Penſe-t-il que tous nos maux ſont les ſuites des obſtructions? Deux ou trois remedes apéritifs formeront toute ſa matiere médicale. Par ces méthodes, nos médecins indolens font leurs viſites avec une tranquillité étonnante. A peine ont-ils apperçu le malade, qu'il dreſſent leur ordonnance, ſans s'inquiéter de l'état du pouls, de la langue, du bas-ventre, de la peau, &c. Ou s'ils font cet examen, ils y mettent ſi peu de tems, ils y font ſi peu d'attention, qu'il eſt aiſé de voir que ce n'eſt que pour la forme, & pour en impoſer aux aſſiſtans.

Ce n'eſt pas ſeulement la pareſſe qui les engage à ſuivre cette routine: l'amour propre eſt du même avis. Ils ſavent que les malades jugent de la capacité d'un artiſte par la rapidité de ſes opérations. Voyez-vous

vous comme il a deviné ma maladie, comme le véritable remede s'eſt promptement préſenté à ſon eſprit? Et ce qui prouve qu'il ne s'eſt pas trompé, c'eſt que je ſuis radicalement guéri. Il eſt vrai que cet imbecille que je fais parler ne ſait à qui il doit ſa guériſon; mais laiſſons-le dans ſon ignorance, ſuivons toujours nos médecins indolens.

Voulez-vous des preuves de tout ce que je viens d'avancer? Entrez dans les pharmacies, ſuivez tous les crochets des apothicaires, prenez les formules du plus grand nombre de vos médecins; vous verrez que ſur cent remedes, l'un aura preſque toujours ordonné des purgations, ou l'émétique, l'autre la glace, ou le petit lait, celui-ci les amers, le quina; cet autre des ſaignées, des ventouſes, des véſicatoires. Vous verrez que quoiqu'ils ayent à peu-près dans le cours d'une année les mêmes maladies, les remedes de l'un ne reſſemblent point du tout aux remedes de l'autre, ni pour

les vertus ni pour les principes. Suivez les médecins qui jouiſſent de la plus grande réputation, vous ſerez étonné de la multitude des malades qu'ils expédient chaque jour. L'un ſe glorifie d'en voir trente, l'autre quarante. Rappellez-vous ce que nous avons exigé des médecins, quelle foule de connoiſſances ils doivent mettre en pratique dans les maladies les plus ſimples, & vous vous aſſurerez que tous ces médecins ſi occupés ne ſe tirent de là que par les routines que nous venons d'expoſer. Suivez leur vie privée, vous les verrez livrés aux plaiſirs de toute eſpece, vous les trouverez diſſipés par les détails domeſtiques. Cependant, toutes les maladies exigent du vrai médecin qu'il les médite long-tems, qu'il les confronte avec les obſervations de ſes prédéceſſeurs, afin de s'aſſurer ſi les eſpeces qu'il a à traiter, ſont connues ou non, ſi elles offrent de nouvelles modifications. Penſerez-vous bonnement que la plupart de vos

praticiens se donnent tant de peine? Non : ils ramenent tous les cas qui se présentent à leur dogme favori. Ils ne voyent dans toutes les maladies que les causes qu'ils ont imaginées. Toutes leurs indications sont tirées des idées que ces causes leur suggerent. Par cette brillante méthode, ils peuvent expédier trente malades en peu d'heures. Le reste de la journée sera consacré aux plaisirs, ou tout au moins à une honteuse oisiveté.

Ce n'est pas ainsi que se comporte le vrai médecin. Après avoir sacrifié sept à huit ans à l'étude de toutes les parties de son art; après avoir suivi les hôpitaux pour se former des idées distinctes de toutes les maladies, & des opérations de la nature, il commence par voir quelques malades. Il se persuade de bonne heure, qu'un praticien instruit & honnête homme, ne peut pas traiter méthodiquement plus de dix personnes par jour; il n'ordonne aucun remede qu'après s'être assuré du genre & de l'espece de la maladie

dont ſon ſujet ſe trouve affecté ; il la confronte avec les obſervations conſignées dans les faſtes de l'art. Il ſe fait une loi de n'ordonner jamais que les remedes qui ont été vérifiés comme ſalutaires dans cette eſpece ; il ne donne jamais rien à l'imagination, ni aux hypotheſes. Si la maladie qu'il a ſous les yeux eſt extraordinaire, il ſe dirige par l'analogie, il adopte le traitement des eſpeces congéneres déjà connues. Par cette ſage méthode, ſa conſcience eſt toujours à l'abri des remords. Toutes ſes démarches ſont utiles à la ſociété. Si les maladies qu'il traite ſont inconnues, il en dreſſe des obſervations exactes, il détaille les méthodes qui lui ont réuſſi ; par là il recule les bornes de l'art de guérir. Mais cette marche eſt lente, elle s'accorde peu avec l'avarice & la pareſſe, elle laiſſe peu de momens libres. L'étude & les courſes abſorbent toute ſa journée. Auſſi vous le voyez rarement aux promenades publiques. Les ſpectacles

ent pour lui peu d'attraits. Jamais il ne contracte d'habitude hors de son état, il n'a point d'heures reglées à donner au jeu ni aux cercles des gens oisifs. Il ne peut pas même s'éloigner des études purement médicinales. Ses délassemens seroient une occupation pour tout autre. Dans ses promenades champêtres, il s'amuse à examiner les qualités extérieures des plantes, des animaux & des minéraux. Souvent il en fait des collectes, non pour les vendre cherement à des dupes, mais pour éviter des frais aux pauvres malades, qui le trouvent presque toujours seul sensible à leur maux. Mais j'entends des mondains s'écrier en riant: quel triste & lugubre plan de vie ôsez-vous nous tracer? Vous faites de votre médecin, un homme sombre & misantrope; vous le privez de tous les plaisirs, vous l'enchainez durement aux travaux les plus pénibles, & les plus dégoûtans. Voir sans cesse des hommes souffrans, méditer journellement sur la mort;

un galerien eſt plus heureux. Ames de boue! eſprits vains & frivoles! vous ne ſoupçonnez aucun plaiſir dans la vie d'un médecin honnête. Je n'en ſuis pas ſurpris. Accoutumés dès l'enfance à n'écouter qu'un égoiſme mépriſable, le bien-être de vos ſemblables vous eſt indifférent. Vous croyez être humains & compatiſſans, parce que vous avez quelquefois détourné les yeux de-deſſus l'homme ſouffrant. Plongés dans les voluptés, vous ne ſoupçonnez pas que l'on puiſſe vivre heureux en méditant ſur des vérités ſublimes, & en marquant toutes les heures de ſa vie par des bienfaits. Auſſi vous ne méritez aucune reponſe. Hé! quand je m'adreſſerois à vous, ſeriez-vous en état de m'entendre? Il faut un cœur droit & ſenſible, un eſprit juſte & occupé, pour ſoupçonner quel doux contentement reſſent un bon praticien en rentrant dans ſa famille, après une journée conſacrée au bien public.

Il ſe rappelle avec délices, un mal-

heureux livré aux ardeurs d'une fievre dévorante, que ſes ſoins ont ſoulagé, il s'applaudit en ſecret, de lui avoir procuré généreuſement les ſecours qu'exigoit ſon pitoyable état. Il ſe rappelle le coup d'œil attendriſſant d'une mere éplorée & d'enfans plongés dans le deuil à qui il a rendu l'eſpérance & la joie en leur préſentant un pere cheri qu'il a arraché au trépas; il s'applaudit d'avoir découvert une famille honteuſe qu'il a fait participer aux aumônes de ſon paſteur, ſans bleſſer ſa délicateſſe. Ces doux ſouvenirs raniment ſon courage, il ſe met à l'étude pour donner le tems à ſon corps de reprendre des forces; il conſigne par écrit ſes obſervations, il expoſe naïvement, ſes bons & ſes mauvais ſuccès. La paix qui regne dans ſon ame, ſe répand ſur toute ſa famille. Pere tendre, mais éclairé, il procure à ſes enfans une éducation chrétienne, mais exempte de préjugés. Il a la conſolation de voir qu'il pourra un jour fournir à l'état des ſujets

utiles, il leur inſpire de bonne heure le goût du travail, il leur fait ſentir chaque jour les plaiſirs qui accompagnent les bonnes œuvres ; il leur trace d'une main ſure & hardie, le portrait des maux ſans nombre qui ſuivent les plaiſirs trompeurs, que le commun des hommes ambitionne. Il leur apprend par ſon exemple & celui de ſes amis que la pratique des devoirs de ſon état, n'entraine aucun mal moral, ni phyſique, qu'elle nous procure des plaiſirs toujours purs, que par elle la conſcience répand ſur l'ame une ſérénité, un calme enchanteur, qui ſeuls peuvent rendre l'homme heureux. Voilà le vrai médecin, voilà celui qui vit & meurt content. Tous ceux qui ne l'imitent pas ſont les fléaux de la ſociété. Leur vie turbulente offre, il eſt vrai, quelques faux plaiſirs, mais les amertumes, les chagrins leur ſuccedent en ſi grand nombre qu'ils ſe repentent eux-mêmes de les avoir goûté.

Ils meurent rongés par les remords & chargés d'iniquités.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'envie des médecins.

L'envie eſt fille de l'amour-propre. Tous les hommes ſont perſuadés qu'ils excellent dans leur état. Ils s'arrogent de plein ſaut la ſupériorité ſur leurs concurrens. Ils avoueront qu'ils ont des foibles & des ridicules; mais ils ne conviendront jamais de la fauſſeté de leur jugement, & de la médiocrité de leurs talens. Parcourrez tous les états, queſtionnez ceux qui les profeſſent; tous décideront qu'ils poſſédent ſupérieurement les détails de leur profeſſion. Vous connoiſſez l'hiſtoire des généraux Grecs, qui étant interrogés ſur celui qui avoit le mieux combattu a la bataille de Salamine ſe donnerent tous le premier rang, & n'accorderent que le ſecond a Thémiſtocle. Voilà l'hom-

me. Cependant quelques générales que soient ces observations, elles sont plus frappantes encore chez les gens de lettre.

Quel est le mince professeur de rhétorique qui ne s'imagine être aussi bon orateur que Ciceron? Quel est le professeur de philosophie qui ne croit être aussi grand physicien que Newton?

Les médecins sont encore plus entichés de leur mérite que les autres membres de la république des lettres. Tous se persuadent aisement avoir un mérite éminent. Pleins de cette idée, ils souffrent avec impatience que leur confreres s'élevent au-dessus d'eux. L'envie est leur vice dominant. De tout tems ils se sont fait une réputation indélebile à ce sujet. Ils ont fourni un si grand nombre d'exemples de la rage qui les domine, qu'ils ont donné lieu à un proverbe très-connu: on cite l'envie des médecins comme le dernier période de cette passion, *invidia medica*.

Par les impulsions de ce vice ils sont continuellement acharnés les uns contre les autres. Les jeunes regardent les anciens comme des vieux radoteurs. Ceux-ci, bien loin d'accorder quelques connoissances solides aux jeunes, leur refusent la justesse du jugement.

Ils regardent leur doctrine, comme les fruits d'une imagination déreglée. Leur jalousie ne s'en tient pas là, elle passe souvent à une haine déclarée. Chacun dans ses cotteries travaille à dénigrer ses confreres, à les peindre des plus noires couleurs. On grossit tous leurs défauts, on déprime leurs bonnes qualités. Dit-on qu'un tel est savant chymiste? Votre médecin en conviendra, mais il ajoutera sagement non-seulement que la chymie est inutile; mais qu'elle est souvent dangereuse pour les malades: que les chymistes sont tentés de se procurer des remedes plus énergiques mais très-dangereux. Dit-on qu'un autre est un anatomiste consommé? Il l'avouera en-

core, mais, dira-t-il, cette partie pouſſée trop loin éloigne de la pratique, ſuggere une multitude d'idées chimériques que l'on applique malheureuſement dans le traitement. N'allez pas louer en ſa préſence un médecin ſur ſes connoiſſances botaniques. L'étude des plantes, dira-t-il, eſt au moins inutile. Les grands médecins n'en emploient qu'une trentaine. D'ailleurs la botanique diſſipe le médecin, elle fait perdre un tems précieux que l'on doit à l'étude des maladies. C'eſt ainſi que l'envieux, en feignant d'applaudir aux éloges que vous donnez à ſes confreres, les tourne adroitement à leur déavantage.

Suivez les médecins de votre ville, de votre province: En trouverez-vous deux qui ſoient véritablement unis? Ils vivent preſque tous dans la plus grande politique, ils ne ſe fréquentent que dans les aſſemblées où chacun ſe tient ſur la défenſive. Ecoutez-les dans une converſation, vous ſerez étonné avec

quelle malice ils prennent toujours des avis opposés, quel soin ils mettent à relever leur bévues mutuelles, avec quelle ironie meurtriere ils parlent de leurs confreres absens. Suivez-les dans leurs assemblées, vous ne trouverez aucun zele pour les progrès de leur art. Chacun en donnant son avis cherche moins à éclaircir la question qu'a proposer des moyens contraires à ceux de son adversaire. Le bien public ne les touche pas. L'amour propre est le seul directeur auquel ils obéissent aveuglement. S'élever au dessus des autres par toutes sortes des moyens; voilà leur unique but. Souvent ils en viennent aux injures : dans combien de maisons n'ont-ils pas causé des scandales deshonnorans pour leur profession?

Je ne parlerai pas ici des moyens qu'ils emploient pour s'avancer dans la pratique: j'en ai parlé assez au long dans d'autres chapitres. Je dirai seulement que la plûpart n'ont aucun égard pour leur confreres,

que les anciens font tous leurs efforts pour empêcher les jeunes de percer. Ils se gardent bien de les produire dans les consultations. Ils ne parlent jamais d'eux. Ou si on leur en dit quelque bien, i's font entrevoir que n'ayant point d'expérience, ils ne peuvent qu'être très-nuisibles. Les appelle-t-on pour voir un malade qui a été traité par un jeune médecin ? Ils commencent par décrier tout ce qu'il a fait, ils donnent des raisons pour prescrire le contraire. Souvent ils disent gravement qu'il n'a pas connu la maladie. Aveuglés par l'envie, ils ne s'apperçoivent pas qu'en décriant l'artiste, ils rendent l'art méprisable. Leur parle-t-on de quelque malade mort sous la direction d'un nouveau parvenu, ils s'écrient qu'ils n'en sont pas surpris, que sur ce qu'ils ont ouï dire aux amis du défunt, il étoit attaqué d'une maladie aisée à guérir, si on avoit sû en saisir la cause & connoître les remedes appropriés. D'après cette dé-

ciſion ils tracent un plan de curation & le ſoutiennent d'une foule de prétendues obſervations. Enfin, pour achever le portrait, quelque accablés qu'ils ſoient de malades, ils ſe gardent bien de les adreſſer à des jeunes médecins, ils les renvoyent vers les chirurgiens, qui ſavent le mieux les prôner dans les bonnes maiſons.

Par toutes ces honteuſes menées, le public eſt long-tems privé des lumières de pluſieurs jeunes gens, qui peuvent être plus inſtruits que les anciens. Mais en revanche, ceux-ci ne perdent pas une occaſion de ſe venger, ils font jouer tous les reſſorts poſſibles pour ſupplanter les anciens. La calomnie, la flatterie, les baſſeſſes ſont employées avec profuſion. Ils publient en tout lieu que les vieux médecins n'ayant pas ouvert un livre depuis vingt ans, n'ont aucune connoiſſance raiſonnée de l'art de guérir. Ils prouvent que nos préceptes ſont trop nombreux pour être négligés auſſi

long-tems, que ſuppoſé même qu'ils ayent ſû quelque choſe, ce dont ils doutent encore, ils ont eu le tems de l'oublier entiérement, que la mémoire la plus heureuſe ne peut conſerver pluſieurs années nos détails pathologiques & thérapeutiques, ſi on ne les rafraichit de tems en tems. Ils font voir que les anciens perdent toute leur journée à courir pour guetter les malades, qu'il ne leur reſte pas un ſeul moment pour l'étude, que d'ailleurs ils ne méritent nullement la préférence ſur les jeunes, que dans le plus grand nombre des maladies il faut ſavoir ſaiſir promtement l'occaſion, *occaſio præceps*, que pour le faire avec ſuccès, il faut avoir bien préſentes toutes les découvertes antérieures, que la plûpart des vieux ignorent ces découvertes, & ſuppoſé qu'ils les connoiſſent, n'ayant pas cette rapidité d'imagination & de mémoire, la maladie a fait de grands progrès avant qu'ils ayent imaginé les ſecours qu'ils doivent mettre en

œuvre. Quelquefois nos jeunes gens imitant le serpent de la fable, feignent de s'attacher à des anciens, ils leur font servilement la cour, ils les contraignent de les prôner. Mais les ingrats sont-ils parvenus à leur but? ils n'oublient rien pour éclipser leur bienfaiteur. La reconnoissance, la voix de la nature n'ont aucun droit sur leur cœur. N'allez pas leur représenter qu'ils donneront des preuves d'une ingratitude horrible, s'ils s'opiniâtrent à écraser un ami généreux, un parent tendre, qui a fait tous ses efforts pour les avancer. Ils vous répondront tranquillement qu'ils cherchent à faire le bien, que leurs prétendus protecteurs sont trop ignorans pour qu'ils se resolvent à leur laisser plus long-tems gouverner la santé de citoyens chéris qui ne doivent être traités que par des médecins éclairés; que c'est rendre un service essentiel aux malades que de détruire les idées avantageuses qu'ils ont conçues pour de vieilles têtes stériles, qui n'ont

d'autres connoissances que quelques routines dangereuses.

Oui, la jalousie des médecins est extraordinaire par ses funestes effets. Rassemblez les animaux les plus antipathiques, suivez leurs combats; vous vous formerez une idée des querelles des praticiens. Paroit-il parmi eux un homme de génie, qui réunit la probité à l'érudition? Tous conspirent à l'envie soit pour l'empêcher de percer, soit pour l'écraser lorsqu'il s'est fait une réputation. Chaque année fournit des exemples de cette funeste cabale. J'en ai été souvent témoin; tous mes lecteurs pourront s'en rappeller quelques-uns. Cependant je ne puis m'empêcher d'en citer deux, ils sont trop adaptés à mon sujet pour les omettre. B... paroit à Paris, il se fait bientôt un nom par ses ouvrages immortels. Dans l'un il ose créer une partie de l'art, ou du moins la présenter sous de nouvelles faces. Ses principes le conduisent à une foule d'observations précieuses; il se fait

surtout un nom par ses prédictions médicinales. Tout Paris s'enthousiasme, les premiers citoyens veulent l'avoir pour médecin, enfin il devient en peu d'années, & à la fleur de l'âge, le praticien à la mode. Mais bientôt ses confréres jaloux de cette élévation, suscitent contre lui un affaire terrible, où son honneur est compromis. Il se voit plongé dans les suites d'un procès épineux, on entasse semi-preuve sur semi-preuve, on colore les apparences les plus favorables au plan d'iniquités que l'on imagine. Enfin on parvient à rendre exécrable dans tout Paris, celui que tout le monde élevoit auparavant jusqu'aux cieux. Cependant l'innocence est prouvée, mais les calomniateurs ne sont point punis, & l'homme honnête que l'on vouloit perdre, a encore bien de la peine à détruire les funestes préjugés que ses ennemis répandent de toute part contre lui.

Sauvages, que j'ai déjà cité, dont tout médecin qui aime son état, ne

devroit jamais prononcer le nom sans éloges, honore pendant trente ans une des plus célebres universités du monde. Il se fait connoître dans toute l'Europe, par sa vaste érudition, & par ses découvertes. Cependant il est regardé à Montpellier comme un homme à système, comme un mauvais praticien. Et tandis que plusieurs de ses confreres, dont le mérite étoit bien inférieur au sien, laissent en mourant des biens immenses, cet homme célebre vit dans la médiocrité, & laisse à peine à ses enfans une fortune honnête.

Parcourez l'histoire de la médecine: vous trouverez à chaque page les preuves de la jalousie des médecins. Vous verrez *Vesal* opposé à *Sylvius*, *Joubert* à *Rondelet*, *Fernet* à *Plezelles*, *Riolan* à *Pecquet*. Remontant dans l'antiquité, vous trouverez que *Gallien* a eu ses ennemis, & ses envieux. *Hipocrate* lui-même se plaint des médecins de son tems. Revenez aux modernes, vous apprendrez que

le célebre *Boerhave* étoit ennemi ſecret du ſavant docteur *Freind*; vous apprendrez que *Staalh* & *Hoffman*, étoient plus que rivaux, qu'ils ne laiſſoient pas échaper l'occaſion de jetter le mépris ſur leur principes mutuels. Allez dans les univerſités, écoutez les profeſſeurs, vous verrez que chacun d'eux déſaprouve en tout ou en partie, ce que l'autre enſeigne. Si vous les écoutez, ils vous diront que leurs confreres ſont ſans talens, que toute leur doctrine eſt éronnée. Liſez tous les auteurs depuis *Hipocrate* & *Gallien*, juſqu'à ceux de nos jours, tous débutent par renverſer les dogmes de leurs prédéceſſeurs, tous annoncent fiérement, qu'ils vont créer une nouvelle doctrine. A les entendre, leurs dévanciers n'ont fait que radotter. Liſez ſurtout les préfaces de *Sydenham*, de *Baglivi*, de *Hoffman*; liſez *Bordeu*, *Lacaſe*, *Vanhelmont*, vous trouverez des preuves aſſez poſitives de la vérité de cette obſervation.

Croyez-vous bonnement que l'a-

mour de la vérité, que le ſentiment de la conviction, a toujours dirigé tous nos écrivains ? Si vous faites avec moi les réflexions ſuivantes, peut-être ſerez-vous en droit d'en douter. 1°. Leur doctrine a preſque toujours été renverſée ou dégradée par leurs ſucceſſeurs, ou leurs contemporains. 2°. Un médecin qui ſe ſent des talens, écrit pour ſe faire un nom, il voit très-bien qu'il n'obtiendra pas des grands honneurs, & des grandes louanges de la poſtérité, s'il ſe contente de retourner les idées de ſes prédéceſſeurs, il eſt donc obligé de donner du nouveau. Pour y parvenir, il étudie avec ſoin les anciens, en ſaiſit le foible, le démontre, ou s'efforce par des expériences fautives & par des ſophiſmes, d'éblouir les lecteurs. Par ce moyen il obtient déjà une grande réputation, car c'eſt un mérite, & ſur-tout dans ce ſiécle, de ſapper les anciennes doctrines & de les convaincre d'erreur. Après ces opérations, il travaille à élever ſur les

ruines un nouvel édifice. Il imagine des principes, il leur adapte toutes les expériences favorables, souvent même il crée des observations, ou du moins il plie à son gré les anciennes, il les présente dans le jour le plus favorable. Tout cela forme un système, un corps de doctrine qui se soutient quelque tems, graces à la passion des hommes pour la nouveauté. Enfin paroît un autre aspirant à la gloire, il attaque le système dominant, il en fait voir les défauts, il en sappe les fondemens, il s'efforce d'en substituer un plus nouveau, & plus séduisant. Voilà comme le plus souvent les ouvrages des médecins sont composés. L'envie & l'amour propre en sont les peres. Soyez surpris après cela, si dans l'espace de trente ans, les dogmes naissent, vieillissent, & tombent en ruines. J'ai déjà vû vieillir les principes des *Boerhave*, des *Staalh* & des *Hoffman*. Ceux des *Bordeu*, des *Lacase*, des *Haller*, ont déjà été applaudis, attaqués & ébranlés. Peut-être

touchons-nous à de nouvelles révolutions. Voilà les effets de l'envie & de la vaine gloire. Ne verrons-nous jamais, après tant de viciſſitudes, le ſiécle de la vérité? Ne verrons-nous jamais les médecins uniquement occupés du bien public; ſacrifier leur veilles pour aſſurer des vrais fondemens de l'art de guérir?

Pour pouvoir eſpérer cette grande réforme. Il faudroit un concours de circonſtances heureuſes, il faudroit que les vrais médecins fuſſent employés, qu'ils euſſent en vue des honneurs capables de les ſoutenir dans leurs penibles recherches, que les princes obligeaſſent les magiſtrats à tenir la main à leurs ſages loix, il faudroit s'aſſurer d'un plan d'éducation médicinale, exempt des défauts que nous avons reprochés à celui qui eſt adopté, il faudroit aſtreindre les médecins à un corps de doctrine, une fois arrêté. Il faudroit que ce corps fut ſeul enſeigné dans les écoles, que les médecins après avoir

ſubi

avoir subi les examens prescrits, fussent surs en revenant dans leur patrie, de pouvoir vivre honnêtement dans leur état : il faudroit qu'ils n'eussent d'autres ressources pour s'avancer, que la science & la probité. Pour cela il faudroit faire main basse sur les charlatans, & sur tous les autres intrus, ôter au public le droit de se faire du mal, en choisissant à son gré les ministres de sa santé. Enfin, pour tout dire en deux mots, il faudroit que l'on suivit les sages loix de nos roix; alors la société retireroit tous les secours que l'art peut lui procurer. Chaque jour cet art utile, lorsqu'il est administré par de vrais médecins, feroit de nouveaux progrès. Les puissances en retireroient les premiers avantages. Riches ou pauvres, nous arriverons tous au terme fatal. Notre vie est traversée par les gens de toute espece. Gens en place, vous laissez subsister les abus, vous voyez de sang froid l'anarchie médicinale, cependant vous en êtes les tristes victimes. Vous êtes exposés

comme les plus pauvres, à tomber entre les mains des médecins ignorans, qui, par de nouvelles bévues, vous puniſſent cruellement de votre inertie. Vous mourrez entre les mains des médecins inſtruits; mais ſans les abus qui deshonnorent leur profeſſion, ils l'auroient été davantage, ils auroient peut-être fait de nouvelles découvertes, dont l'heureuſe application nous auroit ſauvé la vie. Mais à quoi bon me repaître d'eſpérances frivoles? Les hommes ne penſent qu'au préſent: ils ſont tous plus ou moins ſemblables aux ſauvages, qui vendent le matin le hamac dont ils ne ſoupçonnent pas qu'ils auront beſoin le ſoir, &c.

CONCLUSION.

Tout ce que nous avons avancé dans cette troiſieme ſection, prouve invinciblement que le plus grand nombre des médecins autorilés par les loix ſont ignorans. Nous avons fait voir dans la premiere, que la

ſcience eſt néceſſaire, indiſpenſable pour exercer utilement la médecine; concluons donc que cette ſcience entre les mains des médecins autoriſés, eſt plus nuiſible qu'utile. Nous aurions pû donner plus d'étendue à ce ſujet. Une foule d'idées ſe ſont preſentées à notre eſprit; mais nous les avons écartées, croyant en avoir aſſez dit pour établir nos propoſitions; nous avons crû que de plus grands détails ne pourroient qu'ennuyer, ou ſi nous voulions les rendre intéreſſans, ce ne pourroit être que par des faits qui annonceroient plus d'envie de contenter les méchans, que de deſir d'étayer la vérité. J'ai omis à deſſein un genre de preuve qui étoit autre fois très-uſité. Je veux parler des autorités. Notre ſiecle s'en ſoucie auſſi peu que les ſiecles précédens en étoient avides. On a décidé que l'autorité d'un ſavant n'a d'autre force que celle de ſes raiſons, qu'en les rapportant ſon nom eſt aſſez inutile. Cependant on peut dire avec vérité, que cette dé-

ciſion des beaux eſprits de nos jours a ſes inconvéniens. Mais ſans entrer dans les preuves de cette aſſertion, qui nous éloigneroient trop de notre ſujet, contentons-nous de dire que le fond de cet ouvrage a été donné par tous nos prédéceſſeurs, qu'*Hipocrate* ſe plaignoit de ſon tems de l'ignorance des médecins, qu'il leur a reproché les mêmes vices & les mêmes brigandages ; que *Gallien* n'en penſoit pas plus favorablement ; que *Fernel*, *Cornarius*, *Scaliger*, *Geſner*, *Baillou*, ont écrit avec force ſur les mêmes abus, qu'*Hoffman*, *Staalh* & *Boerhave*, ces trois peres de la médecine moderne, nous ont tracé des tableaux plus chargés encor de l'ignorance & des vices des médecins ; que les plus modernes ont à peu près adopté les mêmes ſentiments. Liſez *Junker*, *Van-Svieten*, *Haller*, *Bordeu*, *Sauvage* : écoutez les *Venels*, les *Lamures*, & les *Petits*, vous recueillirez de leur bouche à peu près les mêmes propoſitions. Paſſons donc à notre troiſieme queſtion. Examinons ſi les

médecins instruits, c'est-à-dire, ceux dont la tête est meublée d'une foule d'idées, sont plus utiles qu'ils ne sont nuisibles à la société.

SECTION QUATRIEME.

Les médecins instruits, considérés collectivement, sont-ils plus nuisibles qu'utiles.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'à présent sur la médecine & ceux qui l'exercent, ne contient rien d'extraordinaire, ni de singulier. J'ai frappé une foule de gens dont tout le monde se plaint, les charlatans, les maiges, les femellettes, les chirurgiens, les herboristes, les apothicaires, les droguistes. Les médecins ignorans trouveront peu de protecteurs; mais attaquer les médecins instruits, les taxer de bévues, leur reprocher

les maux qu'ils occasionnent, prétendre enfin qu'en bonne politique, on ne devroit pas les tolérer; c'est, dira-t-on, se jetter aveuglément dans le paradoxe. Marchons donc avec circonspection; établissons des points de division, ne procédons qu'après des définitions exactes, posons des faits inconteſtables, ne tirons nos conséquences que d'après ces faits, & nos paradoxes ne se changeront que trop en tristes vérités.

CHAPITRE PREMIER.

Considération générale des médecines instruits.

PLUT au ciel, hélas! qu'au moins cette portion de la république médicinale fut saine & sans reproches. Ce seroit une consolation pour les hommes; mais malheureusement

il n'en eſt rien. Pour nous en aſſurer, formons-nous d'abord une idée préciſe de ces deux mots *médecins inſtruits*. Nous entendons par-là, tous ceux qui ayant donné un tems conſidérable à l'étude, ont enrichi leur eſprit des principales idées médicinales. D'après cette définition, on peut entrevoir qu'il y a entre ces médecins, une gradation très-étendue.

Pour partir d'un point fixe, poſons le premier degré ſur les confins de l'ignorance médicinale. Un médecin eſt juſtement regardé comme ignorant, lorſqu'ayant négligé l'étude, il n'a preſque aucune connoiſſance de l'art de guérir. L'ignorance a pluſieurs degrés; elle eſt entiere ou imparfaite. Un médecin ceſſe d'être ignorant, lorſqu'il a acquis les idées médicinales que l'on enſeigne communément dans les écoles, & qui ſont données comme abſolument néceſſaires. Ces idées comprennent les principales découvertes ſur la ſtructure & les loix phyſiques des parties

du corps humain, les dérangemens considérables qui peuvent altérer la santé, les secours reconnus efficaces pour la conserver ou la rétablir. S'il ajoute à ces connoissances un détail plus circonstancié de l'anatomie, des recherches plus approfondies sur les maladies, une connoissance plus variée des remedes & de l'art de les préparer, il tient un autre place dans l'échelle des médecins instruits. S'il a pénétré dans le labyrinthe de la nature, s'il étudie l'histoire circonstanciée des végétaux, des animaux & des minéraux, s'il connoit les opérations chymiques faites sur les trois regnes & leur résultat; s'il approfondit les loix des fluides & des solides, les propriétés des élémens; s'il connoit l'histoire de son art, les différentes révolutions qu'il a essuyées chez tous les peuples, les différens systèmes enfantés par les opinions des médecins; s'il a des idées de détail sur les parties étrangeres à la médecine, toutes ces nuances le placeront dans des degrés plus ou moins élevés. Mais

ſans nous arrêter davantage à graduer les connoiſſances des médecins, rangeons-les ſous deux claſſes principales.

La ſcience médicinale, comme toutes les autres ſciences humaines, eſt ſujette à certains inconvéniens. Elle eſt vraie, ou fauſſe. Si la religion même eſt ſouvent offuſquée dans l'eſprit de ceux qui la profeſſent, par les héréſies & les erreurs, ſera-t-on ſurpris que la médecine, dont tous les dogmes ont été annoncés par des hommes, ſoit ſujette aux mêmes inconvéniens. Une longue & triſte expérience a appris que l'eſprit humain eſt foible. Les plus grands génies de tous les tems, un moment après s'être élevés juſqu'aux cieux, ſont retombés fort au deſſous d'eux-mêmes. Le même homme qui d'un pas de géant a franchi une grande partie de ſa carriere, marche à pas de tortue dans tout le reſte. Enfin, pour parler d'une maniere plus préciſe, du même cerveau d'où ſont ſorties les plus ſublimes vérités, ſont

auſſi émanées les plus dangereuſes erreurs.

D'après ces obſervations, nous ſommes en droit de ranger les médecins inſtruits ſous deux claſſes. La premiere comprendra ceux qui ont profeſſé une doctrine pure & vraie: l'autre, ceux qui ont ſuivi les routes écartées, & les ſentiers ténébreux de l'erreur. Nous ſommes autoriſés par les motifs les plus puiſſans, à établir cette diviſion. Il s'agit de juger les médecins par leurs actions. Nous ne demandons pas ici ſi tel eſt doué d'une imagination brillante, s'il annonce les images les plus gracieuſes, par les expreſſions les plus ſonores. Nous ne demandons pas ſi ſa méthode eſt claire, ſimple, aiſée, s'il a créé un corps, un ſyſtème entier de médecine, dont toutes les parties ſont liées. Nous demandons s'il guérit, & ſi ſes principes peuvent le conduire à ce but.

L'erreur eſt nulle, ou du moins n'exiſte que dans l'imagination dépravée de celui qui l'a enfantée. La

vérité ſeule eſt la fille de la nature. L'eſprit qui la produit n'eſt que le miroir fidele ſur lequel elle s'eſt réfléchie de deſſus les objets de l'univers. La véritable médecine réduite en acte, n'eſt donc qu'un aſſemblage d'images, d'objets réellement exiſtans dans la nature, & de leurs rapports d'actions ſur le corps humain. Celui-là guérit, qui connoit les différens effets que les corps extérieurs produiſent ſur le corps humain, dans les différentes modifications qu'il peut offrir aux praticiens. Celui donc qui n'a la tête meublée que d'images & de rapports d'actions, dont les prototypes n'exiſtent point dans la nature, ne pourra jamais réduire en pratique avec ſuccès ces idées de rapport. Les effets ne répondront point aux cauſes chimériques qu'il aura conçues. Cet homme, quoiqu'il ait beaucoup d'idées, fera peu de bien; heureux encor s'il ne fait pas beaucoup de mal.

Mais ne nous en tenons pas trop rigoureuſement à notre diviſion; ſi

nous le faisions, la premiere classe seroit vuide, & la seconde, c'est-à-dire, celle de l'erreur, comprendroit tous les médecins instruits. Il est certain, & c'est un des tristes effets de notre foiblesse, que la tête la mieux organisée, que l'esprit le plus philosophiquement développé, que le jugement le plus sain, sont en proie à l'erreur. Les écarts dans lesquels ils donnent, sont d'autant plus nombreux, que les objets dont on s'occupe sont plus multipliés, & ont plus de rapports. Il n'est pas moins certain que nous ignorons une foule de vérités, dont le grand nombre sont utiles pour la pratique; & qui ne sont remplacées dans les meilleures têtes, que par des erreurs. Si donc nous ne rangions dans la classe des médecins, dont la doctrine est réputée vraie, que ceux dont l'esprit est sans tache, elle seroit absolument déserte.

Pour établir quelque principe conforme à la nature des choses, nous placerons parmi les médecins inst-

truits & véridiques, tous ceux qui préſentent une doctrine fondée ſur l'expérience. Mais ceci demande encor des explications. Il eſt certain que les meilleurs eſprits adoptent au moins autant d'erreurs que de vérités. Pour nous en aſſurer, rappellons-nous qu'il exiſte trois ſortes de vérités; vérités hiſtoriques, mathématiques, & phyſiques. Combien de faits mal vus & adoptés comme ayant été bien obſervés? Combien de réſultats mathématiques mal calculés? Combien de cauſes imaginaires, qui n'ont point avec leurs effets des rapports néceſſaires? On peut donc aſſurer que le ſavant le plus paſſionné, le plus attentif & le plus méfiant, a adopté une foule de faits hiſtoriques, de réſultats mathématiques, d'inductions phyſiques ſur l'autorité de ſes prédéceſſeurs. D'où je conclus que les eſprits les plus ſublimes ont adopté une multitude d'erreurs. Mais ne conſidérons pas les médecins ſous ce point de vue général. Nous ébranlerions trop

les fondemens de leur doctrine. N'ayons égard qu'à celles de leurs idées qui s'apliquent à la pratique. Sous ce dernier aſpect, on peut dire qu'un médecin eſt réputé inſtruit, lorſqu'il connoit plus de vérités utiles à la pratique qu'il n'a adopté d'erreurs. Cela établi, voyons s'il y a beaucoup de médecins dans cette heureuſe ſituation, & ſur-tout s'ils tirent tout le parti poſſible de la vérité qu'ils connoiſſent. Pour nous en aſſurer, remontons à la ſource, faiſons une hiſtoire abrégée des ſyſtêmes ou des erreurs qui regnent en médecine. Attachons-nous ſur-tout aux dogmes généraux des ſectaires. Si nous démontrons que la maſſe d'erreurs adoptée par les chefs a toujours ſurpaſſé celles des vérités, nous aurons gain de cauſe pour notre concluſion. En effet, en médecine comme dans toute autre ſcience, un certain nombre d'eſprits tranſcendans frayent des routes que les ſubalternes ſuivent ſans examen.

CHAPITRE SECOND.

Hiſtoire des différentes ſectes que les médecins ont ſucceſſivement adoptées.

OUVRONS les faſtes antiques, étudions les progrès de la médecine, depuis ſon origine, juſqu'à nos jours, nous ſerons frappés des différentes formes que les ſectaires lui ont ſucceſſivement données. Nous ne verrons chez les peuples les plus anciens & les moins policés, qu'un empiriſme groſſier, qui ne mérite ni le nom de médecine, ni celui de connoiſſance.

Dans tous les tems, les hommes ont eu les mêmes deſirs & les mêmes beſoins, ils ont toujours regardé la ſanté comme le plus précieux de tous les biens. Auſſi ont-ils toujours fait des efforts pour la conſerver & pour la recouvrer. Rap-

pellons-nous que dans le premier âge, les passions presque assoupies entrainoient les mortels dans peu de d'écarts. Nos maladies corporelles, comme les spirituelles, sont les tristes suites de notre perfectibilité. Les premiers hommes ayant fait peu de progrès dans nos arts & dans notre police, ont été à peine exposés aux causes morbifiques ; leurs maladies étoient aussi peu nombreuses que leurs besoins. Vivant sobrement dans le calme des passions, à quels maux pouvoient-ils être en proie ? Leur vieillesse étoit saine, l'enfance étoit à peine chez eux un état de foiblesse ; toutes les maladies se réduisoient à quelques plaies, à quelques fractures, à quelques luxations. La nature dans les corps sains guérit seule & sans secours toutes les plaies susceptibles de guérison. Les fractures & les luxations ne demandent que des secours peu recherchés. L'extension & la réduction une fois faites, tout le reste est l'ouvrage de la nature. Cependant les hommes inquiets

de la lenteur des opérations de cette tendre mere, chercherent des ſecours, & firent des tentatives. Peu exacts dans les obſervations, ils s'imaginerent avoir guéri une maladie, parce que pendant l'adminiſtration des remedes, le malade avoit été ſoulagé. De ce faux jugement nâquirent pluſieurs drogues qui ſont parvenues juſqu'à nos jours. Les vulnéraires ſe multiplierent à l'infini, les remedes propres à engendrer les chairs, à former le cal dans les fractures, pullulerent de toutes parts. Les prétendus ſpécifiques furent adoptés ſans examen, la ſuperſtition s'en mêla : on attribua des vertus à une foule de drogues inutiles, qui ne méritent que le mépris des ſages.

Suivons la médecine chez les Juifs, les Caldéens, les Egyptiens, les Gaulois, les Grecs, nous ne trouverons pas d'autres connoiſſances a quiſes, que celles qui roulent ſur les plaies, les luxations & les fractures. Liſons *Homere*, qui a peint

les mœurs des Grecs déjà bien éloignés de cet état primitif, il ne nous parle presque d'autre chose. A plus forte raison devons-nous conclure pour les peuples plus anciens; mais les relations spéciales ayant multiplié les besoins, les passions ayant été exaltées chez les différens peuples, suivant la forme de leur gouvernement, les hommes ont connu des maladies nouvelles; à mesure qu'ils se sont rassemblés en plus grand nombre dans le même lieu, leurs infirmités se sont multipliées; quelques siecles ont suffi pour offrir aux observateurs une grande partie des maladies connues.

Les malades avoient des proches, ils étoient constitués en dignité; ceux qui étoient intéressés à les conserver firent des essais. Les malades eux-mêmes guidés par l'instinct, donnerent lieu à plusieurs observations; mais ici, comme dans la plus haute antiquité, les mêmes ombres ont offusqué l'art de guérir. Les maladies internes se détruisent elles-mê-

mes, comme les externes. La fievre, l'inflammation n'ont pas de plus grands ennemis, qu'elles-mêmes, ou, pour parler plus exactement, ce ſont des inſtrumens précieux dont la nature ſe ſert pour détruire les cauſes de mort, qui s'engendrent dans le corps humain. Une grande partie des maladies ſe guériſſent très-bien ſans aucun ſecours, dans les corps ſains. Les hommes peu éclairés ou peu attentifs à faire les obſervations qui pouvoient les convaincre de cette importante vérité, ont de tout tems ſongé à abréger leurs maux. Ils ont imaginé une foule de remedes. Guidés par l'expérience, ils ont cru devoir la guériſon d'une maladie interne à une plante, parce que le malade avoit été ſoulagé après ſon adminiſtration. De là ſont ſortis cette pépiniere de plantes vantées dans les fievres, les inflammations, les douleurs, les convulſions, les évacuations & d'autres maladies qui guériſſent parfaitement ſans ſecours.

Il eſt ſi évident que nous ne devons qu'à ce faux raiſonnement la plupart des remedes qui rempliſſent nos pharmacies, que c'eſt préciſément pour les maladies qui guériſſent le mieux ſans remede qu'on en a le plus vanté.

Sur cet expoſé, on peut voir aiſément ce qu'étoit la médecine dans la plus haute antiquité. Une eſquiſſe groſſiere des maladies internes & externes, des applications confuſes d'une foule de drogues inutiles. Voilà à quoi ſe reduiſoit l'art de guérir dans toutes les parties du globe, pendant la plus grande partie des ſiecles qui ſe ſont écoulés.

Faiſons réflexion qu'aujourd'hui c'eſt l'état de la médecine ſur les trois quarts de la ſurface de la terre, que c'étoit ſon état il y a trois ſiecles dans tout l'univers, qu'elle eſt telle encore, même chez les peuples policés, dans la plus grande partie de leurs habitations, & preſſentons les maux ſans nombre que la médecine a cauſé aux malheureux humains.

Enfin, l'empirisme ayant fourni des matériaux nombreux, des médecins en titre les ayant rassemblés, les rédigerent par écrit. Les premiers auteurs sans prétention & sans faste, mais aussi sans principes, transmirent à leurs successeurs tout ce qu'ils avoient appris ou par leur propre expérience, ou par celle de ceux qui les avoient devancés. La vénération qui à plusieurs égards leur étoit due, ôta à leur après-venans jusqu'à l'idée d'examiner & de juger leurs prétentions. Tout fut adopté avec avidité, la même cause qui avoit donné lieu à l'erreur, servit à la pallier. La nature guérissant toujours les mêmes maux, on s'accoutuma à en attribuer le succès aux remedes administrés. Des siecles s'écoulerent, pendant lesquels les victimes des miseres humaines furent inutilement & cruellement abreuvées de mille boissons ameres.

On étoit d'autant plus exacts à suivre les recettes, qu'elles tiroient leur origine de plus loin. L'empi-

riſme régnoit alors dans toute ſa pureté & ſans aucune contradiction. Les médecins voyoient-ils un malade attaqué de tels ſymptômes, tel remede leur avoit réuſſi ? ils le donnoient hardiment, ſans s'embaraſſer ni de la cauſe du mal, ni de la maniere dont le remede devoit agir, ni comment la maladie devoit ſe terminer. C'eſt ainſi que la médecine s'exerca pendant pluſieurs ſiecles chez les Aſſiriens, les Egyptiens & les Grecs. Enfin la philoſophie, ou la ſcience des choſes poſſibles, éleva ſa tête altiere. Les ſages, las des faits dont ils étoient ſurchargés, chercherent les moyens de les ſimplifier & d'en ſaiſir les rapports. C'eſt alors qu'on introduiſit le raiſonnement dans l'art de guérir, on étudia les cauſes des maladies, on apprit à les généraliſer. De ces cauſes on déduiſit l'action des remedes. Là ſe forma le nœud inextricable des erreurs de faits & des erreurs de cauſes ; de tout côté s'éleverent des diſputes. L'imagina-

tion voulut approfondir les ſecrets de la nature. Chacun s'ouvrit une route ſelon ſes principes. Tout fut confondu, l'empiriſme fut altéré; l'anarchie régna dans la philoſophie médicinale. Enfin tout étoit bouleverſé, lorſque la nature ſuſcita un homme extraordinaire, qui, après pluſieurs années d'obſervations & de réflexions, ſaiſit le principe de tant d'erreurs, & oſa tracer à la poſtérité les regles les plus ſûres de l'art de guérir. Hipocrate étonna la Grece, il apprit aux hommes quelle eſt la force de la nature. Fondé ſur les faits des empiriques, il fit voir qu'elle ſeule guérit les maladies. Guidé par ce flambeau, il arracha d'une main hardie les ronces & les épines que l'ignorance & la ſuperſtition avoient oſé ſemer dans la carriere médicinale. Cet homme extraordinaire, guidé par un jugement droit & par une expérience conſommée, ſuivit la nature pas à pas, découvrit ſa marche, étudia ſes allures, s'attacha à l'imiter. Il en-

trevit que quoique très-ſouvent elle peut ſeule détruire nos maux, lorſque nous nous ſommes peu éloignés de ſes loix, elle a beſoin de ſecours dans pluſieurs ſujets qui depuis long-tems ont mépriſé ſes inſpirations. Il indiqua ces ſecours, il apprit dans quel tems il falloit donner les remedes découverts par les empiriques. Il fit l'hiſtoire fidele des ſignes de toutes les maladies, de la maniere dont elles ſe terminent, des évacuations que la nature opere. Tout enfin fut détaillé, l'heure, le jour de ces évacuations furent conſignés dans les faſtes de l'art.

Après le grand *Hipocrate*, ſes fils & ſes diſciples ſuivirent les mêmes traces. Nous avons une partie de leurs découvertes ſous le nom de ce grand homme. Semblable à l'Hercule de la fable, il a abſorbé tout ce que ſes ſucceſſeurs ont découvert. La poſtérité lui a fait l'honneur des travaux de ſes diſciples ; mais la marche d'*Hipocrate* étoit trop pénible pour être long-tems ſuivie. L'impatience

patience des malades, la vanité des artiſtes, la folle prétention de paroître créateur, firent oublier aux médecins les principes du ſage de *Cos.* On revint à l'empiriſme corrompu par une fauſſe philoſophie. Les brillantes chimeres du platoniſme, la métaphyſique pythagoricienne, la phyſique d'Epicure s'introduiſirent dans la médecine : on voulut tout expliquer par les dogmes de ces philoſophes. Pluſieurs ſectes s'éleverent ſucceſſivement les unes aux dépens des autres. Les diſputes ſe multiplierent; chaque médecin célebre ſe piqua de condamner la méthode de ſon prédéceſſeur. Preſque tous peu jaloux de l'obſervation, s'attacherent à la recherche des cauſes; l'anarchie recommença, une médecine arbitraire, ou un empiriſme groſſier régnerent deſpotiquement.

Enfin *Gallien* frappé des lumieres qui l'éblouiſſoient dans les livres d'*Hipocrate*, adopta ſa méthode, mais malheureuſement entiché de

l'Ariſtotéliciſme, il voulut le concilier avec la doctrine du vieillard de Cos. Grand péripatéticien, il s'occupa plus des cauſes des maladies, que des moyens de les guérir; il traça un plan de doctrine dans lequel le faux ou l'arbitraire étouffe à chaque pas la vérité. Cependant *Gallien* ſera reſpecté à jamais pour avoir ſenti l'utilité de la ſublime doctrine d'Hipocrate.

Aſclépiade, quoique né avec un génie tranſcendant, n'eut pas le bonheur d'être frappé des rayons de la vérité. Avide de gloire, il éleva ſur les ruines de tous ſes prédéceſſeurs une doctrine nouvelle, en ſe jouant de la foibleſſe de ſon art; il crut ſe faire un nom immortel en le ſimplifiant. Par là il ſe mit à la portée des Romains indolens. On fut charmé d'une doctrine que l'on pouvoit comprendre. A peine eut-il publié ſes idées, que Rome retentit de ſon nom.

Théméſon plus méthodique, voulut réduire toute la doctrine médicinale

à des principes plus simples encore. Toutes les maladies, selon lui, pouvoient se rapporter à deux modifications; des organes du corps humain ou les solides étoient relachés, ou ils étoient resserrés, ou enfin dans certaines maladies, on pouvoit observer ces deux défauts dans le même organe ou dans des organes différens. A ces deux vices généraux, il appliqua des remedes appropriés. Toutes les drogues connues agissoient selon lui en relâchant, ou en resserrant. Cette doctrine qui contient de grandes vues, fut adoptée par plusieurs médecins, elle eut des partisans aussi zélés que l'hipocratisme, & le galléniſme.

A cette époque, tous les artistes furent partagés. Ils se rangerent selon leur goût, leurs préjugés, ou leur génie, sous les drapeaux de ces différens maîtres. Enfin les barbares, en détruisant l'empire Romain, étoufferent le germe de toutes les sciences. L'Europe entiere fut livrée à l'ignorance pendant

pluſieurs ſiecles. L'empiriſme ſortit alors encore une fois de ſa cendre, il régna triſtement ſur des eſprits livrés à la ſuperſtition & à l'erreur. Dans cet état d'engourdiſſement, une nouvelle révolution changea la ſurface de la terre. Les Arabes ſe répandirent par-tout : conduits par quelques grands princes, ils recherchèrent les débris de l'érudition ancienne, ils traduiſirent Gallien & Ariſtote. Alors la médecine changea de face. Enclins par la tournure naturelle de leur eſprit aux recherches abſtraites, ils renchérirent ſur les ſubtilités des péripatéticiens. Gallien leur maître étendit ſon empire ſur tous les eſprits ; on le commenta ſans fin. Les Arabes ayant communiqué leurs lumieres au reſte de l'Europe, qu'ils n'avoient pu ſubjuguer par les armes, leurs ſciences régnerent paiſiblement. Cependant, malgré leurs efforts, le tems approchoit où ils alloient être détruits par une puiſſance formidable. Les Turcs ſortis du nord de

l'Asie, s'emparerent de leur empire. Semblables à un torrent rapide & impétueux, ils ravagerent tout ce qui se présenta devant eux. A peine les Arabes furent-ils subjugués, que les Turcs se jetterent sur Constantinople. Cette célebre métropole du monde, malgré l'anarchie politique, conservoit encore les arts dans leur ancienne splendeur. Les savans de cette ville détruite passerent en Italie; ils n'y apporterent point les trésors imaginaires qu'ils avoient abandonnés à leurs usurpateurs, ils arriverent chargés des dépouilles de la savante antiquité. Ils apprirent aux Italiens à lire les anciens sur les textes originaux. Bientôt *Hipocrate* trouva des partisans. On commença à connoître un corps de doctrine exempt des rêveries d'Aristote. Les Italiens perfectionnés par les Grecs, développerent leur esprit naturel, ils apprirent à étudier la nature, ils confirmerent les oracles du sage de *Cos*. Mais le regne de la saine philosophie n'étoit

point encore venu. Ariſtote ſubjugua bientôt les eſprits en Italie, comme il avoit fait dans toute l'Aſie. On s'enthouſiaſma autant pour les erreurs que pour les vérités de ce grand homme. *Gallien*, ſon diſciple, ne tarda pas à entraîner les ſuffrages. Toutes les écoles retentirent de ſes dogmes, il régna deſpotiquement en Italie comme ailleurs. *Hipocrate* même ne fut eſtimé que parce que Gallien avoit ſuivi ſa doctrine. Les dogmes de ce dernier fixerent tous les eſprits. On oublia l'obſervation ; les médecins s'occuperent à expliquer des paſſages, ou à diſputer ſur des inutilités ſcholaſtiques. Quelques grands hommes, il eſt vrai, s'attacherent encore à *Hipocrate* ; mais ils ne firent pas de ſecte. Les eſprits étoient trop rouillés par l'ignorance de leur ſiecle, pour ſentir le prix de la doctrine expectative. Cependant les connoiſſances s'étendirent en Europe. L'Allemagne & la France aſpirerent enfin à penſer. On alla en Italie puiſer toutes les

ſciences. Il ſe forma des profeſſeurs dans les plus grandes villes. Les écoles de Paris & de Montpellier acquirent de la réputation. Des hommes célebres firent retentir l'Europe de leur nom. Les *Baillous*, les *Durets* oſerent enſeigner à Paris l'hipocratiſme dans toute ſa pureté; mais ils eurent peu de ſectateurs.

A cette époque, une nouvelle révolution changea la forme de la médecine. *Paracelſe* écraſa le galléniſme & toute l'antiquité, ſes dogmes hardis gagnerent de proche en proche. Le corps humain fut changé dans ſes écrits en laboratoire chymique. On ne parla plus ni de la nature, ni de ſes criſes, encore moins des quatre humeurs primitives de *Gallien*. Les acides & les alcalis, les fermens de toute eſpece remplirent l'eſprit des médecins; de nouveaux remedes inonderent l'Europe; enfin un ſouverain mépris ſuccéda à l'admiration pour *Gallien*. A ce réformateur ſuccéda bientôt un autre encore plus échauffé

Van-Helmont parut sur la scene. Doué d'une imagination extraordinaire, il jetta les fondemens d'une nouvelle doctrine, fondée sur les débris de toutes celles de ses prédécesseurs. Il joignit aux dogmes les plus brillans de la chymie, qu'il traita en maître, des idées entiérement neuves. Sans écouter les crises, il assigna à chaque organe un principe recteur; l'estomac fut régi par le grand archée. Sous une foule d'expressions métaphoriques, il enseigna une doctrine très-abstraite, mais qui régnera en partie en médecine, tant qu'il y aura des esprits profonds & singuliers.

Si *Van-Helmont* répandit quelques traits de lumiere, l'erreur pullula sous ses pas audacieux. Les méthodes prouvées par deux mille ans d'observations; furent condamnées. Il ne falloit plus saigner dans les maladies inflammatoires; les purgatifs furent regardés comme les fruits de l'ignorance & de la stupidité, les crises, selon lui, n'avoient été

imaginées que par la puſillanimité. Quelque extravagante que fut cette doctrine, elle eut une foule d'admirateurs. Des hommes célebres modifierent ſes principes, en firent un ſyſtême mieux ſoutenu & plus méthodique. On allégua les chimeres les plus révoltantes. La chymie de Van-Helmont plut ſurtout aux écoles allemandes & hollandoiſes. Les *Bontekoe*, les *Sylvius*, les *Sennert* l'adopterent en tout ou en partie. Elle régna même paiſiblement pendant pluſieurs années.

Vers ce même tems, *Deſcartes* préparoit une révolution univerſelle. Eſprit vaſte & fécond, il ſentit la foibleſſe de la philoſophie ancienne. Les verbiages d'*Ariſtote* ne pouvoient que rebuter un homme qui avoit conçu des principes plus lumineux. Auſſi renverſa-t-il tout l'édifice que les philoſophes avoient élevé avant lui. Guidé par ſa méthode, il traça un nouveau plan, il entreprit de mettre en œuvre tous les matériaux épars depuis plu-

sieurs siecles. Mais malheureusement ils n'étoient pas suffisans, il fallut suppléer par l'imagination aux observations qui manquoient. Jamais mortel n'en reçut du ciel une plus féconde.

Il remplit les vuides de la science par des idées brillantes & hardies, mais qui n'offrant que des probabilités ne devoient régner que jusques au moment où l'expérience parla. Malheureusement pour *Descartes*, elle n'a pas décidé en sa faveur. Sa doctrine étonna les philosophes, mais ils ne la regarderent en grande partie que comme un tissu brillant d'images chimériques qui n'ont point de modeles dans la nature. *Descartes* ne se borna pas aux spéculations philosophiques. Elles ne suffisoient pas à l'activité de son génie, il fit encore des incursions sur le domaine des médecins, il osa jetter des principes généraux pour expliquer tout les phénomenes de l'économie animale.

Sa doctrine étoit trop séduisante

pour ne pas entrainer les médecins, tous s'empreſſerent à plier leurs obſervations à ſes principes ; mais leurs efforts furent inutiles. L'anatomie n'avoit point encore acquis toutes les richeſſes qu'elle poſſede aujourd'hui ; une foule de faits manquoient aux philoſophes. Deſcartes lui-même n'avoit pas aſſez approfondi cette ſcience, il avoit négligé pluſieurs détails qui lui auroient ſervi à rectifier ſes idées ; mais ſon eſprit étoit trop impétueux pour s'arrêter long-tems dans ſa marche. Toujours plein de grandes vues, il n'eut point le rare talent d'allier l'eſprit de l'enſemble, avec la patience qu'exige l'obſervation. Il créa l'homme plutôt qu'il n'en fit l'hiſtoire ; auſſi l'expérience lui a donné des démentis à chaque pas.

Malgré ces grands défauts, l'enthouſiaſme gagna peu-à-peu les eſprits, on ſe fit un honneur de ſe dire cartéſien. René eut bientôt des admirateurs auſſi zélés que

n'en eut jamais Ariſtote. Toutes les écoles de médecine retentirent de ſon nom & de ſes dogmes. Aux qualités occultes, on ſubſtitua partout les loix du mouvement, & la matiere ſubtile. Le goût des expériences phyſiques gagna tous les eſprits ; bientôt les obſervations multipliées apprirent à rectifier les dogmes de Deſcartes ; mais on ne ſoupçonnoit pas encore que l'on put abandonner ſes principes. Les chymiſtes furent peu-à-peu oubliés, ou du moins leur empire fut conſidérablement reſſerré. Tous les médecins philoſophes ne virent plus dans le corps humain qu'un aſſemblage de machines de toute eſpece. Les phénomenes furent expliqués mécaniquement ; on ne parla plus que de levier, de coin, de poulies, de trituration, de reſſorts. Les loix de l'hydraulique furent miſes en jeu. *Harvey*, quelques années auparavant, avoit préparé cette révolution : il avoit découvert la circulation du ſang. Deſcartes ſaiſit cette impor-

tante découverte, il en tira une foule de conséquences ; mais ses principes produisirent de grands maux. Les médecins s'accoutumerent à tout expliquer par des suppositions arbitraires ; chacun créa selon ses idées des principes particuliers sur les causes des maladies ; de ces hypotheses furent le plus souvent déduites les indications curatives.

Cette malheureuse méthode eut d'autant plus d'admirateurs, qu'elle est commode, qu'elle abrege les travaux, tout est par là simplifié. Les anciens s'en étoient servis, après Gallien, mais au moins ils ne s'y livroient point absolument. L'observation leur étoit toujours chere, la doctrine d'Hipocrate étoit encore en vénération ; mais sous ces nouveaux dogmatiques, le mépris inspiré par Descartes pour Aristote, réjaillit sur Gallien & sur tous les anciens. Ces peres de l'art ne furent plus lus, les écoles ne retentirent plus de leurs noms, ou s'ils y étoient prononcés, ce n'étoit que

pour relever leurs bévues, & les tourner en ridicule. Les chymiſtes & Van-Helmont ne furent pas mieux traités. La doctrine de ce dernier étoit trop obſcure pour fixer des eſprits nourris d'idées auſſi ſimples & auſſi claires que celles de Deſcartes. Cette paſſion pour l'arbitraire régna long tems en philoſophie & en médecine. Enfin, à force de réflexions, l'on épuiſa en partie les chimeres, le poſitif attira les regards. *Bayle* en Angleterre créa ſur le plan du chancelier Bacon, la phyſique expérimentale; il fut ſecondé en Allemagne par *Othon de Guericke*. En Italie, *Toricelli* & les ſages de Florence étendirent ſon empire. Cette nouvelle phyſique frappa bientôt les eſprits; on ſentit que le moment de former un ſyſtème général n'étoit pas encore venu. Toutes les académies s'occuperent des faits; les médecins qui étoient philoſophes, & ſur-tout phyſiciens autant que médecins, ſuivirent l'exemple des Boyles & des Toricelli, ils

commencerent à n'admettre aucune explication que celles qu'il croyoient directement émanées des faits.

A cette époque, l'anatomie & la chymie recouvrerent leurs droits. Les *Blaſius*, les *Swammerdam*, les *Ruitſch* en Hollande, les *Couper* en Angleterre, les *Vieuſſieu*, les *Duvernet* en France, firent pluſieurs découvertes anatomiques très-importantes. *Lémery* à Paris, *Glauber*, *Becker*, *Staahl* en Allemagne, étendirent les bornes de la ſaine chymie. Dans ce tems-là parut le grand *Boerhave*; cet homme né pour étonner & éclairer ſon ſiecle, raſſembla tout le poſitif de l'art de guérir. Exempt de préjugés, nourri dans la ſaine philoſophie de Newton, il ſoumit toutes les connoiſſances médicinales à la pierre de touche de l'expérience & d'un ſage pyrrhoniſme. La médecine ſous ſa direction changea de face. L'arbitraire fut éloigné, les fauſſes obſervations, les ſuperſtitions furent proſcrites. Doué d'un eſprit univerſel, il avoit

ſondé les profondeurs des mathématiques. La chymie & la phyſique n'eurent rien d'obſcur pour lui, l'hiſtoire naturelle lui devint familiere, tout ſous ſa plume prit une nouvelle forme. Profitant des grandes découvertes de Ruiſch & de ſes contemporains, il enchaina toutes les obſervations anatomiques, il créa une nouvelle phyſique médicinale. La pratique ne reçut pas de moindres lumieres de cet eſprit fécond ; il raſſembla par un travail immenſe tous les tréſors de l'antiquité, il appliqua aux faits de pratique toutes les connoiſſances phyſiques de ſon ſiecle ; tout enfin fut rectifié. La médecine s'offrit aux hommes dans toute ſa grandeur. Boerhave oſa préſenter un corps complet de doctrine ; mais quoique plus ſage que Deſcartes, il tomba dans les mêmes écarts. Il voulut remplir les vuides de la chaine médicinale : les faits lui manquant, il les remplaça par des ſuppoſitions gratuites, contre ſes propres princi-

pes, il mêla malheureuſement l'arbitraire à la foule des vérités qu'il enſeigna à l'univers.

Dans le même tems, l'Allemagne produiſit deux hommes qui méritent de lui diſputer l'empire de la médecine. Je veux parler des célebres rivaux, Hoffman & Staahl. Le premier, ami de Boerhave, ſuivit à peu près la même route; même connoiſſance de la ſaine phyſique expérimentale, même ſuperiorité en chymie; mais plus heureux ou plus ſage, il fut plus conſéquent dans ſa méthode. Cependant il ſe livra auſſi aux chimeres, quoiqu'il s'en fut toujours déclaré l'ennemi.

Staahl, ſon digne rival, s'ouvrit une nouvelle carriere. Il ne ſe contenta pas, comme Boerhave & Hoffman de bâtir ſur les fondemens de ſes prédéceſſeurs, il aſpira à être chef d'une ſecte nouvelle. Juſques à lui tout s'exécutoit, dans l'économie animale, par les loix du mouvement. S'appercevant qu'elles ne ſuffiſoient point pour rendre raiſon de tous les phénomenes, il eut re-

cours à un autre principe. L'ame, ſelon lui, fût la cauſe primitive de tous les phénomenes : la fievre ne fut plus regardée comme nuiſible, elle fut un mouvement utile, excité par l'ame, pour affoiblir les cauſes de deſtruction qui s'engendrent dans le corps humain. Les médicamens n'eurent plus aucune action ſur les ſolides ni ſur les fluides, ils ne furent regardés que comme des cauſes occaſionnelles, qui déterminoient l'ame à recevoir certains mouvemens. De ce principe nâquit une nouvelle doctrine qui changea preſqu'entiérement l'enchainement des idées médicinales. On revint plus que jamais à l'obſervation des mouvemens de la nature. Staahl annéantit d'un ſeul coup un grand nombre de matériaux raſſemblés par ſes prédéceſſeurs. La pratique fut extrêmement ſimplifiée. Il arracha d'une main hardie tous les pompons dont pluſieurs médecins avoient ſurchargé la déeſſe de leur art. Mais l'eſprit réformateur de

Staahl ne se borna pas à la médecine proprement dite; il osa présenter aux philosophes une chymie plus nouvelle encor que son corps de doctrine médicinale. Tout ce qu'il a écrit sur cet art, annonce un génie créateur; ses vues étoient grandes & sublimes; les expériences les plus simples lui servoient de bases pour les théories les plus certaines.

Tous ces avantages procurerent à Staahl une foule de sectateurs. Une grande partie des médecins allemands se rangerent sous ses loix. La France lui fournit des disciples célebres; plusieurs professeurs se firent une gloire d'adopter ses principes. L'illustre de Sauvages, profond mathématicien, & très-grand mécanicien, sentit lui-même combien il est impossible d'expliquer tous les phénomenes de la vie par les loix du mouvement.

Aujourdui l'Europe médicinale est partagée. Quelques artistes

ſuivent Boerhave & Hoffman : les autres s'attachent à Staahl.

Dans ces derniers tems, une ancienne doctrine a reparu ſur la ſcene. Le Van-Helmontiſme allié au Staahliſme, a trouvé des ſectateurs. La Caſe & Bordeux ont ouvert cette nouvelle carriere, qui a reçu d'autant plus d'éloges, qu'elle a eu le ſuffrage d'un des plus grands philoſophes de ce ſiecle. L'illuſtre de Buffon a adopté l'organiſme. On nous parle de l'érétiſme, des forces gaſtriques, phréniques; on aſſigne aux organes des départemens iſolés; le corps humain eſt regardé comme une vaſte république, dont chaque province ſe gouvernant par ſes loix, reconnoit cependant un ſouverain à qui elle obéit. L'eſtomac, le diaphragme tiennent les rênes de l'empire. Le cerveau n'eſt plus regardé que comme un bulbe qui fournit un appui aux nerfs; le grand principe d'action eſt autour du diaphragme. On ne parle plus que d'action & de réaction; leur

cauſe eſt attribuée à un moteur inconnu qui ne ſuit point des loix mécaniques. On s'eſt perſuadé que la matiere a d'autres propriétés que celles qu'on lui a connue autrefois. On nous annonce une matiere vivante, organique. L'attraction vient à l'appui de cette doctrine. Enfin, on peut dire que nous touchons à une nouvelle révolution auſſi générale que les précédentes. Déjà les Boerhave, les Hoffman, ſont regardés comme des rêveurs; ils ſont preſque auſſi maltraités dans nos écoles & dans les écrits, que Deſcartes, Ariſtote, & Galien. C'eſt ainſi que l'eſprit humain, ſemblable aux eaux de l'océan, eſt tour à tour agité par des cauſes qui ſe contrarient ſans ceſſe.

Dans ce tumulte s'eſt élevée une doctrine mixte. Des médecins ſentant le vuide des connoiſſances phyſiques, perſuadés que l'homme n'eſt point appellé par l'Etre ſuprême à approfondir les cauſes de ſes œuvres, ont abandonné tous

les systêmes. Revenant aux observations les plus anciennes, ils n'ont reconnu pour maîtres que ceux qui ont consigné dans leurs écrits des faits dépouillés de toute théorie. Hipocrate leur a paru avoir tracé à peu près le plan qu'ils semblent vouloir adopter. Baillou, Duret, ses disciples leur sont chers. Sidenham redoutable ennemi des médecins raisonneus de son siecle, est regardé par ces nouveaux réformateurs comme un grand homme. Ils réclament sans cesse l'expérience. Dénuée d'explication, leur doctrine peut donc se rapporter à l'empirisme; mais ce n'est plus un empirisme grossier, c'est l'enhainement de tous les faits connus. Eclairés par un sage pyrrhonisme, ces médecins réverent la nature; ils savent qu'elle seule guérit une grande partie des maladies, qu'elle n'a besoin que de quelques secours aussi simples que ses opérations; ils ne refuent point d'admettre, comme philosophes, les explications qui

leur paroiſſent démontrées ; mais ils prétendent qu'il y en a peu, que le grand nombre eſt tout au plus probable, & toujours nuiſible à la pratique ; que l'on ne doit jamais tirer ſes indications curatives d'aucun principe général. Toute leur ſcience pratique ſe réduit à connoître l'hiſtoire des maladies, un certain nombre de médicamens actifs ; à ſavoir, par l'obſervation, dans quelle maladie il faut placer ces médicamens, & ſurtout dans quel tems & en quelle doſe. On peut appeller ces réformateurs philoſophes empiriques ; & leur doctrine l'empiriſme rationel. Je ne crois pas qu'aucun des médecins qui ſont morts & qui ont écrit, ayent ſuivi à la rigueur ce plan. Hipocrate ſe mêloit ſouvent de raiſonner. Ses indications étoient quelquefois déduites de ſes principes philoſophiques. Sydenhan, quoiqu'il ſoit regardé comme l'empirique par excellence, en fait de même. Et ce qu'il a de malheureux, c'eſt

que les théories de ce dernier ſont très-mauvaiſes. Parmi les médecins vivans qui jouiſſent de quelque réputation par leurs écrits, je ne connois que M. Venel, profeſſeur de Montpellier, qui ait embraſſé l'empiriſme rationel, dans toute ſa rigueur. Digne reſtaurateur de la chymie philoſophique de Staahl, il enſeigne une doctrine médicinale exempte de préjugés & d'opinions arbitraires. Ses écrits, qui malheureuſement ſont en trop petit nombre, contiennent ſeuls les germes de la médecine empirico-philoſophique.

CHAPITRE TROISIEME.

Les médecins inſtruits conſidérés comme hommes paſſionnés.

Après avoir tracé l'eſquiſſe du tableau de la médecine, entre les

les mains des médecins inſtruits, voyons les effets qu'elle a dû produire dans tous les ſiecles. Pour procéder avec méthode, conſidérons encor les ſavans médecins ſous deux points de vue: prémiérement comme hommes, ſecondement comme artiſtes. Sous le prémier aſpect ils ſont vertueux ou vicieux; on voit aiſément que l'une ou l'autre de ces modifications doit infiniment influer ſur l'exercice de la médecine. Il eſt inutile de répéter ce que nous avons déjà prouvé dans la troiſieme ſection, qu'une des ſuites funeſtes de nos progrès & de notre éducation, c'eſt ce développement de toutes les paſſions iraſcibles; que le penchant naturel, la conſtitution politique porte les hommes à tout rapporter à leur conſervation; que le plaiſir eſt le principe de toutes leurs actions, qu'ils mettent en œuvre tout ce qui peut leur en faire ſentir les douceurs. Nous avons fait voir com-

bien l'avarice, l'irreligion, l'envie, &c. éloignent les médecins de l'honnête exercice de leur profeſſion. La ſcience n'eſt point inſéparable de la vertu : l'expérience de tous les ſiecles & de tous les peuples prouve au contraire que les ſavans ſont ſujets aux mêmes foibleſſes, que les ignorans & que leur orgueil eſt encore plus exalté.

De ces obſervations nous pouvons conclure avec quelque fondement que le plus grand nombre des médecins inſtruits ſont peu ſoumis, comme les hommes de toutes les autres profeſſions, aux loix ſéveres de la probité. Cependant la vertu eſt eſſentielle au médecin qui aſpire à être vraiment utile à l'humanité : comment ſurmontera-t-il les dégoûts de ſa profeſſion ? Rappellons-nous encore, que pour exercer utilement la médecine, il faut voir peu de malades, qu'il faut être exempt de paſſions, que les plaiſirs doivent peu diſtraire le praticien, qu'il doit

être désintéressé, afin de distribuer ses bonnes œuvres sur le pauvre comme sur le riche. En suivant un tel plan, on passe une vie triste, selon les idées vulgaires, on s'éloigne de la fortune ; ce qui ne s'accorde pas avec les prétentions des hommes livrés à leurs passions. Ceux-ci ne soulagent les malheureux qu'en vue des honnoraires qu'ils doivent en recevoir. Ils s'occupent uniquement des plaisirs qu'ils pourront se procurer. Peu inquiets sur les succès réels, pourvû que les apparences les favorisent, ils sont tranquilles & contens ; on ne leur voit jamais jetter un coup d'œil de pitié sur l'indigent qui réclame leurs secours, jamais ils ne lui tendent une main secourable, ou s'ils le font quelquefois, c'est pour se concilier la confiance des riches, par les dehors trompeurs d'une charité hypocrite.

D'après ces idées, que nous évitons de développer, pour ne pas nous

répéter, on verra aiſément qu'on doit trouver peu de médecins inſtruits, rigoureuſement ſoumis à la vertu, & par conſéquent diſpoſés à ſuivre les maximes qui ſeuls pourroient les rendre précieux pour la ſociété. Mais nous avons bien d'autres raiſons pour douter de leur utilité : examinons leur doctrine, & voyons s'il en réſulte d'heureux effets pour le public.

CHAPITRE QUATRIEME.

La plupart des médecins inſtruits ſuivant une fauſſe doctrine, ſont plus nuiſibles qu'utiles.

SOUVENONS-nous d'une vérité de fait que nous avons déjà établie. Dans toutes les ſciences, dans tous les arts, on peut diviſer ceux qui les profeſſent en deux

classes : la premiere offre ceux qui doués d'un génie actif, & ne se bornant pas à ce qu'ils ont appris, veulent encore étendre leurs connoissances par leurs propres forces, & aspirent à la gloire de rectifier leurs prédécesseurs, de faire de nouvelles découvertes : la seconde classe qui est très-nombreuse, comprend ces esprits sans force, sans vie, & pour ainsi dire passifs, qui, très-dociles à la voix de leurs maîtres, en suivent pas à pas la marche, & craindroient de s'égarer s'ils se frayoient le moindre sentier. D'après cette observation, si nous voulons juger des effets de la médecine sous la direction des médecins instruits, nous devons nous attacher aux chefs de bande, *antesiquani*. Toutes les conséquences qu'ils nous fourniront s'appliqueront également aux médecins du second ordre.

La vérité est une, les voies de l'erreur sont innombrables. Suivant ce principe, si la médecine

eſt certaine, ſi ſes dogmes ſont appuyés ſur la baſe du vrai & de l'évidence, elle doit être ſemblable dans toutes les têtes de ceux qui la profeſſent. Si au contraire chaque chef de bande, chaque médecin célebre, offre des dogmes différens & contradictoires, ſur cent un ſeul peut-être ſuivra la bonne route. Tous les autres ſeront les victimes de l'erreur & par conſéquent dangereux.

Entrons dans toutes les écoles : écoutons tous nos maîtres anciens & modernes; voyons ce qu'ils nous enſeignent; mais avant que de les juger, conſidérons leur doctrine ſous deux aſpects différens. Ou ils nous annoncent ce qu'ils ont vu & éprouvé, ou ils raiſonnent ſur leurs obſervations. Quant au premier aſpect, dans la plus haute antiquité, comme aujourd'hui, l'un fait l'hiſtoire d'une telle maladie d'une maniere, l'autre la décrit tout différemment; l'un conſeille un remede,

l'autre en approuve avec enthousiasme un tout opposé. Autant de têtes autant de faits & de raisonnemens différens : *tot capita tot sensus*. Que conclure de tout cela ? C'est que leurs principes sont incertains, c'est que l'art est difficile, qu'il faut de grands talens pour bien observer, & de plus grands encore pour bien raisonner sur ses observations. Mais quittons les généralités, elles n'instruisent ni ne convainquent. Entrons dans l'intérieur du sanctuaire de la médecine.

Comme il ne s'agit point, ici de faire une histoire complette des erreurs qui se sont glissées dans la pratique, nous nous attacherons seulement à un petit nombre de faits frappans, qui pourront démontrer d'une maniere inconteſtable notre proposition. Exposons donc les doctrines qui ont été généralement & successivement adoptées. Commençons par la plus ancienne & celle qui a régné le plus long-tems

& le plus deſpotiquement. Parlons du galléniſme, oppoſons-le à la doctrine qui s'eſt élevée ſur ſes ruines, c'eſt-à-dire au chymiſme.

Gallien s'appuyant ſur les obſervations d'Hipocrate, voulut élever un édifice avec un très-petit nombre de matériaux. Sentant la pauvreté de la ſcience poſitive, il crut pouvoir en remplir les vuides par les efforts de ſon imagination. La doctrine d'Ariſtote fut introduite en médecine: tout s'expliqua par les qualités occultes, & par les quatre élémens. On ne vit dans le corps humain, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans l'état de maladie que le froid, le chaud, le ſec & l'humide. On attribua des qualités générales aux quatre humeurs primitives. La ſanté conſiſta dans l'équilibre de ces qualités primitives, la maladie dans l'exaltation, la prédominance de l'une ſur l'autre. De ces quatre principes nâquit la thérapeutique. Aux tempéramens dans leſquels la pi-

tuite dominoit, on oppoſa des médicamens chauds, au premier, ſecond, troiſieme, quatrieme degré, &c. Sur ces généralités & quelques autres de même nature, tous les médecins dirigerent leurs obſervations; on fit grande attention aux phénomenes qui pouvoient avoir quelque rapport à ces principes imaginaires, on en déduiſit pendant pluſieurs ſiecles toutes les indications curatives. Liſez Gallien & tous ſes ſectateurs, juſques à Riviere qui eſt mort dans le dix-ſeptieme ſiecle. Toutes les maladies ſont traitées d'après cette doctrine: eſt-elle vraie? eſt-elle fauſſe? Sans entrer dans les preuves directes qui peuvent démontrer qu'elle eſt tout au moins précaire, voyons ce qu'en ont penſé les médecins, dès qu'on a commencé à ſoupçonner les anciens d'erreur. Ecoutons Van-Helmont.

Après avoir éprouvé l'inutilité de cette méthode dans la pratique, il la ſoumit au raiſonnement, il fit

voir que jusqu'à lui on s'étoit contenté en médecine comme en philosophie de mots & d'idées indéfinies, obscures & arbitraires; qu'une foule de phénomenes ne peuvent s'expliquer par les principes de Gallien; que plusieurs des humeurs de ce dominateur ancien n'existent point dans l'économie animale, ou ne sont pas telles qu'il les a imaginés; que les remedes dont on s'étoit servi n'avoient pour la plus-part aucune des qualités qu'on leur attribuoit. Frappé de ces observations, Van-Helmont travailla à créer une nouvelle doctrine; il crut appercevoir que la plupart des phénomenes du corps humain étoient dûs à des agens chymiques; que dans une maladie, les acides prédominoient, dans un autre les alcalis. Sur ces principes & sur quelques idées métaphysiques, Van-Helmont éleva un nouvel édifice; il employa les alcalis pour guérir les maladies causées par l'acide, les

cides pour les maladies alcalines. Il chercha à appaiſer les archées par des remedes appropriés. Alors l'hiſtoire des maladies parut ſous une nouvelle face ; on ne vit plus les criſes des anciens, leur pronoſtic parut chimérique; enfin, tout fut tellement changé, que la lecture de Gallien & celle des chymiſtes nous offrent preſque toujours des idées contradictoires, & ſur les faits, & ſur les cauſes des phénomenes.

Après les chymiſtes ont paru les mécaniciens; on n'a plus vu dans les humeurs, ny acide ny alcali. Une limphe épaiſſe, ou trop tendue, un ſang trop chargé de corpuſcules rouges ou de ſéroſité, des ſolides trop compactes ou trop relâchés, des obſtructions dans les vaiſſeaux, une circulation plus ou moins lente, plus ou moins libre ont donné l'explication de toutes les maladies. On a imaginé des remedes pour

atténuer, inciſer, diviſer la limphe épaiſſie; d'autres, pour ouvrir les vaiſſeaux, pour diminuer la circulation; tout cela a été cru jusques à ce que l'animiſme ait paru ſur la ſcene.

A cette époque, nouveaux dogmes, nouvelles cauſes de maladies, nouveaux traitemens. Après Staahl, d'autres médecins ont ſoutenu qu'il s'étoit preſque toujours trompé, que tous les principes généraux adoptés avant eux étoient faux ou incertains. Ne croyez pas que les galliniſtes, les chymiſtes, les mécaniciens, les animiſtes, ſe ſoient contentés de philoſopher ſur leurs obſervations, ſans prétendre appliquer leurs principes à la pratique; ils ont tous cru & croyent encore que leur théorie doit être le flambeau de l'obſervation. Liſez leurs ouvrages avec attention, vous ſerez étonnés avec quel ton de conviction ils profeſſent leurs dogmes généraux; le doute ne paroit jamais

les émouvoir, ils déduisent de leurs principes, non-seulement les causes de toutes les maladies, mais encore leur traitement. Cependant chacun d'eux condamne tous les autres; on ne voit dans leurs écrits que propositions hazardées, que suppositions gratuites, qu'expériences mal faites, que conclusions mal déduites, d'où nous sommes en droit de conclure qu'ils sont presque tous dans l'erreur, que leur doctrine est dangereuse; mais leurs différentions ne se bornent pas aux généralités.

Dans le détail, les praticiens de tous les siecles ont suivi une marche particuliere. L'un prétend avec Van-Helmont que les maladies inflammatoires doivent se traiter par les remedes les plus actifs, qu'il faut chasser l'humeur par les sueurs les plus abondantes, que la saignée est inutile. Un autre soutient que sans la saignée, les tempérans, les rafraichissans, enfin tous les remedes

oppoſés aux ſudorifiques, les maladies inflammatoires ſont preſque toutes mortelles.

Van-Helmont rit de celui qui ſaigne un pleuretique, Boerhaave & Gallien n'ont que la ſaignée en tête; tel médecin purge dans toutes les maladies, l'autre regarde les évacuans comme toujours nuiſibles; l'un réduit ſes malades à une diette ſévere, l'autre leur accorde une nourriture ſolide & du vin. La petite vérole, cette maladie dont la marche eſt ſi uniforme, offre les mêmes litiges. Sydenham veut qu'on la traite par les rafraichiſſans, les tempérans, les calmans. Morton, auſſi ſavant que lui, ſoutient qu'il faut tenir les malades chaudement, & leur donner des remedes actifs; tous rapportent une foule d'obſervations, pour ſoutenir leur opinion, leurs raiſons ſont au moins probables.

Van-Helmont aſſure avoir guéri des milliers de pleurétiques avec

les ſudorifiques ; il prétend que cette maladie étant cauſée par une ſuppreſſion de la tranſpiration, il faut rétablir cette évacuation ; le ſang ſelon lui eſt l'ame de la vie, la ſaignée affoiblit, le malade a beſoin de toutes ſes forces. D'ailleurs, la ſaignée eſt ridicule ; ſes adverſaires prétendent qu'en tirant du ſang qui eſt en effervescence, le mouvement diminue ; il ſoutient que cela eſt faux, il dit que ſi l'on a ôté une partie d'une liqueur bouillante, l'ébulition ne diminue pas pour cela.

Les adverſaires rapportent également une multitude de faits pour prouver leur opinion ; les raiſons ne leur manquent point. Sans faire attention aux cauſes éloignées des pleuréſies, ils apperçoivent beaucoup d'ardeur, de chaleur ; les ſolides, diſent-ils, ſont en contraction, la circulation eſt trop accélerée, les humeurs ſont en effervescence, les forces ſurabondent ; il faut donc

les diminuer. Les rafraichiſſans calment les humeurs, les adouciſſans relâchent les ſolides, la ſaignée empêche l'obſtruction d'augmenter, diminuent la maſſe du ſang; il eſt moins épais, moins propre à boucher, obſtruer les vaiſſeaux.

Hipocrate, Gallien & ſon école, croyoient que la nature guériſſoit les maladies par des évacuations déterminées dans certains tems, & par des couloirs appropriés; qu'une fievre étoit, ſuivant ſa nature, jugée par les crachats, les urines, les ſueurs, &c. C'étoit même le fondement de leur pratique. Ils proteſtent avoir vu ces évacuations, avoir obſervé qu'elles arrivent toujours dans certains jours, qu'en conſéquence il falloit ſuivre cette marche, que l'on ne devoit évacuer que lorſque les humeurs avoient éprouvé la coction, ouvrage de la nature.

Van-Helmont & preſque tous les modernes ſe moquent de cette doctrine; ils l'appellent une triſte &

lamentable méditation sur la mort; ils prétendent être aussi observateurs que les anciens. Ils assurent n'avoir cependant rien vu de semblable ; ils déclarent ouvertement qu'ils s'inquietent peu des crises: *non otiosi sumus crisium spectatores*, dit l'un d'eux. Ils purgent dans tous les tems de la maladie, sans s'embaraſſer si l'humeur est cuite ou non, cette coction est selon eux chimérique.

Que dirons-nous des médecins qui enseignent que la saignée est le remede à tous les maux, qui n'hésitent pas, dans presque toutes les maladies, de saigner au commencement, au milieu, & à la fin, tandis que leurs adversaires aussi nombreux, crient à l'assassinat, si l'on saigne hors les premiers jours des maladies aigues, & très-rarement dans les chroniques.

Silvius Deleboc s'imagine que toutes les maladies sont occasionnés par les acides. En conséquence,

il donne les abſorbans & les alcalis. Un autre ne voit qu'alcaleſcence dans tous les cas, auſſi ne donne-t-il que les acides.

Les fievres intermittentes nous offrent de nouveaux débats. Un docteur prétendant que leur cauſe ſiege dans les premieres voies, purge & repurge ſans fin; un autre la fait conſiſter dans l'épaiſſiſſement de la limphe, qui obſtrue les vaiſſeaux capillaires; en conſéquence il atténue, fait ſuer, &c. Celui-ci a recours à l'ataxie des eſprits animaux; il s'imagine que le quinquina corrige d'une maniere ſpécifique; ce vice du fluide nerveux. D'autres convenant que le quinquina guérit les fievres intermittentes, prétendent qu'il ne fait que fixer l'humeur, qu'à ſa ſuite pullulent les maux les plus affreux, qu'il cauſe des obſtructions, l'hydropiſie, &c.

Écoutons d'autres praticiens. Un homme célebre avance dans une diſſertation académique que l'eau

eſt le remede univerſel: Bientôt on ne parle plus que du traitement aqueux, on oublie tout l'appareil chirurgical, pharmaceutique ; on ſe gorge d'eau tiede, chaude, froide, on ne parle plus que de plonger les malades dans la glace, même au plus fort de l'hyver, on donne des lavemens glacés, on fait avaler la glace en grains. Les enthouſiaſtes de cette pratique citent une foule de miracles. A les entendre, l'eau a fait des cures ſurprenantes, elle a rendu la ſanté à des malheureux qui étoient perclus de tous leurs membres, depuis pluſieurs années. Malgré leurs proteſtations, des ennemis s'élevent de toutes parts ; on dreſſe des nécrologes immenſes des aſſaſſinats commis par les médecins aqueux. On prouve que le ſang humain doit avoir dans l'état de ſanté une certaine teneur, une viſcoſité ; que l'eau en le diſſolvant outre meſure, affoiblit l'individu. On prouve que les cathares, les inflamma-

tions, les engorgemens, les obſtructions, les foibleſſes, les paraliſies ſont les triſtes ſuites de l'uſage monſtrueux de la glace & des bains glacés.

Dans les maladies chroniques, même diſſention ſur leurs cauſes & leur curation. Prenez-les toutes, les unes après les autres, conſultez tous les maîtres, vous les trouverez rarement d'accord. Les uns ont regardé toutes ces maladies comme un déguiſement de la vérole, du ſcorbut, ou de l'affection hypocondriaque. En conſéquence, ils ne vous parlent dans leurs curations que des antiſcorbutiques, antivénériens, antiſpaſmodiques. Quelques médecins célebres vous conſeilleront de bruſquer les maladies opiniâtres. Les plus violens purgatifs, les poiſons les plus dangereux ſe trouvent dans toutes leurs ordonnances. D'autres auſſi nombreux, & auſſi célebres, prétendent que tous ces remedes héroïques ſont mortels;

qu'il faut seulement émousser l'acrimonie des humeurs avec les incrassans, fortifier les solides par de légers toniques ; que l'on doit beaucoup espérer de l'exercice, du régime, &c.

Le fer & le feu ont été long-tems regardés comme de grands secours, pour déraciner les maladies les plus opiniâtres. On ne parloit que de brûler, de faire des incisions, de débrider, de procurer des révulsions : on prétendoit avoir operé par ces moyens tiraniques, une foule de guérisons. Plusieurs médecins les ont adopté avec passion ; d'autres aussi instruits les ont eu en horreur. Ils ont prouvé que toutes les révulsions étoient chimériques, que ces débridemens étoient inutiles ; que cétoit bourreller inutilement les malades ; que l'on pouvoit procurer les mêmes effets par des remedes simples & peu douloureux.

Lisez les différens auteurs qui ont écrit sur la phtisie : l'un vous con-

ſeillera le lait, non ſeulement comme le meilleur aliment, mais encor comme le ſpécifique de cette maladie; d'autres le banniront preſque abſolument, & ſubſtitueront des médicamens héroïques. Les uns vous preſcriront de commencer & de continuer le traitement par des médicamens doux & légers; d'autres perſuadés qu'il faut donner des ſecouſſes prodigueront la chaux, le kermés minéral, &c.

Même diſcorde pour l'hydropiſie. L'un, ordonne les droſtiques, aſſurant avoir guéri par cette methode; un autre la regardant comme meurtriere prétend qu'en la ſuivant on augmente l'engorgement, les obſtructions; qu'il faut inſiſter ſur les ſtomachiques, priver le malade de toute boiſſon, &c. Avez-vous un cancer à traiter, quelle ſera votre perplexité? Les médecins de Vienne vous etaleront une foule d'obſervations pour vous convaincre de l'utilité de la cigue. Ceux de Mont-

pellier vous aſſureront qu'elle ne leur a jamais réuſſi.

Souvent vous ne ſaurez quelle méthode adopter dans le traitement de certaines maladies, dont le remede ſpécifique eſt généralement adopté : la vérole vous en fournira un exemple. Des praticiens célebres vous préſcriront les frictions, comme le ſeul remede ; d'autres auſſi inſtruits, vous perſuaderont que les ſels mercuriaux, comme le ſublimé corroſif, n'entraînent après leur adminiſtration aucun inconvénient : qu'ils guériſſent plus infailliblement.

Queſtionnez pluſieurs grands maîtres ſur la méthode de traiter la goutte : les uns vous ordonneront de ne rien faire dans cette cruelle maladie ; ils vous menaceront, ſi vous ne leur obéiſſez, des plus funeſtes accidens ; d'autres vous rapporteront des faits bien avérés qui prouvent invinciblement que non-ſeulement on peut par les remedes actifs retarder les accès, mais dé-

truire l'attaque & abſorber la matiere morbifique.

La colique de Poitou ou des peintres eſt un exemple encor plus frappant des dogmes contradictoires des praticiens. C'eſt bien à ſon ſujet que le poëte comique auroit pu dire : Hipocrate dit *oui*, & Gallien dit *non*. Pluſieurs médecins regardant cette maladie comme une inflammation, ont cru ne devoir employer que les adouciſſans, l'huile, &c. D'autres, fondés ſur des expériences coutraires, ont ſoutenu qu'elle étoit uniquement cauſée par un foyer de matieres étrangeres, capables d'irriter les nerfs. En conſéquence, ils ont cru pouvoir ordonner les plus violens évacuans ; chaque partie cite des obſervations, en déduit des raiſonnemens. Les eſprits s'échauffent, on diſpute avec ardeur, mais tout cela ne fait rien changer au plan que chaque médecin a adopté.

Le ſcorbut offre les mêmes variations

riations, les uns ont imaginé que ce Protée devoit sa naissance aux acides. En conséquence ils ont prescrit les plantes alcalines. D'autres ont cru entrevoir que l'alcali dominoit dans les humeurs, qu'il les dissolvoit. Ceux-là se sont tournés du côté des végétaux aigres & acides. D'autres enfin ont nié les deux opinions ; ils n'ont vû dans le scorbut qu'un relâchement dans les solides, conséquemment ils n'ont employé dans le traitement que les toniques, les amers, les aromatiques, &c.

Vous croirez peut-être que ces doutes se dissipent, à mesure que les connoissances s'étendent & que les sciences sont cultivées avec plus de méthode. C'est précisément le contraire : l'incertitude jette de plus profondes racines, malgré les livres publiés dans notre siecle. Pour vous en convaincre, apprennez que jusqu'aujourd'hui on avoit cru avec les anciens que les maladies con-

vulsives, sur-tout l'affection hystérique, devoient se traiter par les remedes chauds, âcres, aromatiques, comme le castoreum, &c. Aujourd'hui de nouveaux venus soutiennent le contraire : ils crient à l'ignorance, lorsque leurs confreres suivent les dogmes des anciens, ils veulent que l'on prescrive dans ces maladies, les aqueux, les adoucissans, &c. Ils publient avec emphase une foule des guérisons opérées en suivant leur méthode.

Presque tous les objets de l'art sont ainsi envisagés contradictoirement. Tous les sectaires en appellent à l'expérience & aux raisonnemens les plus convainquans ; tous donnent des preuves de leur capacité, annoncent du génie ; tous ont les connoissances nécessaires pour obtenir le titre de médecins instruits ; tous parlent avec un ton de conviction qui étonne, & suivent cependant des routes opposées. Que conclure de tout cela ? C'est

que la plûpart adoptent une fauſſe doctrine, c'eſt qu'ils ignorent les moyens de ſe préſerver de l'erreur; qu'ils ſont tourmentés par la manie d'innover; c'eſt qu'ils ſont livrés à l'orgueil & à l'ambition, & que par conſéquent ils ſont plus nuiſibles à la ſociété qu'ils ne lui ſont utiles. Nous pourrions encore rapporter pour preuve de cette propoſition une foule de faits auſſi frappans que ceux que nous avons propoſés; mais nous croyons en avoir aſſez dit pour convaincre les perſonnes exemptes de préjugés. Peut-être un jour publierons-nous un ouvrage plus étendu, qui en développant la chaine entiere des vérités médicinales, fera voir combien la ſaine doctrine a eu peu de partiſans. Et quels maux les faux Eſculapes n'ont-ils pas cauſé de tout tems à l'humanité?

CINQUIEME SECTION.

NOUS croyons avoir démontré dans les trois ſections précédentes, que la médecine eſt plus nuiſible à la ſociété qu'elle n'eſt utile. Les maux que l'art de guérir cauſent aux hommes émanent de deux ſources. L'incertitude de la ſcience nous a fait connoître la premiere, l'incapacité & les vices de ceux qui la profeſſent nous ont convaincu de la ſeconde, mais les maux que cet art produit ſont-ils irremédiables? Ne pourroit-on pas rendre la médecine plus certaine? Ne pourroit-on pas obliger ceux qui l'exercent à donner des preuves de capacité & de probité? Voilà ce qui mérite de fixer notre attention. Nous ſommes d'autant plus portés à nous occu-

per de ces intéreſſans objets, que le bonheur du genre humain en ſeroit le prix, ſi les idées que nous allons propoſer pouvoient un jour germer dans l'eſprit des puiſſances. Nous les rapporterons avec l'enthouſiaſme de la conviction. Leur importance, les ſources qui nous les fourniſſent, ſont capables de nous en inſpirer. Mais avant que d'entrer dans les détails, expoſons auſſi briévement que nous le pourrons, les motifs qui peuvent engager les magiſtrats à travailler avec zele à une réforme médicinale.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs qui peuvent faire deſirer un réforme en médecine.

IL eſt inutile d'expoſer ici les funeſtes effets de l'adminiſtration médicinale, telle que l'on peut l'ob-

ſerver de nos jours. On a dû en voir le triſte tableau, dans tout le cours de cet eſſai. Le peuple en eſt la victime. Chaque jour des peres de famille ſont immolés à l'anarchie médicinale. Mais le tout ne ſe borne pas aux têtes les moins précieuſes à la patrie; les hommes de tous les états payent le tribut au monſtre que nous travaillons à étouffer. Depuis le monarque juſqu'au dernier membre de la magiſtrature, tous éprouvent les cruels effets du brigandage de la médecine, ou de ſon incertitude.

Quel triſte ſouvenir vient affliger nos eſprits? L'Europe a vu tomber pendant l'eſpace de quelques années, la plus grande partie des repréſentans de la puiſſance divine. La France en particulier pleure encore un prince qui faiſoit l'eſpérance de la patrie. Suivons toutes les maiſons puiſſantes, il n'en eſt aucune qui ne regrette des rejettons, enlevés à la fleur de l'âge, ou des peres

morts au milieu de leur carrière.

Les maladies qui ont tranché le fil des jours de tant de princes étoient-elles donc toutes mortelles? Pour répondre à cette importante queſtion, remarquons que de l'avis des médecins de tous les ſiecles, il y a très-peu de maladies proprement dites qui entrainent néceſſairement la deſtruction de ceux qui en ſont attaqués ; que la plupart de celles que l'on regarde comme mortelles ne le ſont point dans leur commencement. Nous pouvons conſidérer les maladies les plus dangereuſes comme s'annonçant de longue main, ou comme attaquant bruſquement. Les premieres n'offrent que des dérangemens faciles à prévenir, les ſecondes doivent leur origine à des incommodités négligées. Tous les véritables artiſtes conviendront avec nous d'après ces faits que la médecine ſeroit capable, ſi elle étoit bien dirigée,

d'opérer de grands biens. Mais ſans nous étendre d'avantage ſur ce ſujet, préſentons nos idées ſur les motifs qui peuvent faire penſer à une réforme. Les maladies dont ſont péris les princes & les autres perſonnes cheres à la patrie, n'étoient point pour la plupart mortelles par elles-mêmes; elles ne le ſont donc devenues que par accident. Dans cet état de cauſe, nous ne pouvons accuſer que l'art, les artiſtes, les malades, ou leurs ſerviteurs. Nous convenons que ſuppoſé que dans une maladie, le médecin en connoiſſe certainement la marche & les moyens de la guérir, le malade peut cependant y ſuccomber. 1°. S'il s'adreſſe à l'artiſte lorſque le mal eſt invétéré. 2°. S'il n'eſt point docile à ſes avis. 3°. Si les aſſiſtans ne rempliſſent pas les ordonnances avec exactitude. Dans tous ces cas l'on ne peut rien reprocher ni à l'art ni à celui qui le profeſſe. Mais qu'un malade meure, lorſque

toutes ces conditions ont été remplies, il faut néceſſairement ou que l'art ſoit incertain, ou que l'artiſte ignore une partie des reſſources qu'il peut lui fournir. Nos princes ſont morts: tous les jours la patrie perd des citoyens précieux; d'où vient ce déſaſtre? De l'anarchie médicinale. Nous ſommes bien loin de croire que les pertes récentes puiſſent être imputées aux miniſtres de la ſanté des princes. La médecine de France ſe glorifiera long-tems d'avoir eu pour chef Mr. de Senac. Ses immortels écrits atteſteront à la poſtérité ſes rares talens, ſa candeur, ſa doctrine & ſa probité. Toute l'Europe ſavante connoit les Lieutaud, les Queſnai. Ces grands hommes ont mis en pratique tout ce que l'art de guérir pouvoit leur préſenter de plus efficace, pour parer les coups funeſtes que la mort a porté à la maiſon royale. Cependant leurs ſuccès ont été infructueux; quelle peut être la cauſe

de ce triſte effet? L'imperfection de l'art. Tous les ſavans médecins conviennent que l'art de guérir eſt dans l'enfance, qu'il ne peut être porté à la perfection dont il eſt ſuſceptible, que par une multitude de faits. Il eſt aiſé de conclure de cette aſſertion, que pour obtenir ces obſervations nombreuſes, nous devons avoir un nombre ſuffiſant d'artiſtes. Or c'eſt préciſément ce que nous deſirons. Nous avons fait voir que les médecins ſont ignorans pour la plupart; nous en avons développé les cauſes. Des ſiecles s'écoulent, & ne produiſent qu'un petit nombre d'artiſtes capables de reculer les bornes de l'art de guérir. Parcourez l'hiſtoire de la médecine; comptez les bons médecins, c'eſt-à-dire ceux qui ont augmenté le tréſor des faits. Frappés de leur petit nombre, vous ne ſerez plus ſurpris que très-ſouvent les plus ſavans médecins qui dirigent les traitemens des maladies de nos prin-

ces ſoient hors d'état de les retirer des bras de la mort. Ils connoiſſent à la vérité tous les faits obſervés, ils ont tout le génie néceſſaire pour en tirer des conſéquences utiles ; mais ils ignorent invinciblement une foule de choſes eſſentielles. Souvent ils attaquent des maladies qui n'ont point été aſſez exactement décrites, ou pour le traitement deſquelles l'expérience n'a encore rien appris. Dans ces triſtes circonſtances, que peuvent-ils faire ? Ils n'ont d'autres reſſources que de tout abandonner à la nature, ou de faire quelques tentatives haſardées. Ces conſéquences paroîtront hardies ; mais elles ſont vraies. Les citoyens les plus utiles périſſent chaque jour entre les mains des médecins inſtruits, & qui ſuivent la ſaine doctrine, & ils périſſent victimes de l'indolence du public ſur un art important. Supprimez les ſources de l'anarchie, les bons artiſtes ſe multiplieront, les faits

s'accumuleront de jour en jour; les hommes de génie comme les Senacs, les Lieutauds, les Haller raſſembleront leurs obſervations : ils en tireront des conſéquences lumineuſes, ils en dreſſeront des canons de pratique. Alors la médecine deviendra utile, elle offrira des maximes certaines, ſa marche ſera auſſi ſûre que celle des autres ſciences.

Jugeons de ſes progrès, ſi les bons artiſtes étoient moins rares, par ceux qu'elle a fait pendant ce ſiecle. Vingt à trente médecins célébres, qui ont échappés à la mauvaiſe éducation médicinale, ſe ſont frayés des routes nouvelles, & ont détruit une foule d'erreurs. Les Sauvages, les La Caſe, les Bordeux & pluſieurs autres ont enfin jetté les fondemens d'une doctrine inébranlable. Hipocrate a reparu ſur la ſcene : on commence à l'eſtimer; la doctrine ecclectique s'étend de plus en plus, un ſage pyrrhonifme a diſſippé les images dont une

ſotte credulité avoit offuſqué les portiques du temple d'Eſculape. Déjà les eſprits fermentent, tous les ſavans médecins crient à l'expectation: On entend prononcer les noms ſacrés de criſes, de nature, de coction. Que faut-il donc faire pour procurer une heureuſe révolution? Encourager les talens, faire enſorte que tout médecin honnête & inſtruit puiſſe vivre avec honneur en exerçant ſa profeſſion ſelon toutes les rigueurs d'une conſcience ſévere. Il faut mettre en œuvre tout les reſſorts capables de multiplier les bons artiſtes, il faut trancher d'une main hardie tous les obſtacles que nous avons développés, diſſiper les préjugés, faire tenir la main aux ſages loix de nos princes.

Tous les hommes ſont intéreſſés à la réforme. Grands & petits, vous êtes les triſtes victimes de l'anarchie médecinale. Vous avez beau vous aveugler ſur les fauſſes lueurs d'une ſanté ferme & inébranlable; apprenez

que la vie de l'homme eſt une maladie continuelle, que quelques ſains que vous ſoyez, vous fomentez les levains de votre deſtruction. Chaque jour vous augmentez le foyer de quelques maladies, tôt ou tard vous tomberez ſous la direction des médecins. Si l'art eſt cultivé avec ſuccès, ſi les artiſtes multipliés multiplient les découvertes, ſi vous les favoriſez dans leurs recherches, vous en cueillirez les premiers fruits. Si au contraire vous perſiſtez dans votre indifférence, vous ſerez expoſés ou à l'imperfection de l'art, ou à l'impéritie des artiſtes.

CHAPITRE SECOND.

Moyens de réforme.

NOus avons déjà inſinué que pour rendre la médecine plus

utile que nuiſible, il faut 1°. travailler à multiplier le nombre des bons médecins. 2°. s'aſſurer d'un plan de doctrine uniforme, & qui ſoit le réſultat des opérations de la nature. Pour avoir des bons médecins, nous devons les prendre dès leur enfance, les diſpoſer à la longue à ſaiſir la chaîne des idées médicinales; nous devons donc réformer les colleges, les univerſités, rechercher les ſecours qui peuvent faciliter les études de nos éleves. Tous ces objets nous fourniront la matiere de pluſieurs articles importans.

ARTICLE PREMIER.

Projet d'une éducation médicinale.

DES théologiens ignorans & indiſcrets nous prêchent dans notre enfance que nous devons conſulter uniquement Dieu ſur notre voca-

tion. A les entendre, nous ſerons inſpirés d'embraſſer un état plutôt qu'un autre. Des peres crédules frappés de cette idée chimérique, abandonnent le choix de l'état de leurs enfans à leurs caprices & à leur fantaiſie. Il ſuffit qu'un jeune homme demande avec opiniâtreté d'embraſſer une profeſſion, pour que les peres & les meres reconnoiſſent dans cet entêtement la voix de l'Etre ſuprême. Cette erreur eſt plus pernicieuſe à l'ordre ſocial que l'on ne le penſe. Les enfans ſe décident rarement par des goûts raiſonnés. Le haſard, les circonſtances les déterminent abſolument. Ils ne réfléchiſſent point ſur ce que l'état qu'ils veulent embraſſer exige d'eux, ils ne ſe demandent point ſi la nature leur a accordé les talens néceſſaires pour y faire des progrès. Par là il arrive que preſque tous les hommes ſe trouvent placés dans des poſtes qui ne leur convenoient pas. Parcourez toutes les profeſſions; in-

formez-vous comment ceux qui les ont embraſſées y ont été déterminés : vous en trouverez à peine un ſur cent qui ait fait un choix raiſonné.

Si donc nous voulons retirer la médecine de l'état d'anarchie où nous l'avons vû plongée, la premiere démarche que l'on doit faire, ſera un choix réfléchi des enfans que l'on ſe propoſe de lui conſacrer. Ici ſe préſente une grande queſtion à diſcuter. Suivra-t-on la loi des Chinois & des Egyptiens, qui preſcrit à tous les peres de ne donner d'autre état à leur fils que celui qu'ils ont eux-mêmes profeſſés ? Ce plan nous paroît évidemment utile pour les arts mécaniques, qui ne demandent qu'une intelligence commune ; mais quant à la médecine, elle entraîne de grandes difficultés. Souvent les enfans d'un homme de génie ſont très-bornés à tous égards, & offrent à peine quelques étincelles de génie. Cependant malgré cet inconvénient, il ſeroit à ſouhaiter

que les médecins fuſſent tous nés dans le ſein de l'art. Formés dès l'enfance par leurs peres, ils auroient des avantages que l'on trouveroit difficilement s'ils étoient iſſus d'autres parens. La médecine a fait des progrès étonnans en Grece & en Egypte. L'une des cauſes majeures de cet effet ſe déduit de l'uſage des anciens de laiſſer leurs lumieres & leur état à leurs enfans. Hipocrate, comme tout le monde le ſait, comptoit une ſuite d'ayeux qui tous avoient été de célebres médecins.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt évident que tous ceux qui ſeront deſtinés à exercer la médecine doivent être élevés en conſéquence dès leurs plus tendres années. Lorſqu'un pere a décidé de faire embraſſer cet état à ſon enfant, il doit l'examiner ſévérement à l'âge de ſix ans. S'il lui trouve un eſprit vif, une mémoire étendue, il peut hardiment ſuivre ſon idée. C'eſt à cet âge que nous croyons que doit commencer

l'éducation médicinale. Les philoſophes ont démontré qu'avant cet époque les enfans ne ſont ſuſceptibles d'aucune application. La nature n'exige d'eux qu'une vie automatique: la nourriture & le mouvement, voilà quels doivent être les inſtrumens de leur éducation. Ce n'eſt que vers la ſeptieme année qu'ils commencent à donner quelques lueurs d'intelligence, qu'ils combinent déjà quelques idées. Dans ce moment ils ſont avides de voir les objets de la nature; tout les frappe & les amuſe, la curioſité eſt leur paſſion dominante. Tout l'art de leur gouverneur doit rouler ſur les moyens de ſatisfaire utilement cette paſſion expanſive; il doit leur choiſir des objets qui ſoient à leur portée, & qu'ils puiſſent examiner avec plaiſir. Ces objets ſeront variés ſuivant l'état qu'ils embraſſeront dans la ſuite. Si vous deſtinez votre fils à la médecine, mettez-lui ſous les yeux dès ſa tendre enfance tous

les objets qui feront ſon occupation le reſte de ſa vie. Quelque contraire que ſoit cette méthode au plan d'éducation adopté de nos jours, elle n'eſt pas moins inconteſtable & avantageuſe. Nos eſprits ſe développent comme nos corps. Un baladin, un danſeur de corde diſpoſe ſon fils dès l'enfance à tous les tours qu'il doit exécuter dans l'âge viril, & on ne ſongera à nous exercer pour la médecine, que dans un âge avancé. Profitez des années où les organes ſont flexibles & ſe plient à toutes les ſenſations. Par ce moyen, vous préparerez les matériaux les plus précieux ; vos éleves accumuleront dans leur enfance des faits qui les rendront un jour des prodiges.

N'héſitez donc pas un moment à commencer de bonne heure l'étude de la médecine ; mais apprenez à connoître la portée de l'eſprit de vos éleves. N'exigez pas d'un enfant les mêmes efforts que d'un homme

fait. Mettez-vous toujours à sa place, souvenez-vous qu'il ne combine que très-peu d'idées, que toutes ses connoissances sont & doivent être purement représentatives, qu'il n'a dans la tête que des images. En conséquence de ces observations, félicitez-vous de le destiner à une profession dont tous les objets sont à sa portée. La médecine considere les corps ; son étude ne présente d'abord que des images, des tableaux ; ce n'est qu'après avoir gravé dans sa mémoire la figure & la couleur des corps, que l'on en étudie les rapports.

Dès que vos enfans commenceront à distinguer les objets, présentez-leur des fleurs, des insectes, des serpens, des os propres & vernissés ; accoutumez-les par degrés à considérer de sang froid toutes les formes des corps, qu'ils ne tremblent pas comme des femmes à l'aspect d'un crapeau, d'une araignée. Tous ces objets ne nous incommodent

par leur préſence, que parce que les préjugés les ont rendus ſuſpects. Cette obſervation eſt confirmée par pluſieurs expériences. Nous avons vu des femmes élevées dans tous les préjugés à cet égard, qui guidées par une forte paſſion pour l'hiſtoire naturelle, ſont parvenues en peu de temps à toucher de ſang froid les animaux les plus hideux.

Les écoliers élevés à la campagne ne palpent-ils pas avec plaiſir les araignées, les chenilles, &c? Que l'on ne s'imagine pas que ces premiers traits de l'hiſtoire naturelle ſoient une étude pénible pour nos éleves, ce ſera pour eux une chaſſe, qu'ils feront avec plus de plaiſir & d'ardeur que les ſeigneurs ne pourſuivent celle du ſanglier & du cerf.

Je me rappelle avec un doux ſentiment ces heureux momens de mon enfance, où livré aux purs mouvemens de la nature, j'employois le tems de mes promenades à pour-

ſuivre avec mes petits camarades, tous les animaux qui tomboient ſous nos yeux. Nous paſſions des heures entieres à l'ardeur du ſoleil, tout occupés de la chaſſe d'un bourdon, d'un papillon. Quelle joie lorſque nous avions pu ſaiſir une larmiſe? Avec quel empreſſement nous en examinions toutes les parties, avec quelle inquiétude nous cherchions de nouveau phénomenes. Tantôt nous éprouvions l'effet du tabac ſur ce lézard, tantôt nous lui coupions quelques parties, nous nous tourmentions à deviner ſa nourriture. Quelquefois la gourmandiſe nous conduiſoit; nous étions des ennemis dangereux pour les bourdons, nous les pourſuivions ſans relâche. Quel étoit le motif qui nous donnoit tant d'activité? Nous avions appris que cet inſecte étoit pourvu d'une veſſicule pleine d'une liqueur délicieuſe; nous avions remarqué que nous ne pouvions en jouir qu'avec précaution, qu'il falloit une certaine dextérité

pour saisir l'animal, se préserver de son redoutable éguillon, tout cela se faisoit avec promptitude. J'ai vu des écoliers assez bons observateurs pour se laisser piquer par un abeille, afin d'avoir le plaisir de voir distinctement le jeu de l'éguillon de cette mouche.

Non seulement les insectes nous amusoient des journées entieres, mais nous étions avides d'observer tous les phénomenes de la nature. Avec quelle ardeur travaillions-nous à découvrir les nids des oiseaux ? Nul danger ne pouvoit nous arrêter, nous escaladions les branches les plus élevées. Plus hardis que des couvreurs, nous allions enlever sur les toits les petits des hirondelles & des moineaux.

Les minéraux, quoiqu'inanimés, fixoient souvent nos regards. Nous cherchions les cailloux les plus singuliers, les stalactites attiroient notre attention. Souvent même nous faisions des remarques très-justes sur

sur leur origine, &c. Enfin pour tout dire, je peux assurer que lorsque j'ai tourné mes regards vers l'histoire naturelle, j'ai tiré un très-grand secours des observations de mon enfance; sans les notions qu'elles m'ont fournies, je n'aurois jamais pu faire des progrès sensibles dans cette utile & agréable partie de la médecine; les méthodes m'auroient offert des difficultés insurmontables. Tous les connoisseurs savent que pour pour les mettre en jeu avec succès, il faut préalablement connoître par routine un certain nombre de corps dans les trois regnes de la nature. Enfin, pour derniere preuve de l'aptitude des enfans pour l'histoire naturelle, je citerai le fils de M. Sauvage, célebre professeur de Montpelllier, dont nous avons parlé ailleurs. Cet enfant nous offroit en 1760 un prodige d'érudition. Il connoissoit parfaitement presque tous les objets de la nature; ses idées sur les substances végétales, animales

& minérales étoient non seulement claires & distinctes, mais encore liées entr'elles par toutes les méthodes connues. Cet exemple nous fit faire plusieurs réflexions sur l'éducation médicinale, & sur les moyens de développer le goût de nos éleves.

Les enfans aiment tous les objets de l'histoire naturelle, c'est une vérité de fait; mais il seroit très-possible de leur en inspirer une horreur invincible, si l'on s'y prenoit aussi lourdement que le commun des précepteurs pour les autres sciences. Dans notre enfance nous abhorions nos livres, parce que réellement ils étoient les instrumens de tous nos maux. Nous aimions la nature, parce que l'on ne nous menaçoit pas si nous ne faisions pas des progrès dans l'étude de l'histoire des animaux. Voulez-vous éteindre dans vos enfans le goût de la contemplation des œuvres du Créateur, faites-leur un plan suivi, obligez-les à l'étude des livres écrits sur

l'hiſtoire naturelle, puniſſez-les lorſqu'ils ne vous auront pas nommés une plante, un minéral. Frappés de cette idée, laiſſons donc aux pédans leurs armes & leurs tournures, engageons nos enfans à obſerver tout par l'attrait du plaiſir ; n'oublions jamais qu'ils aiment la variété dans leurs recherches. En conſéquence, préſentons-leur tantôt une plante, tantôt une inſecte, tantôt un minéral, contraſtons ſouvent les figures & les couleurs, inſpirons-leur le deſir de connoître. Vous ſavez, par exemple, qu'ils aiment à courir, à danſer, ils ont même une certaine émulation entr'eux, ils veulent ſe ſurpaſſer à l'envie. Etabliſſez des courſes, des luttes, &c. Que le prix du vainqueur ſoit un bouquet ; que certaines fleurs repréſentent le premier prix, d'autres le ſecond, ainſi de ſuite. Bientôt vos petits poliçons connoîtront auſſi bien que vous les plantes qui doivent leur fournir les fleurs de leur triomphe. Voulez-

vous avoir bientôt un insecte rare, proposez un jeu de bague, ou tout autre, pour celui qui l'apportera ; par ces moyens & mille autres, que les circonstances fourniront, vos éleves apprendront rapidement à distinguer tous les corps qui les environnent.

En me rappellant les jeux de mon enfance, qui, comme je l'ai exposé, a été très-négligée, je suis frappé de la multitude de moyens que nos précepteurs auroient eu pour exciter notre curiosité, s'ils avoient été moins bornés. Vivez à la campagne avec vos éleves, chaque moment vous pourrez les instruire en les amusant. Tantôt en faisant avec eux des petites flûtes, lorsque la seve engorge les arbrisseaux, vous pourrez leur donner la premiere idée des principes de la physique des plantes ; en même tems vous leur apprendrez à connoître l'arbousier, le coudrier, le saule, le sanguin & plusieurs autres arbres. Tantôt en faisant un petit canon avec le bois du sureau, vous

leur donnerez une idée de ſa moële & de ſon utilité, vous leur ferez connoître cet arbre précieux, ſes parties, ſes uſages économiques & médicinaux. Choiſiſſez ſur-tout les ſubſtances qui offrent des phénomenes ſinguliers, ou qui ſont utiles pour les jeux de l'enfance. Par exemple, un enfant verra toujours avec plaiſir les effets qui ſuccedent au tact de la ſenſitive; lorſqu'il aura obſervé deux fois ces phénomenes, il n'oubliera jamais cette plante, ni tout ce que vous lui en aurez dit. Je pourrois aiſément faire un gros livre, en développant tous les moyens que le goût naturel des enfans peut ſuggérer, pour les conduire à des progrès rapides dans l'hiſtoire naturelle; mais j'en ai aſſez dit pour tout lecteur éclairé.

L'anatomie n'eſt pas moins à la portée de l'enfance. Nous ne voyons encore ici que des images plus ou moins variées; mais on pourra nous faire une objection qui mé-

rite d'être examinée. Ne craignez-vous pas, dira-t-on, d'endurcir le cœur de vos enfans, en leur montrant les détails anatomiques? Il ne nous paroît pas que l'inſpection d'un cadavre puiſſe en rien influer ſur le caractere moral de nos éleves. Il eſt vrai que nous les accoutumerons au ſpectacle de la mort, c'eſt même notre intention; mais nous ne prétendons pas pour cela le rendre cruel, l'aſpect d'un cadavre inſpire plutôt de la pitié que de la cruauté. Cette objection ſeroit fondée ſi nous voulions mettre le ſcalpel à la main de nos jeunes éleves, pour le plonger dans les entrailles d'un animal vivant; peut-être développerions-nous par-là le germe de la cruauté; cependant il n'eſt pas encore ſûr que cela influât en rien ſur le moral, au moins relativement à leurs ſemblables. Un anatomiſte peut faire des expériences ſur des animaux vivans, les tourmenter par conſéquent, ſans que pour

cela il goûte aucun plaiſir à les voir ſouffrir ; bien au contraire, la pitié eſt le ſeul motif qui les détermine à leur faire éprouver des traitemens auſſi cruels. Pénétré de l'amour de l'humanité, il travaille à acquérir des vérités utiles pour le ſoulagement des malheureux. Quoiqu'il en ſoit, nous penſons que l'on doit préſenter de très-bonne heure toutes les parties du corps humain à nos éleves ; on aura des ſquelletes montées de tous les animaux de nos climats ; on leur fera appercevoir les reſſemblances & les différences ; on leur nommera toutes les parties. Quelque barbare que ſoit la nomenclature anatomique, ce ne ſera qu'un jeu pour nos enfans ; on leur apprendra à diſtinguer nos organes & à les nommer, comme l'on apprend à un animal à reconnoître des cartes ; l'appas du plaiſir, voilà l'unique inſtrument que nous devons employer.

Si vous avez pluſieurs éleves,

animez-les les uns par les autres, propoſez un prix à celui qui nommera plus promptement un certain nombre de parties. Si vous n'en avez qu'un, faites jouer la friandiſe, donnez du bonbon, promettez une courſe au petit anatomiſte, s'il vient à bout de nommer pluſieurs parties; par ces moyens, on gravera dans ſon imagination la figure & les rapports de toutes les parties du corps humain. Si vous voulez lui épargner les dégoûts du cadavre, ſervez-vous de figures en cire, qui repréſentent fidélement nos organes; faites des préparations en fil de fer, pour lui donner une idée des nerfs, des veines & des arteres; cependant ne vous en tenez pas là, ſaiſiſſez toutes les occaſions de lui montrer la nature. Vos affaires domeſtiques vous en fourniront ſouvent de précieuſes. La mort d'un poulet, d'un lapin, d'un porc feront pour lui une inſtruction ſûre & même agréable. Menez-le chez votre bou-

cher, ſon attelier ſera ſon amphithéatre anatomique. Les ouvertures des cadavres rectifieront les idées qu'aura ſuppoſé l'anatomie comparée.

La chymie ne ſera pas plus difficile que l'anatomie & l'hiſtoire naturelle ; toutes les expériences ſont aſſez frappantes pour intéreſſer la jeuneſſe. Mêlez adroitement les plus curieuſes avec celles qui frappent moins les ſens, l'inflammation des huiles eſſentielles par les acides, le tonnere artificiel de l'éméri, les phoſphores, les détonnations fixeront certainement l'attention de vos enfans. Il ne s'agit pas de les étourdir par des explications phyſiques ; laiſſez-là les théories tranſcendantes, faites des tableaux, préſentez des phénomenes ; le tems viendra où vos éleves ſauront animer tous ces faits & en ſaiſir les rapports.

Je n'ai jamais pû concevoir l'ineptie des inſtituteurs. Ils ont préci-

ſément cherché tout ce qui n'a aucune priſe ſur l'eſprit de l'enfance, ou abandonné ce qui pouvoit réellement l'intéreſſer. Un laboratoire chymique ſera toujours pour les enfans une vraie ſalle de récréation; ils voudront certainement connoître le nom & l'uſage de tous les inſtrumens chymiques; leurs figures bizarres eſt très-propre à les frapper: que ſera-ce lorſqu'on les mettra en œuvre? J'ai quelquefois ri des réflexions d'un petit bon homme qui viſitoit ſouvent notre laboratoire; il ne me laiſſoit pas un moment de repos que je ne lui euſſe expliqué tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux. Chaque expérience le frappoit d'admiration, il tournoit avec une ſinguliere inquiétude autour de nos fourneaux, lorſque j'avois mis une opération en train; il en attendoit des heures entieres le ſuccès. Alors ſa joie étoit peinte ſur ſon viſage, il vouloit ſentir, flairer les produits, quelquefois même il pouſſoit ſes

queſtions juſqu'à vouloir pénétrer les cauſes des phénomenes ; enfin au bout de quelques mois, ſans prétentions, ſans même avoir jetté un plan réfléchi, mon petit payſan avoit dans la tête des tableaux auſſi exacts que le meilleur chymiſte. Je ne ſaurois donc trop le répéter, voulez-vous former des ſujets tranſcendans, cultivez-les dès l'enfance ; mais que le plaiſir ſoit le ſeul inſtrument qui les dirige. Ne grondez jamais, n'affectez aucun plan particulier ; que vos éleves s'amuſent éternellement, & ſoient très-perſuadés que vous ne ſongez qu'à leur procurer du plaiſir.

Je dirai plus encore, commencez dès leur plus tendre enfance à leur inculquer l'hiſtoire des maladies. Dans cette partie de l'art, tout eſt tableau, un homme malade offre une ſuite de phénomenes ſenſibles, qui tous réunis, forment le tableau de ſa maladie. Pourquoi donc la pratique ne ſeroit-elle pas

propre à inſtruire des enfans deſtinés à exercer un jour la médecine. Si vous devez aller voir un malade, menez-y vos éleves; chemin faiſant on trouvera des plantes, des inſectes, on verra un quadrupede, un oiſeau. Tous ces objets donneront de nouvelles idées, ou réveilleront les anciennes. Arrivés auprès du malade, le pere ou le précepteur médecin fera obſerver à ſon éleve les ſymptômes frappans & eſſentiels. Si c'eſt un pleurétique qui a demandé ſes ſoins, il fera remarquer la difficulté de reſpirer, la toux, le crachement de ſang; il lui fera táter le poulx, palper la peau. Si c'eſt un hydropique, l'enflure du ventre, la fluctuation formeront une image qui ne s'effacera jamais. Au retour, le maître répondra avec ordre & ſimplicité à toutes les queſtions dont la ſolution ſera à la portée de l'éleve, il écartera avec ſoin celle qu'il ne pourroit comprendre d'une maniere diſtincte. Une autre fois il le rendra témoin de l'ad-

miniſtration de l'émétique, de ſes effets, des veſſicatoires, &c. Surtout il inſiſtera ſur les maladies extérieures, qui étant plus ſenſibles, forment des tableaux plus complets; il hazardera même, ſuivant ſon caractere, de lui faire voir quelques opérations peu douloureuſes, comme la ponction dans l'hydropiſie, la ſaignée, &c. Souvent il lui préſentera des inſtrumens de chirurgie, il lui en apprendra le nom, l'uſage, &c.

Tous ces objets peuvent ſe placer avec facilité & ſans confuſion dans la mémoire des éleves; ils font des impreſſions vives & frappantes. J'avoue que les premiers jours, ces impreſſions ſont fatiguantes; mais l'habitude en ôte bientôt l'horreur; la pitié ſeule y trouve un aliment. Les enfans, en voyant l'empreſſement de leur maître à ſoulager les malheureux, en contracteront une heureuſe habitude; ils ſoupireront après ces momens délicieux où

ils pourront jouer les mêmes rôles.

Ce plan paroîtra peut-être bizarre & même extravagant à des imbécilles qui ne jugent possible & raisonnable que ce qu'ils ont fait ou vû faire ; mais les personnes qui savent observer, seront convaincues de sa possibilité. Dès que ces idées commencerent à rouler dans mon esprit, je fus curieux de les vérifier, je cherchai des occasions, je questionnai des enfans de huit à neuf ans, qui étant attachés à leurs parens, les avoient suivi de près dans leurs maladies ; ils me rapporterent aussi fidélement que les médecins auroient pu le faire, non seulement quelques symptômes de ces maladies, mais encore les détails les plus minutieux. Je dirai plus encore, j'ai vu tout récemment une petite fille de cinq ans, qui m'a fait une histoire très-circonstanciée de la maladie de son frere, & des remedes qu'on lui avoit fait prendre. Enfin,

pour citer ma propre expérience ; je me rappelle parfaitement de presque toutes les maladies de mes petits camarades. C'eſt dans l'âge le plus tendre que je me ſuis formé les tableaux les plus frappans des diſſenteries, de la petite vérole, des engelures, des plaies, &c.

ARTICLE SECOND.

L'étude des langues.

Si nous voulions approfondir le grand objet d'éducation, nous ſerions obligés de diſcuter une foule de queſtions. Nous examinerions dans quel tems on doit commencer à préſenter des livres aux enfans, de quelle maniere on doit s'y prendre pour éviter les dégoûts qu'entraînent néceſſairement les premieres lectures ; nous chercherions les moyens de fortifier les corps, en développant les facultés ſpirituelles ; mais nous mettrons de côté toutes ces queſtions

comme ayant été réſolues par des philoſophes & des médecins éclairés. Ce qui doit uniquement nous occuper, c'eſt l'éducation médicinale, & nous devons expoſer les moyens les plus efficaces pour apprendre utilement les différentes langues que nous avons regardées comme néceſſaires aux médecins.

On doit penſer qu'après nos déclamations contre l'inſtitution des colleges, nous ne la mettrons pas nous-mêmes en pratique. Nous avons prétendu que la grammaire devoit faire une partie de la métaphyſique, & que ce n'en étoit pas la plus aiſée ; d'où l'on conclura qu'elle n'eſt pas à la portée de l'eſprit des enfans. Laiſſons donc là les livres, les dictionnaires, les traités grammaticaux, les méthodes d'apprendre les langues latine & grecque : tout cela ſera éloigné, comme des inſtrumens très-propres à dégoûter les enfans de l'étude, & à leur inſpirer de l'horreur pour toute application

d'esprit. Nos éleves apprendront la langue latine comme les payſans apprennent leur jargon ; nous nommerons dès leur plus tendre enfance tous les objets qui tomberont ſous leur ſens, ſur-tout ceux qui par leurs éclats, leurs figures bizarres, ou leur mouvement, fixent leur attention. Nous ne les aſtreindrons point à apprendre de mémoire ; s'ils ne retiennent pas le nom, nous y reviendrons à la premiere occaſion ; ainſi à l'âge de quatre ans, preſque tout le dictionnaire de nos enfans ſera renfermé dans les objets qui ſe trouveront autour d'eux. A meſure que leur ſphere d'activité s'étendra, nous ſerons bien mal-adroits ſi nous n'avons pas le ſecret d'exalter à proportion leur curioſité naturelle. Ne leur préſentant que des ſujets d'amuſement, ils ſeront plus empreſſés d'en ſavoir les noms que je ne le ſerai de leur apprendre. Je me ferai une loi de leur parler toujours en latin, dès qu'il s'agira d'une

partie agréable qui leur promettra de grands plaisirs. Par cette méthode, non seulement les substantifs se placeront facilement dans leur mémoire ; mais encore ils sauront vous exprimer par des adjectifs appropriés, toutes les modifications des objets de leurs occupations.

Cette marche est si naturelle, que je ne conçois pas comment on peut l'abandonner. Ne voyons-nous pas tous les jours des ouvriers très-grossiers passer de leurs pays natal chez l'étranger, & apprendre en peu d'années la langue italienne, l'anglaise, l'allemande, &c. Nos instituteurs sont aussi stupides qu'un homme qui pouvant élever une petite maison avec les outils les plus vulgaires, travailleroit plusieurs années à rassembler des échaffaudages immenses. Réfléchissez-y bien, & vous vous convaincrez que tout l'attirail grammatical est aussi inutile pour bien parler, que l'anatomie pour savoir danser. Les dames nous en

offrent tous les jours des exemples frappans ; elles s'énoncent avec délicateſſe, n'employant jamais que des termes propres, cependant la plupart n'ont point appris la grammaire, ou ſi elles l'ont fait, ce n'a été qu'après avoir ſu parler leur langue ; nous-mêmes qui après dix ans de végétation dans les colleges, ſommes parvenus à entendre & parler le latin & le grec, ſongeons-nous un moment aux regles de la ſyntaxe ; nous les avions déjà entiérement oubliées en philoſophie, pour ne pas dire plutôt. Mais pour confirmer tout cela par des exemples, Montagne, ce ſage & ingénieux philoſophe, nous aſſure que ſes maîtres ne lui apprirent pas autrement le latin ; ſon pere choiſit des ſavans étrangers qui ignorant le françois, ne lui parloient jamais que latin. Par cette méthode, à l'âge de cinq à ſix ans il parloit auſſi correctement que ſes précepteurs ; cependant, comme il nous l'apprend

lui-même, il n'avoit pas la mémoire heureuſe, mais au contraire très-ingrate. J'ai fait la même preuve ſur un petit enfant qui me fut confié; je ne lui parlois que latin; en peu de mois il nommoit tous les objets qui ſe préſentoient ſous ſes yeux.

Cette méthode d'apprendre les langues eſt non ſeulement agréable, mais beaucoup plus courte que celle que l'on ſuit communément. En l'adaptant, on a la douce conſolation de ſupprimer d'un ſeul coup tous les ſujets de haine, de dégoût que le plan pédanteſque inſpire toujours infailliblement. Conduiſez donc vos enfans juſqu'à l'âge de dix à onze ans, en ne les inſtruiſant que par la contemplation de la nature, & ne leur apprenant les mots françois & latins qu'après vous être aſſuré qu'ils en ont gravé les objets dans leur mémoire. Vous y trouverez deux avantages eſſentiels. 1°. Vous ne les rendrez point malheu-

reux; leur enfance ſera, comme elle doit l'être, l'âge des ris & des plaiſirs innocens. 2°. Leur caractere ſe développera ſans efforts; en ſuivant les douces impreſſions de la nature, ils n'auront point cet air ſombre, honteux & refrogné que nous obſervons dans tous les écoliers victimes de l'éducation des colleges; leur cœur ſera droit, tendre, ſincere, ſans haine, ſans aucune paſſion irraſcible. Vous ſerez aimés tendrement par vos éleves; ils ſouffriront s'ils vous perdent un ſeul moment; tandis que les autres enfans rient, comme je l'ai ſouvent obſervé, dès que leurs maitres ſont malades ou qu'ils ſont abſens. N'ayant que des idées claires & diſtinctes, proportionnées à leur âge, leur jugement ſera droit; ils ne vous étourdiront pas par des réponſes ſingulieres, mais ils raſſembleront les matériaux qui ſeront un jour les ſemences des abſtractions les plus hardies & des découvertes les plus utiles.

Lorſque vous aurez conduit vos éleves à l'âge de douze ans, vous pourrez les approcher des livres, en ſuppoſant qu'avant cette époque vous aurez ſaiſi les occaſions de leur apprendre à lire & à écrire, que ſur-tout vous les y aurez engagé par l'appas du plaiſir; mais n'oubliez jamais vos grands principes. Ne point ennuyer les enfans, les amuſer, voilà à quoi vous devez ſans ceſſe penſer. Tremblez, ſi vous vous appercevez que l'étude les fatigue : bientôt ils la prendront en horreur, elle deviendra le fléau de leur vie. Commencez par leur propoſer une partie de chaſſe, dreſſez-en vous-mêmes les conditions, les diſpoſitions; écrivez le tout en latin, ſans beaucoup d'inverſion; alors propoſez-leur pour moment du départ, celui où ils vous apporteront une traduction fidele du plan propoſé. Bientôt vous verrez vos petits chaſſeurs ſe mettre à l'ouvrage avec ardeur; en peu d'heures ils

vous auront contentés. On a trouvé un oiſeau rare, un quadupede curieux, on en ſait le nom, mais on voudroit connoître les mœurs, les uſages, &c. Choiſiſſez Pline, ou quelqu'autre naturaliſte latin, apprenez à vos éleves que ces auteurs ont tout écrit, qu'il ne s'agit que de les expliquer. Alors montrez-leur le chapitre, mettez-les ſur les voies, donnez-leur quelques explications ſur les regles les plus ſimples de la grammaire, faites-leur ſentir la différence des deux langues, mais ſur-tout ayez ſoin de ne leur préſenter à traduire que des morceaux de latinité qui repréſentent des ſujets qu'ils connoiſſent parfaitement. Ne vous attachez ni à l'hiſtoire ancienne, ni à tout ce qui tient aux relations ſociales; fixez-vous aux livres de phyſique, c'eſt à-dire à ceux qui peignent la nature; choiſiſſez les beaux morceaux d'agriculture de Virgile, ſur-tout la partie didactique. Prenez

Vaniere, mais ſans quitter Pline & Celſe : ces auteurs vous fourniront des morceux iſolés, excellens, non-ſeulement pour donner à vos éleves le goût de la belle latinité, mais encore pour leur inculquer la plupart des obſervations qu'ils auront déjà faites.

Quant à la morale, nous penſons que les préceptes ſont hors de ſaiſon, avant l'âge de ſeize à dix-huit ans. Tout ce que l'on dit aux enfans eſt perdu, & ne ſert qu'à les habituer à ſe payer de paroles creuſes. L'Etre ſuprême a gravé dans le cœur de l'homme les principes infaillibles de ſa conduite. Qu'il écoute à tout âge ſa conſcience avec ce ſentiment intérieur qui nous donne des déciſions ſi juſtes & ſi conſtantes ; alors tous les livres des philoſophes deviendront inutiles. Queſtionnez le pâtre le plus groſſier ſur ſes relations ſociales avec ſes ſemblables, vous vous aſſurerez de ſa ſagacité ; ſes déciſions

décisions seront aussi justes & aussi sévères que celles d'un jurisconsulte ou casuiste le plus éclairé. Il ne propose que ce que sa conscience lui dicte ; c'est ainsi que dans l'occasion il se juge lui-même. Nos enfans nous offriront les mêmes observations. Ne les tirez jamais de leurs relations, vous serez étonnés avec quelle sagacité & quelle candeur ils condamneront l'injuste & approuveront le juste. Si donc vous voulez les instruire utilement, ne leur parlez jamais qu'après la vérité ; écoutez votre cœur pour les juger, ne condamnez dans leurs procédés que ce que votre conscience condamne, sans écouter les préjugés ; ramenez toute leur morale à celle que le Créateur leur a dictée ; mais soyez très-circonspect à cet égard ; n'allez consulter ni les offices de Ciceron, ni Seneque ; ces excellens livres sont faits pour les hommes, & non pour les enfans ; mesurez, pour le dire encore une fois,

vos inſtructions ſur leurs relations, compoſez vous-mêmes des hiſtoires latines qui ſoient le vrai portrait de leurs mœurs, obligez-les à condamner dans des perſonnes ſuppoſées leurs propres défauts; alors ils vous entendront, peu-à-peu vous développerez le germe de toutes les vertus; peignez-leur avec force la magnanimité, la bienfaiſance, la douceur, la charité, la compaſſion; faites-leur ſentir que ceux qui pratiquent ces vertus ſont ſeuls heureux, qu'ils trouvent leur bonheur dans leur propre cœur; préſentez-leur le méchant, le libertin, le colere rongés par les remords; faites-leur voir les ſuites funeſtes de la débauche: alors vous les intéreſſerez, vous leur inſpirerez la haine du vice & l'amour de la vertu.

Faites enſorte qu'ils voient Dieu dans toutes ſes œuvres. Enſeignez-leur dès l'enfance la théologie naturelle; elle eſt très adaptée au goût des jeunes gens, ſur-tout lorſqu'ils

ſont parvenus à l'âge où nous les ſuppoſons. Animez l'hiſtoire naturelle en leur faiſant obſerver les rapports les plus frappans. Quel eſt l'enfant qui ne vous comprendra pas lorſque vous expliquerez l'utilité de l'huile dont les oiſeaux oignent leur plumage, de celle qui recouvre les poiſſons, de l'uſage de la toile d'araignée, de celui des feuilles, &c ? Faites-leur ſentir la main bienfaiſante du Créateur; tous les jours de leur vie vous en fourniront les occaſions. Le retour des brebis & des bêtes à cornes dans leur étable, vous donnera matiere à d'utiles réflexions; l'aſpect des fruits, ſelon la ſaiſon, fera ſentir la bonté de l'Etre conſervateur; tout enfin ſervira à approcher ſans ceſſe vos éleves de la ſource inéffable des biens. C'eſt par là que vous les tiendrez utilement ſous les yeux de la Divinité, & non par des dogmes qu'ils ne peuvent encore comprendre. Ne leur ordonnez jamais de prier, ne

les menez point malgré eux dans le ſanctuaire de la Divinité ; qu'ils vous y ſuivent librement, en vous voyant proſternés devant l'holocauſte ſacré ; ils vous imiteront. Le tems viendra où vous leur expliquerez les myſteres de la rédemption ; mais pour le préſent ils ne doivent qu'être vos imitateurs. Ne leur enſeignez que ce qu'ils peuvent comprendre & pratiquer ; bientôt en leur développant les myſteres de la nature, vous les amenerez à ceux de notre auguſte religion.

ARTICLE TROISIEME.

De l'étude des arts.

NOUS ſommes très-perſuadés qu'en ſuivant notre plan d'éducation médicinale, nos éleves auront pouſſé leur perfectibilité auſſi loin que le comporte leur âge. A douze ou quinze ans leurs corps ſeront auſſi vigoureux que ceux des payſans ;

nos exercices les ont rendus dispos, alertes, adroits; leur esprit est véritablement cultivé, leur mémoire est meublée d'une multitude infinie de tableaux dessinés avec vérité; leur imagination profitant des richesses de la mémoire, est aussi féconde qu'elle peut l'être; leur jugement ne s'étant encore exercé que sur des objets à leur portée, est droit; ils connoissent tous les corps que la nature a semés autour de leur habitation. Les phénomenes physiques & chymiques leur sont familiers, ils parlent avec facilité leur langue naturelle & la langue des Romains; leur cœur est pénétré des sentimens de la probité; ils connoissent les sentiers de la vertu, l'aiment & la suivent avec ardeur; le vice leur est en horreur; ils aiment passionnément tous ceux qui les environnent, parce qu'ils n'en ont jamais éprouvé que des bienfaits.

Jusqu'à cette époque nous avons pensé à cultiver leur mémoire plus

que leur jugement, nous n'avons mis en jeu que les facultés de leur esprit, qui étoient susceptibles de saisir les objets de leurs plaisirs; mais maintenant que la raison commence à se développer, nous devons lui donner matiere à s'exercer. Qu'avons-nous donc à faire, sinon à approfondir ce que nous n'avons qu'effleuré? Plus occupés du physique que du spirituel, nous n'avons fait que des tableaux des différens objets qui sont tombés sous les sens, nous n'avons saisi que les rapports les plus sensibles; aujourd'hui nous devons enchaîner les rapports les plus éloignés; mais graduons avec soin notre marche, n'allons pas tout-à-coup nous plonger dans les abîmes des abstractions, marchons pas à pas dans la recherche de la vérité, ne procédons que lentement, commençons par lier nos connoissances; c'est ici que nous devons donner à nos éleves les premieres notions des méthodes d'histoire naturelle. Les

plantes, les animaux, les minéraux ſont peints au naturel dans leurs cerveaux ; mais ils n'ont aucune liaiſon entr'eux ; nous avons étudié les corps ſelon l'occaſion, nous devons maintenant réunir les ſemblables, ſéparer ceux qui offrent des différences. Par ce moyen nous fournirons à nos jeunes naturaliſtes les premieres idées des genres, des eſpeces, des individus, des ordres, des claſſes. Dès que nous aurons enchaîné tous les ſujets que nous connoiſſons, nous appercevrons aiſément les vuides qui ſont très-conſidérables. Fatigués de ce défaut, nous conſulterons nos auteurs, nous y verrons avec ſurpriſe une multitude de corps que nous ne connoiſſons pas. Accoutumés à l'étude, & dévorés par la curioſité, nous deſirerons ardemment de connoître ces ſubſtances que notre climat nous refuſe ; ces deſirs donneront lieu à des projets de voyages ; nous ne ſongerons à rien moins qu'à parcourir

toute la terre ; nouveaux Alexandres, nous nous repaîtrons de conquêtes ; mais nous ferons bientôt des retours affligeans. Pour voyager il faut être riche, nous ne le sommes pas ; cette seule réflexion fournira matiere à plusieurs conversations politiques, &c. Cependant nous desirerons toujours de remplir les vuides de nos méthodes, le hasard nous fournira l'occasion de voir des gravures, des dessins de plantes, d'animaux étrangers ; nous étudierons avec ardeur ces estampes, nous les confronterons avec les descriptions de nos auteurs ; bientôt nous verrons avec joie que ce sont les chaînons qui nous manquoient ; ne pouvant acquérir ces estampes à cause de leur cherté, nous travaillerons à les imiter ; ce curieux qui en est le possesseur nous les confie. Alors nous faisons différentes tentatives, nous barbouillons beaucoup de papier inutilement, nos figures ne représentent rien. Enfin, après plusieurs essais, nous faisons

une découverte importante : nous huilons des papiers ; & les couchant sur la figure, nous suivons tous les traits, nous l'imitons avec vérité. Cette découverte est suivie bientôt d'une autre. Pour plus d'exactitude, nous imaginons de ponctuer avec un stilet tous les traits de la figure. De tentative en tentative nous venons jusqu'à dessiner d'après nature ; nous plaquons des plantes desséchées sur du papier, nous les colorons, & par ce moyen nous découvrons l'art des estampes enluminées ; bientôt avec des miroirs convexes nous peignons dans une chambre obscure, de grands objets en raccourci. A force d'essais nous apprenons à saisir les contours ; nous imitons les ombres, les lointains, &c. Si les progrès de nos éleves sont rapides, c'est que la peinture est de tous les arts celui qu'ils aiment le plus. Pour vous en convaincre, entrez dans une classe ; vous trouverez très-souvent plusieurs écoliers occupés à dessiner des arbres,

des hommes, &c. Vous ferez quelquefois étonné de la vérité de leurs deſſins. Je me rappelle avec plaiſir un petit chef-d'œuvre dont j'ai été témoin dans mon enfance. Nous nous amuſions à peindre tout ce que nous voyions. Peu-à-peu nous entreprîmes de raſſembler pluſieurs perſonnages dans un même tableau. Un d'entre nous, après pluſieurs eſſais, conçut le projet de rendre en tableau les aventures de Telemaque. Auſſitôt qu'il eut médité ſon plan, il mit la main à l'œuvre avec ardeur. Je n'oublierai jamais la conſtance avec laquelle il y perſiſta; il ſacrifioit à cet ouvrage tous ſes momens de récréation. Ce morceau m'étant tombé entre les mains, lorſqu'il quitta le college, je l'ai longtems conſervé avec plaiſir. Des connoiſſeurs admiroient ſur-tout la mort d'Hercule. Il étoit repréſenté d'un côté déchirant la funeſte tunique de Déjanire, & de l'autre lançant le pauvre Hylas dans la mer. Il eſt vrai que ce

morceau ne frappoit pas par la fineſſe des couleurs ; mais il étoit vrai, & repréſentoit aſſez bien la nature. Remarquez que l'auteur n'avoit que dix ans, & que ſa plume fut ſon ſeul pinceau.

Cet exemple ſoutenu de tant d'autres, prouve invinciblement que les enfans aiment la peinture. Avec quelle avidité ne parcourent-ils pas les images, les tableaux ! L'homme eſt né imitateur. Les enfans prennent le ton, l'accent de ceux qui les environnent, ils imitent leurs tics, leur port, leurs mœurs, &c. C'eſt ſur cette obſervation que ſont fondés les excellens préceptes que nous avons pour éviter les funeſtes ſuites des mauvais exemples. Nous penſons donc que le deſſin, la peinture ſeront pour nos éleves un amuſement plutôt qu'une occupation ſérieuſe ; mais nous ne les y obligerons point. A notre imitation, ils emploieront les jours pluvieux à deſſiner des morceaux d'hiſtoire

naturelle, ou de pieces d'anatomie préparées.

Plusieurs raisons très-graves nous engagent à cultiver le goût de nos éleves pour le dessin. Peu de professions tirent plus de secours de la peinture que la médecine. Tous les artistes zélés ont des occasions brillantes de communiquer au public de nouvelles plantes, des animaux rares, ou des préparations d'anatomie comparée; souvent même la pratique a recours au dessin, comme on peut s'en assurer en parcourant les livres de chirurgie; non-seulement on est obligé d'en peindre les instrumens, mais encore certaines tumeurs singulieres, &c.

La sculpture nous offre les mêmes secours. Souvent nos éleves seront tentés d'exprimer avec de la cire les différens organes du corps humain ou des animaux; nous sommes d'autant plus autorisés à insister sur cette partie essentielle des arts, que nous y voyons un grand objet d'utilité.

Si tous les médecins ſavoient deſſiner & imiter en cire, ils pourroient ſe procurer en peu d'années des cabinets d'anatomie & d'hiſtoire naturelle, qui non-ſeulement leur ſerviroient utilement pour ſe rappeller pluſieurs objets importans, mais communiqueroient à une foule d'amateurs, des notions très-utiles, qui les mettant à même de juger ſainement les ouvrages de médecine, pourroient par contre-coup leur apprendre à faire un choix réfléchi des bons artiſtes. Car, nous ne ſaurions trop le répéter, il eſt très-utile pour l'honneur de la médecine, que les amateurs ſe multiplient; c'eſt le ſeul moyen de détruire les préjugés qui, en empêchant les bons praticiens de percer, arrêtent les progrès de l'art de guérir.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'étude des belles-lettres.

SUIVONS toujours l'ordre de nos études, & conſultons la nature. La poéſie, l'éloquence, l'hiſtoire ſont le théatre de toutes les paſſions. Nos éleves, parvenus à l'adoleſcence, en ſentent déjà les premieres ſecouſſes. Les livrerons-nous à leurs penchans ? Malheureuſement, à proportion que leurs paſſions ſe développent, leurs relations augmentent. Déjà pouſſés par une ſurabondance d'activité, ils cherchent à ſe répandre ; leurs cœurs impatiens du joug, travaillent à le ſecouer. Vous les voyez ſombres & rêveurs, le ſourire enfantin ne ſiege plus ſur leurs levres, ce doux calme qui faiſoit nos délices, ne frappe plus la vue ; la mélancolie s'empare de leur ame, ils commencent à ſe dégoûter de tous les jeux de l'enfance. Quelques efforts que nous faſſions, nous ne pouvons

les retenir ; nous n'avons qu'un seul parti à prendre , c'est de faire diversion. Rempliſſons leurs ames & leurs cœurs d'objets imaginaires , détournons leur affection de deſſus les objets réels, faiſons-leur aimer des chimeres; faiſons-leur ſentir les charmes de la poéſie ; étonnons leurs ames ſenſibles par les éclats de la véritable éloquence ; calmons leurs paſſions naiſſantes , en leur faiſant parcourir les déſordres, les ravages, les déprédations de l'hiſtoire ; qu'ils frémiſſent à la vue des calamités ſans nombre, dont l'ambition, l'amour, l'avarice & les autres paſſions iraſcibles ont inondé la ſurface de la terre. Par cette méthode nous donnerons le change à leurs ſens. En les contentant en apparence , nous gagnerons du tems : ce qui en bonne éducation conſtitue le point eſſentiel ; mais en ceci, comme en toutes choſes, il faut un choix. Si nous leur livrions ſans réſerve les tréſors de la poéſie, nous allumerions les paſſions

les plus dangereuſes. Quel eſt le précepteur aſſez ſtupide pour mettre entre les mains des adoleſcens les peintures attrayantes de l'amour ? Ce ſeroit jetter un braſier ardent dans un gouffre de ſoufre & de bitume, ou plutôt ne rira-t-on pas du plan de nos colleges ?

Dès que les enfans ont eu tout le tems & toutes les occaſions de ſe corrompre par le mêlange mal entendu des plus jeunes & des adoleſcens, on leur fait lire des paſtorales, pour leur donner du goût pour la poéſie. Virgile leur eſt vanté avec emphaſe ; on s'efforce de leur faire admirer les beautés des Bucoliques. Quelle ſotte contradiction ! Ces maîtres abrutis ne ſont point effrayés de la ſeconde églogue qui commence ainſi :

Formoſum paſtor Coridon ardebat Alexim,
Delicias domini, nec quid ſperaret habebat.

Le berger Coridon aimoit avec ardeur & ſans eſpoir le charmant Alexis, les délices de ſon maître.

Quoique cette églogue ſoit l'exemple le plus ſéduiſant de la ſodomie la plus infame, nos imbécilles inſtituteurs n'en ſont point effrayés, ils l'expliquent avec emphaſe. Les écoliers, que toutes leurs inſtructions tendent à corrompre, ne tardent pas à profiter de leurs leçons. Parmi eux, comme tout le monde le ſait, les Alexis ne ſont pas rares, encore moins les Coridons.

A cet âge d'effervescence, on leur lit gravement les métamorphoſes d'Ovide & les poéſies d'Horace, recueils auſſi dangereux, pour le moins, que les contes de la Fontaine & de Grecourt. Le quatrieme livre de l'Enéïde ne fait point trembler. Les tranquilles pédagogues enfin, pour faire voir en paſſant juſqu'où va la contradiction de notre éducation vulgaire, ont fait lire aux jeunes gens les Tuſculanes de Ciceron, qui ſont, comme l'a très-bien obſervé le phénix des beaux génies François, le cours le plus complet d'irreligion,

Pour nous, plus ſages ou moins téméraires, nous choiſirons avec ſoin les morceaux de poéſie que nous voudrons communiquer à nos éleves, nous ſaurons ſaiſir les momens favorables pour qu'ils produiſent leur effet. Par exemple, ſi nous voulons leur faire ſavourer les plaiſirs attachés à la vie champêtre, nous profiterons du printems & de la belle ſaiſon. C'eſt dans nos promenades ruſtiques que nous leur lirons les beaux morceaux de Géorgiques, élaguant avec ſoin les paſſages qui n'apprennent rien, ou qui ne contenant que des ſuperſtitions, nous entraîneroient dans des diſcuſſions propres à éteindre les mouvemens que nous voulons exciter. Nous quitterons rarement le charmant poëme de Vaniere, une grande partie des jardins du pere Rapin. Le poëme des ſaiſons de Lambert nous amuſera ſouvent dans les mêmes circonſtances. C'eſt dans un tems orageux que nous lirons les manifiques deſcrip-

tions des tempêtes; ſouvent nous nous éleverons vers l'Etre ſuprême, en chantant les magnifiques odes du grand Rouſſeau; mais nous éviterons avec ſoin de jetter ſeulement un coup-d'œil ſur cette foule d'excellens ouvrages qui ne reſpirent que l'amour ; nous ſommes très-perſuadés de leurs funeſtes effets, il ſeroit même à ſouhaiter qu'ils n'euſſent jamais exiſté. Dans la jeuneſſe ils enflamment, dans l'âge viril ils tourmentent, dans la vieilleſſe ils ſont inutiles.

L'éloquence a de trop grands rapports avec la poéſie pour ne pas en parler immédiatement après. Elle ne peint pas moins les paſſions, ſon empire eſt auſſi vaſte que celui des idées humaines, tout ce qui peut entrer dans l'eſprit de l'homme eſt de ſon reſſort. Dans les diſcours d'appareil, où il faut perſuader un peuple entier, agiter des intérêts publics, elle deploie toutes ſes richeſſes; & ſa majeſté eſt d'autant

plus grande, que les ſujets qu'elle traite intéreſſent davantage les grandes ſociétés. Auſſi c'eſt à Athenes, c'eſt à Rome, qu'elle a régné avec le plus d'éclat ; c'eſt dans un pays libre, que frayant le chemin des hommes, elle anime le génie, lui donne toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Jamais Ciceron, ni Demoſthenes n'auroient étonné l'univers par leurs magnifiques oraiſons, ſi le haſard les avoit fait naître dans un pays écraſé par le deſpotiſme. L'homme a toujours été guidé par l'intérêt, il lui faut des motifs puiſſans pour produire des ouvrages marqués au coin du génie. Ainſi, comment pourra-t-on eſpérer que nos orateurs obtiennent jamais les mêmes éloges de la poſtérité? L'enthouſiaſme ſeul de la religion peut fournir des morceaux d'éloquence comparables aux productions des anciens. Mais cet enthouſiaſme, exalté à ce haut point néceſſaire pour faire de ſi puiſſans

efforts, ſe rencontre rarement avec de grands talens ; les Bourdaloue, les Maſſillons, les Flechier, les Boſſuet, feront à jamais les délices des amateurs de la ſaine éloquence. Ils leur fourniront des modeles à bien des égards ; mais ils ne préſenteront pas cette foule de grands traits qui ne peuvent être enfantés que par une eſpece de délire, cauſé par les plus grands intérêts.

Pour nous convaincre de la juſteſſe de cette obſervation, tranſportons-nous par l'imagination autour de la tribune aux harangues : obſervons les auditeurs des Hortenſius, des Ciceron, des Antoine ; un grand nombre de ſénateurs ou d'autres gens en place, qui preſque tous brilloient à leur tour ſur cette chaire auguſte ; un peuple d'hommes libres, qui élevés dans les plus majeſtueuſes idées, n'approuvoient que le grand & le ſublime. Paſſons de Rome à Athenes. L'aſſemblée de ce

peuple eſt compoſée de grammairiens, de philoſophes & d'orateurs. La populace a l'oreille aſſez délicate pour reprocher à un philoſophe célebre un léger défaut de prononciation. Après ces obſervations, allons dans nos barreaux, entrons dans nos temples; examinons les auditeurs de nos plus célebres orateurs, une vile populace qui ne roule dans ſon eſprit borné que quelques notions d'intérêt pécuniaire, qui paſſe ſa vie à travailler le jour & une partie de la nuit pour ſe procurer un aliment groſſier, des gens du monde qui ne connoiſſent d'autre étude que le plaiſir, d'autres dogmes que ceux d'Epicure, qui ſouvent ne croyant pas à la religion qu'ils ignorent, & n'ayant aucunes idées des obligations ſociales, vont au ſermon, comme au ſpectacle, pour voir & être vus. Sont-ce là des hommes capables d'animer les talens, d'échauffer le génie? Mais, ſans

nous étendre davantage sur cet objet, parcourons rapidement les différentes branches de l'éloquence, déterminons celles qui sont utiles aux jeunes médecins, & traçons les préceptes les plus sûrs pour leur en communiquer le goût.

Exprimer avec force & vérité les différens objets de la nature, n'employer, pour communiquer ses idées, que des termes propres & sonores, c'est, selon moi, être orateur. En donnant donc toute cette étendue au mot éloquence, elle comprend la grammaire & la rhétorique. La premiere apprend le mécanisme des langues, leur origine, leurs progrès, leur degré de perfection. La seconde enseigne à distinguer les mots par l'effet qu'ils produisent sur l'ouie: en conséquence elle fait voir qu'à proportion que les lumieres se sont étendues, les peuples ont travaillé de concert à exclure de leur langage tous les termes durs, mal sonnans; qu'ils n'ont

retenu que ceux qui forment par leur différens mêlanges une eſpece d'harmonie. Auſſi remarque-t-on que les langues les plus parfaites ne contiennent que des mots faciles à prononcer, & qui excitent des ſons agréables.

La grammaire conſidérée ſtrictement, n'apprend qu'à parler correctement; c'eſt-à-dire, à exprimer nos idées en des termes propres & uſités par les maîtres de l'art. La rhétorique porte plus loin ſes prétentions; elle s'occupe des mots & des choſes. Lorſqu'elle s'occupe des mots, elle fait voir comment on peut adapter ſon ton aux idées que l'on veut communiquer. Ne devez-vous entretenir un ami que d'objets ſimples, d'affaires ordinaires? n'employez que les termes uſités dans l'économie domeſtique. Voulez-vous faire une diſſertation philoſophique? ſoyez clair & précis. Pour y parvenir, la rhétorique vous convaincra que vous devez éviter

les

les digreſſions, les métaphores; n'employer que des termes conſacrés à la ſcience que vous traitez. Etes-vous appellé à émouvoir un peuple qui vit dans l'indolence tandis que l'ennemi eſt à ſes portes? alors prodiguez les figures des mots & celles des choſes; choiſiſſez les termes les plus ſonores; peignez avec force les malheurs de la guerre. Que le peuple indolent s'imagine, en vous entendant, voir ſes enfans égorgés par des ſoldats furieux, ſes foyers enflammés; que la mort, l'orage, la fureur le faſſent frémir. Peignez des femmes & des vieillards refugiés dans des temples, élevant leurs mains vers le ciel, & maudiſſant l'indolence de leurs défenſeurs. Amenez vers ces temples, des légions couvertes de fer & la rage gravée ſur le front. Faites couler des torrens de ſang; que les parvis ſoient inondés. Faites entendre des voix lamentables des épouſes égorgées, des vieillards expirans

dans les flammes. Contraſtez ces tableaux avec l'état des puiſſances du peuple que vous voulez émouvoir; étalez avec pompe les forces maritimes & terreſtres; montrez les reſſources ; animez vos citoyens par des deſcriptions magnifiques des exploits de leurs ancêtres ; évoquez les maux auguſtes des peres de la patrie ; prodiguez les figures les plus énergiques ; que les métaphores, les proſopopées, les exclamations ne ſoient point épargnées.

Etez-vous appellé à annoncer au peuple les volontés de l'Etre ſuprême ? devez-vous le ramener de ſes égaremens ? peignez un Dieu vengeur, prêt à faire éclater la foudre ſur les têtes criminelles. Paſſez rapidement de la deſcription des biens ineffables que Dieu promet à ſes élus, aux tableaux énergiques des tourmens affreux dont la religion menace les réprouvés. Si vous voulez faire ſentir à vos éleves les charmes de l'éloquence, ne com-

mencez pas par les étourdir d'une foule de préceptes ſecs & arides, qui ne peuvent qu'étouffer l'imagination ; liſez-leur des chefs-d'œuvres, qu'ils ſentent eux-mêmes les beautés ſans nombre qui y éclatent de toutes parts. Ce ne ſera qu'après la ſenſation réfléchie, que vous pourrez leur développer la philoſophie de l'éloquence. Faites-leur connoître par expérience qu'en éloquence, comme en fait de grammaire & de logique, les exemples ont devancé les préceptes ; que l'univers avoit enfanté de grands orateurs long-tems avant que des rhéteurs ſtériles euſſent tiré, des chefs-d'œuvres des premiers, les longs & ennuyeux documens dont ils ſe plaiſent à nous fatiguer. Inſiſtez ſur les exemples, on ne ſauroit trop le répéter ; ne donnez que les regles les plus utiles & les plus faciles à pratiquer. Voulez-vous une preuve convaincante de l'utilité de cet avis ? mettez vous-

même la main à la plume. Si vous avez quelque étincelle de génie, propoſez-vous un ſujet intéreſſant ; méditez-le profondément ; dès que vous l'aurez enviſagé ſous toutes ſes faces, abandonnez-vous à votre imagination ; compoſez ſans relâche auſſi long-tems que votre verve ſe ſoutiendra avec ardeur ; revoyez quelque tems après votre ouvrage ; faites-en l'analyſe ſelon les préceptes des rhéteurs : vous verrez évidemment que, ſans ſonger un inſtant à toutes leurs figures, vous les avez employées lorſque le ſujet l'a exigé.

D'après cette obſervation, ne peut-on pas avancer que le plus ſouvent les Demoſthene, les Ciceron, les Bourdaloue, les Boſſuet ont écrit leurs chefs-d'œuvres ſans beaucoup s'inquiéter des préceptes des rhéteurs ; que ceux-ci ne leur ont été utiles que pour la correction de leurs écrits, mais que la compoſition a été toute de génie. Quoi qu'il

en ſoit, nous nous attacherons ſurtout aux parties de l'éloquence qui peuvent être un jour utiles aux médecins: nous ferons, il eſt vrai, admirer, les chefs-d'œuvres dans le genre ſublime, mais nous les inviterons à ſe perfectionner dans le genre ſimple & didactique. Ils ſeront rarement appellés à compoſer des diſcours d'apparat; mais pour peu qu'ils aient de talens, ils ſeront ſouvent dans l'heureuſe néceſſité de publier des découvertes, ſoit en hiſtoire naturelle, ſoit en fait d'anatomie, de pratique, ou de chymie.

Pour leur faire contracter de bonne heure l'habitude de s'exprimer clairement & avec préciſion, nous ne leur communiquerons que des morceaux achevés dans le genre didactique. Celſe & Pline, qui nous ont fourni dans leur enfance les plus riches matériaux de la langue latine, leur offriront des chapitres traités avec tout l'art

imaginable. L'illuſtre M. de Buffon, en les amuſant, les étonnera & les inſtruira. Senac, dans tous ſes ouvrages, leur fournira la ſageſſe des préceptes, le choix des expreſſions, l'exactitude dans la diſpoſition. Lieutaud, dans ſes eſſais d'anatomie & de pratique, produira en françois les mêmes effets que Celſe en latin. Boerhaave leur donnera l'idée de ce ſtyle énergique, plein de choſes ſans être obſcur. Sauvage leur apprendra à peindre la nature ſans l'offuſquer par des ornemens inutiles. Venet, dans ſes beaux articles de l'Encyclopédie, leur fera voir comment on peut animer la diction ſans perdre de vue la préciſion & la vérité. Bordeu, en leur rempliſſant l'eſprit de vues précieuſes & utiles, les amuſera par un ſtyle nourri & ſans affectation. Van-Swieten leur montrera comment on peut allier la clarté, l'élégance & la facilité.

Après avoir fait voir à nos éleves

des modeles dans tous les genres, nous oserons leur parler sincérement; nous leur indiquerons, après un examen réfléchi de toutes les beautés que les connoisseurs admirent dans les chefs-d'œuvres oratoires, celles qui tiennent aux préjugés nationnaux, au climat, à l'habitude, aux foiblesses de l'humanité; nous oserons leur prouver les dangers & l'inutilité de l'art oratoire : nous leur ferons entrevoir que tout se réduit, si l'on n'écoute que la nature & si l'on écarte toutes les relations inutiles, à communiquer des idées vraies avec le plus petit nombre de mots possible; que celui-là seul sera philosophiquement éloquent, qui saura exposer des portraits ressemblans des objets de l'univers, en n'employant que les termes les plus connus. Remontant à la plus haute antiquité, nous trouverons des langues très-riches, quoiqu'elles ne contiennent que des mots indigenes; nous ferons voir

qu'il eſt poſſible, avec très-peu de mots, d'exprimer une multitude d'idées. En expoſant la formation des langues, en réfléchiſſant ſur le petit nombre de lettres & de chiffres, nous rendrons nos aſſertions démonſtratives : nous ferons ſentir les conſéquences funeſtes de la méthode contraire. Nous prouverons, par exemple, que les modernes ont mis des entraves très-embarraſſantes pour le progrès des ſciences, en empruntant des termes techniques des Grecs, des Latins, & des Arabes; qu'en croyant enrichir leur langue, ils l'ont réellement appauvrie; que les Grecs plus ſages qu'eux, par la compoſition des mots les plus vulgaires, exprimoient les idées les plus abſtraites.

En partant de ces principes, nous pourrions leur tracer le plan d'une langue philoſophique; nous eſſaierions d'exprimer toutes ſes idées médicinales par un petit nombre de termes donnés. Pour y parvenir, nous

n'attribuerions des adjectifs propres qu'aux modifications générales des objets de la nature ; nous n'accorderions des ſubſtantifs qu'aux corps les plus utiles ou les plus intéreſſans par les phénomenes ſinguliers qu'ils expriment ; nous ne retiendrions que les verbes qu'exigent néceſſairement les différentes actions des corps ; toutes les autres ſubſtances ſeroient exprimées, de même que les modifications, par des mots compoſés & ſurcompoſés ; ces mots ne ſeroient le plus ſouvent que les termes donnés pour exprimer les ſubſtances utiles & les modifications primitives. Ces fondemens une fois jettés, nous en obſerverions les effets ; nous verrions avec plaiſir que nos éleves, au lieu de perdre inutilement une grande partie de leur vie à apprendre des mots, concentreroient toute leur activité pour obſerver les objets réellement exiſtans dans la nature ; nous ſapperions d'un ſeul coup tous ces édi-

fices imaginaires, ces ſciences précaires qui n'ont d'autre exiſtence que celle des mots obſcurs qui leur ſervent de manteau, ou, pour parler plus clairement, qui n'offrent aux philoſophes que des ballons aériens: *ſunt verba, ſunt voces, prætereaque nihil.* Nous anéantirons pour jamais cette foule de livres inutiles, qui n'ont d'autre mérite que l'expreſſion, qui rendent ſans ceſſe les mêmes idées par des ſignes différens. Par ce moyen, toutes les ſciences pourroient ſe concentrer dans un certain nombre de volumes, & germer utilement dans toutes les têtes bien organiſées. Chaque royaume auroit ſon code en langue vulgaire; les ſavans de tout l'univers s'entretiendroient en langue latine. Mais, me dira-t-on, qui pourra exécuter un ſi vaſte projet? Les philoſophes de tous les arts & de toutes les ſciences. Il n'y a qu'une ſeule route à ſuivre. Que les artiſtes s'en occupent pendant un ſiecle; qu'un ſeul homme

de génie en trace le modele dans ſa partie, bientôt l'ouvrage ſera achevé : alors ſeulement on verra reparoître des hommes extraordinaires, ſemblables à ceux qui étonnerent autrefois la Grece, & qui par leurs écrits inſpirerent encore de la vénération à tout l'univers.

ARTICLE CINQUIEME.

De la logique médicinale.

Nous voici parvenus à la partie la plus importante de l'éducation médicinale. Il ne s'agit que de former le jugement de nos éleves, de les habituer à reconnoître le vrai, & à éviter les ſentiers ténébreux de l'erreur. Qu'un ſavant mathématicien ſe trompe dans la démonſtration d'un théorême géométrique, qu'un phyſicien haſarde une idée fauſſe ou arbitraire, la chaîne des vérités générales eſt rompue, ou au moins nous en perdons la ſérie.

Ces écarts n'ont pas de plus funeſtes conſéquences ; mais qu'un médecin, ignorant la force de l'eſprit humain, la méthode dans les recherches, les moyens de ſe préſerver des preſtiges du menſonge, publie un principe faux, s'obſtine à le défendre, forme des ſectateurs, non ſeulement la ſcience univerſelle en ſentira les ſecouſſes, mais encore le monde phyſique & moral en ſeront ébranlés. Cette héréſie médicinale fera ſouvent couler des torrens de ſang ; une foule de victimes lui ſeront perpétuellement immolées ; elle coûtera à la ſociété, des peres de famille précieux par leur rang & leurs relations civiles ; elle tranchera le fil des jours d'une multitude d'innocens qui auroient fait un jour la conſolation de leur parent & la gloire de la patrie. Frappé du ſpectacle de tant de maux, faiſons donc tous nos efforts pour garantir nos jeunes médecins des preſtiges de l'erreur ; qu'ils ſentent l'importance

de rectifier leur jugement, en pensant qu'ils sont appellés à juger un jour en despotes, de la vie & de la morts des hommes de tous les états. Touchons-les de pitié, en leur développant les lamentables effets de l'ignorance médicinale ; animons leur zele pour la vérité, en leur faisant parcourir l'immense martyrologe de la médecine livrée entre les mains des artistes ineptes & négligens. Mais si nous voulons qu'ils fassent des progrès utiles dans la recherche de la vérité, suivons la même méthode que nous avons adoptée relativement aux belles-lettres ; faisons toujours précéder les exemples ; contractons perpétuellement ceux que nos bons auteurs nous fournissent pour la vérité, & ceux qu'ils nous présentent pour l'erreur ; écartons ces analyses seches & insipides des facultés de l'esprit humain ; laissons là d'abord les Wolfs & les Crousas ; dirigeons les études de nos éleves de maniere

qu'ils apperçoivent & distinguent eux-mêmes tous les ressorts de leur ame ; qu'ils les mettent en œuvre dans les différentes circonstances ; qu'ils apprennent à analyser leurs raisonnemens. Faisons-leur appercevoir les jugemens composés ; qu'ils remontent de ce point fixe aux simples ; que des simples ils s'élevent jusqu'à la perception ; qu'ils sachent contempler leurs propres idées, pour pouvoir en saisir les différentes especes, ce qui leur fournira toutes les variétés observées par les logiciens. C'est à la logique pratique qu'il faut former les éleves, comme l'a montré M. Bertrand, dans son essai trop court, imprimé depuis peu à Lyon.

Que ces jeunes gens, en réfléchissant sur toutes les opérations qu'ils ont faites dans leurs différentes études, & sur celles qu'ils exécutent actuellement, saisissent eux-mêmes les différentes méthodes; qu'ils découvrent la différence de l'ana-

lyſe & de la ſynteſe; qu'ils en déterminent les avantages reſpectifs.

Animez leur curioſité de maniere qu'ils ſondent les profondeurs des abîmes de l'eſprit humain. Tous les adoleſcens dont l'éducation a été cultivée avec ſoin & méthode, ſe piquent de connoître le fort & le foible des différens ouvrages qu'ils liſent; ils critiquent avec plaiſir, ils louent ſans ménagement; leur amour propre trouve ſon compte dans la juſteſſe de leur jugement; ils penſent avec raiſon qu'à chaque déciſion ils avancent leur perfectibilité. Profitez de ce foible; que ce ſoit l'aiguillon qui les anime à démêler les détours de l'erreur & les ſentiers de la vérité.

Dès qu'ils auront des notions exactes des différentes méthodes, des raiſonnemens, des jugemens, des idées; faites enſorte qu'ils ſaiſiſſent avec facilité les cauſes des mauvais raiſonnemens qui tomberont ſous leurs yeux: c'eſt à cette époque

qu'ils commenceront réellement leurs cours de logique pratique. Pour leur faire connoître tous les moyens de découvrir la vérité & d'éviter l'erreur, choisissez plusieurs morceaux des meilleurs médecins, qui contiennent des découvertes frappantes & des erreurs dangereuses. Faites-leur lire ces morceaux avec soin, avertissez-les seulement de se défier de certains articles. Alors, si vous les avez bien préparés à cet exercice, vous les verrez occupés des jours entiers à analyser leurs auteurs; ils les suivront pas à pas dans toutes leurs assertions. Si leurs dogmes sont généraux, ils emploieront l'analyse pour les réduire à leur juste valeur. Par ces moyens ils ne tarderont pas à faire connoître l'enchaînement des vérités & les causes des erreurs; ils feront appercevoir que tels dogmes sont précaires, parce qu'ils sont avancés d'après de pures possibilités. Ils n'ont trouvé, diront-ils, aucune

expérience qui leur ſerve de baſe; ou ſi l'auteur a voulu s'étayer ſur des faits, ils ſont ou conteſtés, ou mal adaptés aux conſéquences qu'il en a tirées. Si ſon raiſonnement eſt fondé ſur l'analogie, ils vous démontreront qu'elle eſt trop éloignée, qu'elle n'eſt pas directe, que les modifications des deux ſujets qui en font la baſe ne ſont pas les mêmes. J'avoue que ſouvent ils ne perceront pas ſi avant; mais pour peu que vous les aidiez, ils ſe formeront ſûrement des principes infaillibles pour ſaiſir le vrai & le diſtinguer du faux.

Je ſuppoſe que, précédemment à toutes ces opérations, vous leur aurez donné quelques notions générales & très-diſtinctes ſur l'origine de nos idées : il vous ſera aiſé, en les faiſant réfléchir ſur les connoiſſances qu'ils ont acquiſes, de les convaincre qu'elles ont toutes leur fondement dans les relations des ſens. Cette vérité une fois établie, vous leur

préſenterez cette foule de queſtions médicinales qui ne ſeront jamais réſolues, parce qu'elles ſont & ſeront éternellement incommenſurables par nos ſens ; vous leur ferez connoître l'origine des diſſentions qui regnent parmi les plus célebres médecins ſur les principes généraux ; vous leur apprendrez à négliger, pour ne rien dire de plus, ces queſtions oiſeuſes, qui, en arrêtant inutilement leur marche, accoutumeroient infailliblement leur eſprit à ſe payer d'idées chimériques. Telles ſont les différentes opinions ſur l'empire de l'ame, ſur le corps, l'exiſtence & ſur-tout la nature des eſprits animaux, les cauſes premieres du mouvement muſculaire, toute la mécanique des opérations ſpirituelles en rapport avec les différentes parties du cerveau ; telles encore une foule de théories ſur les maladies, comme ſur celles des nerfs, ſur celles du cerveau, &c.

Si vous leur avez donné les ſaines idées de la méthode philoſophique,

s'ils ont appris à distinguer les moyens que l'Etre suprême nous a accordés pour distinguer le vrai & le faux, ils se persuaderont de bonne heure que leur vocation ne s'étend point à posséder un jour les secrets de la nature; qu'ils ne peuvent juger sûrement que des rapports les plus prochains ; que la base de leurs connoissances se trouve dans les matériaux que vous leur avez prodigués pendant leur enfance ; qu'ils doivent partir de la simple perception physique des objets matériels ; que l'assemblage de ces perceptions constitue seul la certitude humaine ; qu'à proportion qu'ils s'en éloigneront, la chaîne se relâchera ; que les idées s'obscurciront ; que les rapports seront d'autant moins évidemment connus, qu'ils seront plus compliqués ou plus éloignés des idées matrices. Vous leur ferez sentir par leur propre expérience, combien l'homme est enclin à apprendre le possible, ou les fruits de son ima-

gination, pour la réalité. Les traités de phyſique nous en fourniront pluſieurs exemples. Si vos éleves ſe livrent à ce penchant naturel, ramenez-les à la vérité, en leur traçant d'une main hardie un tableau fidele des erreurs des Deſcartes, des Boerhaave, des Leibnits, & des Hoffmann; oſez leur prouver que ſi on ôtoit des écrits de ces grands hommes tout ce qui n'eſt que poſſible, dont on peut démontrer la fauſſeté, il ne leur reſteroit preſque qu'un certain nombre de faits puiſés dans les ſources antiques : faits animés par la ſeule découverte de quelques rapports très-prochains. Etonnez-les par cette importante conſidération, que dans tous les tems, dans tous les ſiecles, un homme de génie a trouvé ridicule, faux, précaire, ce qu'un ſavant auſſi ingénieux que lui a cru avoir démontré. Staahl n'a-t-il pas regardé avec pitié toutes les prétendues réformes de Hoffman, tandis que celui-ci faiſoit retentir la chaire de Haller

de ſes principes fondés ſur les théorèmes les plus certains de la phyſique expérimentale & de la chymie ? Staahl, avec le même ton de conviction, ne croyoit-il pas avoir démontré l'inutilité de la chymie & de la phyſique, l'incertitude, la fauſſeté de toutes les théories des méchaniciens ?

En leur faiſant parcourir cette multitude de doctrines prétendues fondamentales, qui ſe ſont mutuellement écraſées les unes & les autres, vous diſpoſerez vos diſciples à ſaiſir avec avidité l'immortelle doctrine de l'expectation hypocratique ; vous prémunirez leurs eſprits toujours prêts à ſe laiſſer ſéduire par les preſtiges théoriques, en leur faiſant goûter les canons fondamentaux d'un pyrrhoniſme modéré ; mais en leur prouvant les avantages de l'obſervation, apprenez-leur à ſe défier de tous les obſervateurs. Pour y parvenir, vous devez leur expoſer avec vérité les contradictions ſans

nombre qui déshonorent leurs écrits ; vous choisirez quelques rares modeles, qui les mettent en état de juger sainement de cette foule de faits mal vus ou décrits avec négligence ; vous répéterez souvent que, pour qu'un phénomene soit concluant, il faut que celui qui l'a observé, en rapporte fidélement toutes les circonstances ; que dans l'histoire qu'il en dresse, il ne mêle jamais aucun jugement ; qu'il se soit assuré contradictoirement de toutes les modifications susceptibles d'être saisies par différens sens ; sur-tout que l'observateur n'ait l'esprit préoccupé par aucun dogme favori, par aucune prétendue découverte.

En suivant l'histoire de l'art de guérir, vous ferez remarquer à vos éleves combien les vrais septiques ont été rares en médecine ; vous leur apprendrez que tous nos coryphées, sans en excepter Hypocrate lui-même, ont payé tribut au desir violent d'être créateur ; que la science

des cauſes a toujours ſéduit nos plus beaux génies. Vous démontrerez par les faits, que tous ces grands maîtres ont plutôt fait leurs expériences & leurs obſervations, pour étayer leurs idées particulieres; qu'ils n'ont que cherché à lier les faits par la méditation de leur rapport. Pour le prouver clairement, vous expoſerez la multitude des phénomenes qu'ils ont omis, comme contraires à leurs hypotheſes, & que leurs antagoniſtes, qui en ont adopté de toutes oppoſées, ont eu grand ſoin de faire valoir. Toutes ces remarques ne leur donneront pas, il eſt vrai, une grande confiance pour l'art que vous vous propoſez de leur faire pratiquer; mais en récompenſe, elles les mettront dans l'heureuſe poſition de commencer à exercer la médecine. Après en avoir ſappé tous les fondemens ruineux, ils n'attaqueront, il eſt vrai, les compagnes de la mort qu'avec quelques armes offenſives; mais ces armes ſeront ſûres.

Appuyés sur des principes inébranlables, tous les pas qu'ils feront dans l'immense carriere de la science, seront marqués par des découvertes. Guidés par le génie, exempts de préjugés, ils marcheront fiérement sur des ruines, ils les franchiront pour travailler à l'élévation d'un temple magnifique, qui sera à jamais l'étonnement de tous ceux qui auront le bonheur d'en approcher.

ARTICLE SIXIEME.

De la morale des jeunes médecins.

NOUS n'imiterons point ces dangereux instituteurs qui, peu occupés des mœurs de leurs éleves, ne songent qu'à leur remplir l'esprit d'une foule d'idées incohérentes, & insistent sur ces sciences de parades, qui n'ont d'autre utilité que de faire briller les maîtres, & d'enfler d'orgueil les éleves. Nous ne laisserons, il est vrai, échapper aucune

cune occaſion de pénétrer les nôtres de quelques importantes vérités ; mais nous tournerons principalement nos vues ſur les regles fondamentales de la probité. Frappés des maux ſans nombre qu'un médecin malhonnête homme peut occaſionner, nous travaillerons ſans relâche à perſuader nos nourriſſons de la néceſſité, de l'utilité & des charmes de la vertu. Nous ferons enſorte que tous ceux qui les approchent ſoient ſincérement honnêtes & craignant Dieu ; nous ſerons très-circonſpects dans nos mœurs & dans nos diſcours, afin que notre vie ſoit à jamais pour eux un tableau vivant de la probité la plus ſévere.

Nous croyons avoir des raiſons très-graves pour oublier juſqu'à l'adoleſcence tous les préceptes des caſuiſtes : nous ſommes très-perſuadés que le plus ſûr moyen de former des citoyens vertueux pour tous les états, conſiſte à leur mettre ſans ceſſe devant les yeux des exemples

de toutes les vertus, ou, ſi les circonſtances leur en offrent malgré nous de contraires, de peindre les vices avec de ſi noires couleurs, de leur en faire ſentir ſi vivement les ſuites funeſtes, qu'ils les aient pour jamais en horreur. Nous ne leur offrirons d'abord pour tous livres que nos mœurs & celles de nos amis; nous les rendrons charitables, compatiſſans, bienfaiſans, ſecourant avec joie le pauvre & l'indigent, n'épargnant ni ſoins ni peines pour déterrer les malheureux qui ſeront affligés de quelques maladies; nous les rendrons ſobres, chaſtes, évitant avec un ſoin extrême tous les excès; enfin nous les rendrons reconnoiſſans envers l'Etre ſuprême, en les mettant ſans ceſſe ſous ſa main libérale, en leur montrant les biens ſans nombre qu'il leur prodigue chaque jour. Voilà le plan que nous ſuivrons juſqu'à l'adoleſcence; mais dans cet âge de fougue & de tumulte, lorſque toutes les paſſions

feront prêtes à rompre leurs barrieres, & qu'en même tems la raiſon commencera à faire briller ſes premiers rayons, nous devons affranchir nos éleves du joug de l'exemple & de la néceſſité; nous devons les mettre dans l'heureuſe circonſtance de bénir les ſoins que nous leur avons prodigués. Leur conſcience qui juſqu'alors ne leur a parlé que d'une maniere très-obſcure, ou plutôt qui les a entraînés vers le bien, en quelque façon malgré eux, vu qu'elle n'étoit contrebalancée par aucune impreſſion extérieure, doit à ce moment leur porter ſes oracles par l'organe de l'entendement. Mais dans quelle étrange perplexité ſommes-nous plongés! Nous ne voyons qu'inconvéniens, qu'entraves de toutes parts.

Si nous écoutons la raiſon pure, ſes jugemens ne pourront s'étendre auſſi loin que les eſprits épaiſſis par les préjugés & par l'opinion ſembleroient l'exiger. Si au contraire nous

lui associons l'autorité, nous lui donnons une compagne avec qui elle sera éternellement en guerre. Ne désespérons pas cependant de couper le nœud gordien; écoutons la nature, elle seule nous tirera heureusement du labyrinthe où les relations sociales nous ont malheureusement conduits.

Nous nous proposons de former des médecins instruits & honnêtes. Nous avons fait voir dans la seconde section de cet essai, que la mal-adresse de nos précepteurs étoit la seule cause de tous nos maux; que par leurs sottes institutions, bien loin de donner des entraves à nos passions, ils sembloient avoir formé le plan de nous corrompre, en nous fournissant tous les moyens d'en embrasser les objets dangereux. Si donc nous voulons conduire nos éleves vers le temple de la vertu, prenons une route toute opposée, concentrons nos observations pour nous assurer de quelques principes sûrs & inébranlables.

L'homme livré à l'inſtinct naturel, n'a aucune inclination deſtructive, il aime ſa conſervation, celle de ſes ſemblables; enfin il eſt reconnoiſſant. Ces aſſertions, quoique généralement adoptées, n'ont pas encore reçu un fondement aſſez ſolide pour ſervir de baſe au magnifique édifice d'une morale univerſelle. Je ſuis malheureux; une ſuite d'adverſités enchaînées ſans interruption, m'ont donné un profond dégoût pour la vie, je prends la funeſte réſolution d'attenter à mes jours, & l'eſprit plein de cette idée, j'erre à l'aventure dans la forêt voiſine; je monte, ſans y ſonger, ſur un rocher eſcarpé. Plongé dans une rêverie ſombre & lugubre, je m'aſſied ſur les débris d'un ancien édifice; mille objets plus triſtes les uns que les autres augmentent mon ennui; des décombres, des oſſemens, des rocs ſecs & arides, un précipice affreux, au fond duquel tombe une caſcade

qui, par ſes rejets, fait retentir les vallons d'un bruit ſourd & confus. Tous ces tableaux r'ouvrent mes plaies, mon ennui monte inſenſiblement à ſon plus haut période, je ſuis prêt à me précipiter; déjà, après avoir dit le dernier adieu dans le fond de mon cœur aux objets qui cauſent tous mes maux, je me leve en fureur, je recule quelques pas pour me lancer dans l'abîme. Dans ce moment une voix ſourde ſe fait entendre dans le fond de mon cœur; quelques efforts que je faſſe pour lui impoſer ſilence, elle crie: arrête, malheureux, la nature te défend d'attenter à tes jours, ils ſont marqués dans l'ordre de la providence; l'Etre ſuprême qui t'en a confié la trame, ne t'en verra pas couper le fil, ſans te faire bientôt ſentir ſa juſte vengeance. Philoſophes orgueilleux, qui travaillez à ſapper les fondemens de l'honnête & du vrai, répondez, à qui dois-je ce mouvement violent qui m'entraîne malgré

moi, qui m'empêche de chercher dans la mort la fin de mes miseres ? Me le suis-je donné ? en suis-je le maître ? Au même moment où ma volonté entiere me pousse dans le tombeau, me le fait aimer comme mon dernier refuge, cette voix importante m'arrête. Ce seul phénomene moral, que vous avez observé comme moi, ne vous prouve-t-il pas invinciblement qu'il existe un Etre supérieur à l'homme, qui le dirige, qui parle à son cœur; que cet Etre a gravé dans son ame des principes certains de conduite; que lui ayant aussi accordé une raison très-clairvoyante lorsqu'il l'applique aux objets de son ressort, cette raison lui dicte irrévocablement d'éviter avec soin tout ce qui s'oppose à la conscience ou à ce cri intérieur. Les excès dans tous les genres, d'après les observations de cette même raison, tendent tous à notre destruction. Nous payons par une foule de maux la peine de notre

déſobéiſſance. Les maladies ſont les compagnes inſéparables de nos déſordres, elles accélerent la deſtruction de nos organes; il nous eſt défendu, par notre conſcience, d'abréger le fil de nos jours; donc il nous eſt auſſi défendu de commettre aucun excès.

Cette obſervation qui eſt à la portée de tous les âges & de tous les états, ce raiſonnement ſimple qui eſt capable de convaincre le plus idiot comme le plus ſavant, nous fourniſſent ſans peine la clef de tous les devoirs envers nous-mêmes. Peu occupés des diſputes des philoſophes, nous avons tous une regle infaillible pour éviter les vices, & pratiquer les vertus qui ont un rapport direct avec nous-mêmes. Voyons maintenant ſi la nature ne nous en fournit pas une auſſi ſûre pour juger nos devoirs relatifs à nos ſemblables.

A peine ai-je fermé les yeux pour prendre quelque repos, que je ſuis

éveillé en ſurſaut; j'entends le bruit effrayant de toutes les cloches de la cité, je prête l'oreille, elles m'annoncent un déſaſtre qui va coûter la vie à pluſieurs citoyens. Auſſi-tôt je quitte ma demeure, je queſtionne une foule de gens de tous les états; ils m'apprennent que telle maiſon eſt en proie aux flammes; je ſuis la foule ſans preſque réfléchir: à peine ſommes-nous arrivés que nous voyons le ſpectacle le plus effrayant; les avenues de la maiſon ſont fermées par des torrens de flamme, on entend des voix confuſes de femmes & d'enfans; tout auſſi-tôt des milliers de citoyens zélés, oubliant leurs propres intérêts, s'élancent à l'envi pour porter par-tout le ſecours; on dreſſe des échelles, on enfonce les fenêtres; des hommes intrépides montent à la fois; dans le même moment le toit embraſé fond en éclats, les tuiles tombent de toutes parts; des ſolives enflammées,

menacent ceux qui s'efforcent d'arrêter l'incendie ; malgré tous ces périls, on fait de nouvaaux efforts pour retirer les malheureux des flammes ; la néceſſité, le danger même donne du génie au plus borné; on traverſe d'une rue à l'autre ſur des planches à peine aſſurées. Je vois ces hommes charitables marcher avec aſſurance, portant des enfans dans leurs bras en ſoutenant des femmes éperdues ; les malheurs de leurs amis ne les découragent pas, tous s'oublient dans ce moment de calamité. Enfin on parvient à arrêter les ravages de la flamme, on arrache à la mort toutes ſes victimes. Alors chacun raiſonne ſur ce qui s'eſt paſſé ; moi-même je m'étonne que ſans réflexion, ſans intérêt, j'aie été entraîné. Je queſtionne des gens de divers états, tous me font le même aveu, tous aſſurent qu'ils ne feroient pas de ſang froid la centieme partie des efforts que j'ai partagés. Frappé de ces ob-

ſervations, je raſſemble ce que j'ai vu ailleurs d'analogue; je me rappelle les larmes que j'ai vu couler auprès des lits des malades par des perſonnes qui ne les connoiſſoient nullement, même par des ennemis. Je me repréſente un peuple groſſier courant à la greve. Les philoſophes l'accuſent de barbarie : qu'ils connoiſſent peu le cœur humain! Pour moi, je le vois gémir & pleurer à la vue du ſupplice d'un malfaiteur; il ſe félicite d'être ſenſible, ce retour ſur lui-même lui cauſe une douce émotion, c'eſt le ſouvenir de ce plaiſir qui l'y ramene encore. Non, les hommes ne ſont point cruels, ils ſont au contraire compatiſſans. Ce doux penchant s'étend juſqu'aux animaux; rarement voit-on des perſonnes inſenſibles aux maux qu'on leur fait ſouffrir. Pourquoi, par exemple, le peuple abhorre-t-il les bouchers, & tous les malheureux inſtrumens de douleur des

êtres ſenſibles? N'eſt-ce pas une ſuite de cette compaſſion?

Si toutes ces obſervations ſont inconteſtables, d'où peut venir ce mouvement de bienfaiſance? Nous en ſommes ſi peu les maîtres, que ſouvent nous agiſſons contre notre intérêt: il n'a donc d'autre origine que celle que nous avons attribuée à la haine de notre deſtruction: il vient de Dieu, n'en doutons pas; il a gravé dans notre ame la haine de la deſtruction de nos ſemblables. Lorſque nous ne ſommes pas corrompus par les vices de la ſociété, nous évitons de faire ſouffrir notre image, nous nous portons avec plaiſir à lui faire du bien. Ne voit-on pas même tous les jours des hommes corrompus & ſouillés par des forfaits, donner des marques frappantes de ſenſibilité? Ils tendent avec joie une main ſecourable aux malheureux. Quel eſt le cœur aſſez endurci aux crimes pour n'avoir jamais été bourrelé par les remords,

après avoir fait souffrir son semblable ? Concluons donc que, puisque malgré nous nous abhorrons la destruction des hommes, c'est la voix, c'est l'ordre du Très-Haut : nous devons donc éviter tout ce qui peut leur nuire, & leur faire tout le bien qui dépend de nous ; la conscience parle avec autant de force pour établir ces préceptes positifs. Quel doux sentiment n'éprouvons-nous pas lorsque nous avons secouru l'indigent ? Si votre cœur est assez corrompu pour ne pas goûter ce bonheur, observez ces hommes qui étant plus rapprochés que vous de la nature, en suivent plus fidélement les loix. Parcourez les campagnes, étudiez ces ames simples que vous mépriſez, & qui à tous égards tiennent un rang plus distingué aux yeux des vrais philosophes ; voyez avec quel empressement ils se secourent mutuellement : ils sont presque tous charitables, compatissans, humains.

N'allons donc pas nous imaginer, avec quelques ſavans infatués de leurs prétendues connoiſſances, que la pratique de la vertu exige de grands talens, qu'il faut avoir ſondé les abîmes de la métaphyſique, avoir longtemps médité ſur l'Etre ſuprême, ſes attributs ſur l'ame, & ſes facultés: tout cet attirail ſciencifique eſt auſſi inutile pour l'homme qui veut faire le bien, que la mécanique pour un meunier. Long-temps avant que des philoſophes euſſent défini, diviſé, ſubdiviſé les vertus, on avoit vu une multitude de citoyens honnêtes & zélés pour le bien public. Mais arrêtons notre marche dans une route ſi féconde en grandes vérités, paſſons à la troiſieme partie de la morale dont, les fondemens ſont auſſi ſimples & auſſi inébranlables: je veux parler de nos devoirs envers la Divinité.

Je ſuis dans l'adverſité, mon cœur eſt flétri par la douleur, je ſouffre des maux affreux; la charité m'en-

voie un homme bienfaisant qui releve mon courage abattu ; il me tend une main secourable, il soulage mes maux. A la vue des biens dont il me comble, je sens mon cœur voler vers lui ; je verse des larmes de joie, je m'attendris sur ses bontés, je l'aime, je lui jure une reconnoissance éternelle ; la réflexion n'a aucune part à tous ces mouvemens, ils sont en quelque maniere automatiques, ils ne dépendent point de ma volonté, je sens que la nature me les inspire. Tous les hommes m'offrent les mêmes phénomenes, tous sont sensibles au bien qu'on leur fait. Cette douce impression s'étend jusqu'aux animaux. Si nous les caressons, ils nous caressent ; si nous leur donnons quelques secours, ils nous en témoignent leur reconnoissance par une joie excessive, ils semblent nous dire qu'ils ressentent les biens que nous leur avons prodigués. La raison

m'apprend que je ne peux m'acquitter envers mes bienfaiteurs, qu'en leur rendant dans les mêmes circonstances, des devoirs réciproques; mais elle ne s'en tient pas là, elle me fait connoître une foule de bienfaits dont je ne suis point redevable aux créatures; chaque moment de ma vie je me sens conduit par une main inconnue qui me comble de biens; tous les corps de l'univers semblent créés pour mon usage, ils travaillent de concert à me procurer des plaisirs. La variété des fruits que le soleil fait naître dans chaque saison, la proportion de leur goût avec mes besoins actuels, tout enfin m'annonce dans le Créateur un être bienfaisant, qui dans ses décrets éternels m'a formé pour le bonheur, & m'en a fourni tous les moyens. Frappés de ces idées, mon cœur s'élance vers lui, je lui rends chaque jour des actions de grace. Sentant la disproportion immense qui me separe de lui, je me persuade que

je ne peux reconnoître ſes bienfaits par aucun échange. Obéir à ſa volonté, ſuivre les impreſſions qu'il a gravées dans mon ame, c'eſt le ſeul moyen que ma raiſon me fournit pour lui plaire; je ſens que je l'honore en me tenant ſans ceſſe ſous ſes yeux, en le rendant le témoin de toutes mes actions, en m'élevant juſqu'à lui dans toutes mes démarches. J'ai beau réfléchir ſur ſa nature & ſes attributs, je vois qu'il n'y a aucune proportion entre mes facultés ſpirituelles & ſon eſſence; je ſens que le fini ne peut ſe former aucune idée de l'infini: d'où je conclus que je dois garder un profond ſilence ſur la Divinité; qu'en voulant me former des idées de ſa maniere d'exiſter, de ſes modifications, je ravale ſtupidement l'Etre ſans bornes, je le blaſphême en prétendant le rendre ſemblable à moi. Entraîné par ces conſidérations, je parcours les dogmes des philoſophes, je vois avec indignation qu'ils ont tiré toutes leurs notions de

l'Etre ſuprême, de celles qui s'étoient formées de leurs propres facultés, qu'ils ont cru connoître la Divinité, en embraſſant un modele de perfection calqué ſur leur foible intelligence ; qu'en étendant par les plus grands efforts de l'imagination leurs facultés ſpirituelles, ils l'ont appellé juſte, bon, infini, ſouverainement intelligent, occupant tout l'eſpace, &c.

Après tout ce que nous avons avancé, nous ſommes fondés à croire que la Divinité ne voulant point abandonner l'homme à ſa raiſon ſouvent offuſquée par l'ignorance & les préjugés, a jetté dans ſon ame les germes de toutes les vertus, l'amour de ſa conſervation, la haine de ſa deſtruction, deux penchants naturels qui développent tous ſes devoirs perſonnels. Nous ne ſommes pas moins convaincus que l'homme aime naturellement ſes ſemblables, qu'il eſt porté à leur faire du bien, qu'il les voit ſouffrir avec peine, qu'il

eſt reconnoiſſant, ſenſible aux bienfaits, & que ce mouvement eſt dirigé par la raiſon, mais n'en eſt pas le fruit. Voulons-nous ſentir l'importance de ces diſpoſitions de la Providence ? jettons un coup d'œil ſur les hommes les plus bornés, & les plus parfaits. Si la nature ne parloit pas aux premiers, conduits uniquement par leurs appétits brutaux, & livrés aux préjugés de la ſociété, leur vie ſeroit un cercle d'excès & d'iniquité. Les ſeconds, c'eſt-à-dire les philoſophes qui n'écoutent que leur raiſon, nous fourniſſent des exemples plus frappans des écarts dont l'homme eſt capable lorſqu'il s'abandonne à ſes preſtiges : oubliant les vrais fondemens de la morale, ou négligeant de les obſerver, vu leur trop grande ſimplicité, ils ont cru qu'on ne pouvoit les déduire que des notions les plus abſtraites : ils ont ſondé les abîmes de la métaphyſique, pour fournir aux hommes des motifs à la vertu. Qu'ont

produit tous leurs efforts ? Une morale impie & deſtructive de toute ſociété. Toujours en contradiction les uns avec les autres, le ſtoïcien a avancé des dogmes diamétralement oppoſés à ceux de l'épicurien ; l'un détruit l'homme pour le rendre parfait, l'autre le ravale au niveau des bêtes. Il n'eſt aucun vice que quelques philoſophes n'aient approuvé, aucune vertu qu'ils n'aient annéantie.

Touchés de ces deux conſidérations, perſuadons-nous donc que l'Etre ſuprême connoiſſant notre foibleſſe, a fourni à tous les hommes les moyens de connoître la vertu, & d'éviter le vice. S'il l'a fait, il a dû proportionner ces moyens à la foibleſſe des plus idiots. Dans cette ſuppoſition peut-on établir des principes de morale plus ſimples, plus étendus, plus généraux que ceux que nous venons de développer ?

Cependant, quoique l'homme porte dans ſon cœur le préſervatif

de tous les vices, quoique ſa conſcience lui parle ſans ceſſe, ſouvent il quitte le ſentier de la vertu, il devient injuſte. Quelles ſont les cauſes de ce phénomene ? Si nous y réfléchiſſons mûrement, nous nous convaincrons qu'elles ſont naturelles ou adventices.

L'homme aime ſa conſervation, la nature lui a donné pour guide le plaiſir, il appete avidement tout ce qui peut le lui faire goûter; elle lui a donné des beſoins qu'il doit ſatisfaire, ces beſoins peuvent s'étendre ſur une infinité d'objets. Perdant chaque jour de ſa ſubſtance, il doit chaque jour travailler à la renouveller; la faim, la ſoif l'avertiſſent à temps précis du moment où il doit ſe procurer les moyens de rétablir ſes forces épuiſées. Placé dans un climat froid, il eſt obligé de ſonger à ſe préſerver des accidens qu'entraînent les frimats; expoſé aux tempêtes, aux orages, il doit prendre ſes précautions pour s'en

garantir. Borné à ne paroître sur la terre qu'un certain nombre d'années, la nature l'avertit par certaine révolution, de penser à se reproduire ; souvent attaqué par les bêtes féroces, il doit s'exercer à manier les armes défensives. Pour résumer : l'homme livré à l'instinct de la nature, ne connoit d'autre besoin que de boire, manger, dormir, & produire son semblable. Dans cet état primitif, n'ayant encore l'esprit ni le cœur corrompus par aucun préjugé, les objets qui doivent le satisfaire sont aussi simples que ses besoins ; une eau puisée dans le premier ruisseau, les fruits, les racines qui contiennent en abondance les principes nutritifs, contentent, appaisent, sans beaucoup le fatiguer, sa faim & sa soif. N'ayant, comme l'a très-bien remarqué un profond philosophe, aucune idée de ce que nous appellons beauté, il ne fera pas de grands efforts pour se plier aux vues de la nature dans la reproduction de son

ſemblable ; un arbre touffu le garantira, dans la belle ſaiſon, des tempêtes & des orages ; un autre ſera ſa retraite pendant que les frimats ravagent nos campagnes ; la mouſſe & des feuilles ſeches lui fourniront une couche ſaine, & le préſerveront de l'humidité. Dans les contrées hyperborées, l'ours, après avoir exercé ſon courage, lui abandonnera ſa peau pour le garantir du froid. Ses idées ne ſe développant qu'en raiſon directe de ſes beſoins, elles ſeront auſſi peu nombreuſes que les moyens qu'il emploie pour les ſatisfaire ; il ne connoîtra point les maladies morales ; l'ambition, la jalouſie ne trouveront aucune priſe ſur ſon ame exempte d'erreur ; ſain, robuſte & vigoureux, il ne ſera preſque pas ſujet à la douleur ; ſi dans les combats, ou en traverſant les halliers, il reçoit quelques bleſſures, la nature en peu de jours lui en procurera la guériſon ; il ſera dans cette apathie univerſelle, ſi

desirée des philosophes ; sans erreurs & sans vices, ses jours s'écouleront dans la paix ; il parviendra, sans s'en appercevoir, à la plus longue vie ; la vieillesse venant à pas lents, ne lui fera point sentir ses rigueurs ; décrépit, il cessera de vivre, sans inquiétude sur l'avenir & sans regret sur le passé. Enfin il jouira de toute la somme de bonheur accordée à l'humanité ; mangeant toujours avec appétit, buvant au premier moment de l'altération, il savourera plus vivement que nous les plaisirs attachés à ces deux besoins ; se livrant au repos après une journée laborieuse, il le goûtera sans interruption ; n'écoutant que le besoin physique dans la volupté, il sentira des élans de plaisirs inconnus aux libertins. Mais rentrons dans notre sphere, ne nous égarons point dans des contemplations qui, quoiqu'importantes, nous éloigneroient trop de notre objet.

Munis de toutes les observations précé-

précédentes, je fais voir à mes éleves comment les hommes, oubliant les vrais plaisirs attachés aux besoins naturels, ont accumulé sur leurs têtes une foule de miseres; comment, en voulant aller au-delà des bornes sacrées de la nature, ils ont trouvé, au lieu des plaisirs qu'ils s'étoient promis, toutes les maladies qui désolent le genre humain; comment l'ambition, l'avarice, la volupté ont été les sources de tous les maux qui nous affligent. Frappés de ces idées, ils me demandent avec inquiétude, comment ils pourront se soustraire à tant de calamités, se garantir des préjugés & des vices qui, en étouffant la conscience, ont rendu leurs semblables si malheureux. Ma réponse est simple, claire & démonstrative. Voulez-vous jouir de tout le bonheur accordé aux hommes dans l'état de dépravation où ils sont tombés? rapprochez-vous, autant que vous le pourrez, de la nature; proportionnez vos desirs à

vos besoins réels, ne cherchez à goûter que les plaisirs qui n'entraînent après leur jouissance, ni votre destruction, ni celle de vos semblables. D'après ces principes, consultez votre conscience & votre raison : n'avez-vous pas éprouvé jusqu'à ce jour, que la santé est la compagne inséparable de la sobriété ?. Soyez simples dans le choix de vos alimens ; persuadez-vous d'une grande vérité, que, quelque somptueuse que soit votre table, les principes qui doivent réparer la déperdition de substance que vous avez éprouvée, sont absolument semblables à ceux qui produisent le même effet dans le corps du plus malheureux des hommes ; que, quelque délicats que vous paroissent certains mets, quelque sensation qu'ils vous fassent éprouver, vous êtes les maîtres de vous procurer ces mêmes sensations avec les alimens les plus grossiers. Mettez un intervalle réglé entre vos repas ; employez ce temps au travail,

alors vous goûterez un plaiſir vif, en ne conſommant que les fruits les plus vulgaires & le pain le plus commun. Vous avez tous fait cette expérience, vous m'avez avoué qu'en revenant des maiſons de vos parens, où l'on vous avoit préſenté des mets ſucculens, vous n'avez pas goûté des plaiſirs bien ſenſibles; qu'en ayant mangé par complaiſance ou par ſenſualité, vous avez ſouffert des maux plus cruels que le plaiſir n'avoit été flatteur. Ajoutez à cette obſervation celles que vous avez déjà faites mille fois. Vous apprenez fréquemment qu'un ſenſuel qui a paſſé ſa vie à ſe gorger des viandes les plus rares, eſt mort à la fleur de ſon âge; un autre eſt livré aux douleurs les plus affreuſes; celui-ci ſurchargé d'embonpoint, traîne avec peine ſa lourde maſſe; il vit ſans réfléchir, ſon ame abrutie ne s'occupe que des vils inſtrumens de ſes excès. Suivez tous ces riches faſtueux qui ſe glorifient ſi fiérement de la

ſomptuoſité & de la délicateſſe de leur table, ils ſont tous tourmentés par quelques maladies cruelles, qui leur font acheter bien cher les plaiſirs illuſoires auxquels ils ſe livrent avec tant d'ardeur. Leurs maux ne ſe bornent pas là ; ils ne ſont pas toujours dans l'opulence, un grand nombre d'entr'eux tombent du haut de la roue, diſſipent leurs richeſſes, ſont réduits à la miſere : jugez de leur triſte état. L'habitude leur a rendu néceſſaire une multitude d'objets, inſtrumens de leurs plaiſirs ; la privation en eſt d'autant plus inſupportable, qu'ils s'y étoient livrés avec plus d'ardeur.

Fuyez ſur-tout cette liqueur dangereuſe, qui, en obſcurciſſant la raiſon, eſt la mere féconde de tant de maux. Accoutumés dès votre enfance à n'écouter en tout que les loix de la nature, vous ne pouvez imaginer que les hommes s'efforçant d'abandonner ſes conſeils, aient négligé la plus ſalutaire, la plus com-

mune des boiſſons, pour courir après du poiſon deſtructeur. Oui ; vous devez regarder comme tels toutes les liqueurs fermentées. Si vous en prenez en forte doſe, elles anéantiſſent la ſeule partie eſtimable de votre être, elles vous ravalent au-deſſous des animaux les plus immondes. Conſidérez de ſang froid cet homme crapuleux plongé dans l'ivreſſe : tous ſes mouvemens annoncent un délire infame ; tantôt comme un furieux, il fait la guerre à tous ceux qui l'environnent ; tantôt livré à une exceſſive gaieté, il donne toutes les marques de la démence la plus complette. Mais ce n'eſt pas là le terme de ſes maux : ſouvent dans ce funeſte état, il contracte des engagemens irrévocables, qui feroient ſon malheur & celui de toute ſa famille. Laiſſez-lui cuver ſon vin : quel changement ! Le voila plongé dans la mélancolie la plus noire, ce n'eſt plus cet air gai de la veille ; pâle, défait, abattu, ſon corps eſt ſans

vigueur, ſon ame eſt plongée dans une eſpece de létargie; des maux de toute eſpece l'aſſaillent, il ſent des douleurs de tête qui ne lui permettent aucune occupation, l'eſtomac fait mal ſes fonctions, la bouche eſt amere, des renvois nidoreux l'infectent. Cependant, le croiriez-vous? tous ces fléaux ne ſont pas capables de corriger un malheureux qui s'eſt une fois livré au vin. Vous voyez ces ivrognes prendre à jeûn les plus ſages réſolutions, jurer à ceux qui les exhortent à ſe corriger, qu'ils oublieront le vin pour jamais; mais à la premiere occaſion ils ſe plongent de nouveau dans la plus dégoûtante crapule.

Ne ſoyez point ſurpris de ce phénomene. Les liqueurs fermentées procurent une gaieté momentanée, raniment les forces, aiguiſent toutes les facultés. Ceux qui en prennent avec excès, ſe ſentent au premier moment dans une eſpece de

bien-être; ils ignorent, ils ne sentent point leur ivresse; l'ame absorbée ne conserve aucune réminiscence de ce qui s'est passé pendant le désordre. A l'ivresse succedent un relâchement général, l'inquiétude, la mélancolie. Ces malheureux, entraînés par cette espece de bien-être que procure le vin, s'y livrent de nouveau, en contractent l'habitude, & ne tardent pas à en éprouver les funestes effets. Toutes ces observations prouvent que les ivrognes sont sujets aux étourdissemens, & à l'apoplexie, à la paralysie, à l'hydropisie, aux obstructions, aux vomissemens habituels, aux tremblemens; ils sont fatigués par des lassitudes continuelles, leurs corps deviennent hideux, leurs visages d'un rouge dégoûtant, des tumeurs de toute espece les défigurent. Leur esprit tombe dans un abrutissement total. Chaque jour nous voyons des hommes à peine âgés de quarante

ans, qui nous avoient offert une jeuneſſe aimable, ſoutenue par tous les talens, tomber au-deſſous d'eux-mêmes; on ne leur reconnoît plus cette phyſionomie ſéduiſante qui leur concilioit l'amour, cet eſprit éclairé & enjoué qui les rendoit les délices de toutes les ſociétés, ils ſont devenus hideux, groſſiers: lourds, mélancoliques, rêveurs, aſſoupis.

Vous me direz peut-être qu'il ne s'enſuit nullement qu'il faille proſcrire le vin, parce que les hommes en abuſent, qu'il peut être utile lorſqu'on en uſe ſobrement. Cette objection ne nous paroît fondée ſur aucun principe ſolide. Si la nature avoit jugé les liqueurs fermentées d'une utilité abſolue pour l'homme, nos ruiſſeaux rouleroient des vins délicieux, ils nous offriroient en réalité les phénomenes chimériques de la fable. Tout au contraire, elle ſemble avoir éloigné de nous la découverte de cette fu-

neſte liqueur, qui demande du génie ou plutôt un concours ſingulier de circonſtances. Bien loin que la nature en donne l'idée, elle en inſpire l'horreur. Tous les enfans craignent le vin comme du poiſon, les animaux l'évitent avec ſoin; d'ailleurs ſes effets, même lorſqu'on en uſe ſobrement, ſont plus nuiſibles aux hommes qu'on ne le penſe. Pris en forte doſe, il tue, ou procure au moins de grandes maladies. Ses effets prochains anéantiſſent pour pluſieurs heures; ſi vous le prenez en petite doſe, il commencera la chaine des ſuites de l'ivreſſe, il n'engourdira pas abſolument le ſyſtême nerveux, mais il lui procurera une atonie inſenſible; il ne coagulera pas les humeurs, il les diſpoſera à l'épaiſſiſſement. Mais ſans nous jetter dans des théories arbitraires, prenons des faits pour guides. L'expérience de tous les tems & de tous les pays a prononcé irrévocable-

ment que le vin eſt nuiſible aux individus, dans l'âge où ils jouiſſent d'une ſurabondance d'activité : s'ils ſont altérés, le vin les échauffe, bien loin de calmer leur ſoif ; il donne du reſſort, il racornit les ſolides, &c. Nous voyons conſtamment que les buveurs d'eau ſont ſujets à moins de maladies que ceux qui uſent, même modérément, du vin. Enfin on peut aſſurer que le vin eſt un remede ; que comme tel, il ne peut être utile que dans un état de maladie, pour opérer des effets oppoſés à ceux que l'on veut détruire. Les praticiens ſavent qu'il réuſſit très-bien dans les relâchemens, comme langueur d'eſtomac, foibleſſe, phlegmatie, &c. Mais ſans inſiſter davantage ſur les maux phyſiques qu'entraîne l'uſage de cette liqueur, parlons de ſes inconvéniens moraux. L'homme ſage, prévenu qu'il peut, dans quelque état qu'il ait embraſſé, éprouver de grands revers, ne doit ſe donner aucun be-

ſoin factice ; la difficulté de ſe procurer les moyens d'y pourvoir doit le convaincre de l'utilité de ce precepte. L'expérience lui apprend d'ailleurs que tous ces prétendus plaiſirs que l'homme a voulu ſe procurer en abandonnant la nature, ſont de peu de durée ; il ſait que l'uſage en rend les objets indifférens. Qu'un voluptueux, par exemple, trouve les premiers jours un plaiſir exquis à s'abreuver des vins les plus délicats, à boire le chio, le vougeau, le champagne, &c. Dans peu de jours, dans peu de mois tout au plus, ſon goût émouſſé n'en ſentira plus la ſaveur, ſon odorat deviendra inſenſible à leurs parfums, il jouira auſſi peu qu'un palfrenier qui ne boit que des vins âpres & dégoûtans.

L'habitude eſt le tombeau de tous nos plaiſirs ; ſi vous en doutez, rappellez-vous des expériences ſans nombre. N'avez-vous pas éprouvé, au renouvellement de chaque ſaiſon,

que la vivacité de vos plaisirs à l'aspect des nouvelles productions de la nature, diminuoit de jour en jour, dès que vous en étiez le paisible possesseur? Goûtiez-vous avec la même sensualité la cerise tardive & celle qui paroissant au commencement du printems, offroit à peine quelques teintes équivoques qu'elle étoit la proie de votre gourmandise? Avez-vous senti les mêmes douceurs la douzieme fois que vous avez parcouru des bosquets? Avez-vous éprouvé la même émotion que le premier jour que vous en fîtes la découverte. Pour vous convaincre davantage de cette importante vérité, parcourez les palais de ces voluptueux efféminés, à qui tous les ordres de la société payent des tributs perpétuels, pour qui des milliers de malheureux travaillent nuit & jour, afin de satisfaire leurs goûts désordonnés, vous verrez constamment que l'ennui les dévore dans leurs

appartemens reſplendiſſans : couchés ſur des monceaux de duvet, éloignés de tout bruit, ils ne peuvent appeller le ſommeil pour calmer quelques momens leur inquiétude ; quelque délicate que ſoit leur table, aucun des mets n'excite leur appétit, ils ne ſavourent rien ; vous les voyez triſtes & rêveurs. Ajoutez les maux phyſiques & moraux auxquels ils ſont en proie, & vous vous formerez une juſte idée de leur état. Suivez au contraire les repas champêtres des heureux habitans de nos hameaux : voyez comment la gaieté les anime. Ils offrent des viſages riants, la ſanté les accompagne ; ils ſavourent avec ardeur les mets les plus groſſiers ; leur appétit, ſans ceſſe animé par le travail, ne perd aucun plaiſir par la jouiſſance ; leurs beſoins ſont naturels, l'habitude ne peut diminuer le prix des objets deſtinés à les ſatisfaire.

Je conviendrai volontiers que toutes ces réflexions ne feront qu'é-

branler l'esprit de quelques-uns de mes lecteurs ; mais je suis persuadé qu'elles entraîneront mes éleves nourris dans la plus grande sobriété. N'ayant goûté des liqueurs spiritueuses que comme des remedes, trouvant des plaisirs réels dans leurs mets simples & apprêtés par la nature, ils ne desireront point de changer de nourriture ; ils persévéreront à se contenter de celle à laquelle je les ai habitués : une eau pure & limpide étanchera leur soif ; un pain léger, mais commun, des fruits, des légumes, des racines, du laitage, couvriront agréablement leur table.

Très-persuadés de l'utilité du régime pythagoricien, nous leur offrirons rarement de la viande. Sans nous étendre sur les raisons morales qui pourroient les en dégoûter, nous leur ferons voir que le régime carnassier entraîne à sa suite plusieurs maladies très-graves ; nous leur rappellerons qu'ils ont autrefois vu que les paysans & la plupart des ouvriers qui se

nourriſſent rarement de viandes, jouiſſent généralement d'une ſanté plus ferme & plus inaltérable; qu'ils n'offrent aux médecins preſque aucune de cette foule de maladies, fléaux des grandes villes, & ſur-tout de ces hommes qui entaſſent avidement dans leur eſtomac les débris dégoûtans de pluſieurs cadavres apprêtés.

En ſuivant tous les véritables beſoins de l'homme en ſociété, nous apprendrons à nos éleves à garder un juſte milieu dans leurs vêtement : nous ne leur perſuaderons point de s'attacher opiniatrément au pur néceſſaire, nous leur ferons ſentir la néceſſité de ſe plier aux préjugés des mondains; mais auſſi nous les éloignerons avec ſoin de tout faſte. Habillez-vous ſuivant l'uſage, mais que vos vêtemens ſoient ſimples. Ne vous imaginez pas, comme tant d'imbécilles faſtueux, que vous aurez acquis quelques nouvelles perfections, parce que vous éblouirez

les yeux par un équipage doré ; les gens ſenſés, en vous voyant, gémiront de votre folie ; ils penſeront avec raiſon que le ſuperflu de vos habits auroit pu couvrir pluſieurs malheureux expoſés à la rigueur de la ſaiſon ; le peuple maudira ſon ſort, il murmurera de l'inégalité affreuſe des conditions. Les gens du bel air applaudiront, il eſt vrai, à votre goût ; mais ſi vous ignorez leurs éloges, ils ſeront nuls pour vous ; & quand vous en auriez connoiſſance, quelle gloire d'être loué par des inſenſés qui, livrés à tous les préjugés, victimes de toutes les erreurs, devroient vous faire rougir par leur approbation ? Elle eſt auſſi honteuſe pour vous que celle des méchans. Vous glorifierez-vous d'être aimé de ces hommes iniques qui, vous regardant comme les inſtrumens de leurs vexations, s'applaudiſſent en vous approuvant ? Quel plaiſir goûtez-vous à vous chamarer de toutes les cou-

leurs ? S'il exiſte, il n'eſt que momentané ; huit jours de jouiſſance le font diſparoître. Voyez tous ces richards, conſultez-les, ils vous avoueront que leurs magnifiques équipages ne les flattent aucunement ; qu'ils n'en éprouvent aucune ſenſation agréable. Vous-mêmes, qui par état êtes obligés de vous vêtir plus proprement que le ſimple laboureur, qui êtes logés plus commodément, en reſſentez-vous aucun plaiſir ? L'habitude vous a tout rendu indifférent. Suivez l'analogie, & croyez fermement que les monarques eux-mêmes ſont auſſi inſenſibles à tout le faſte qui les accable, que les plus pauvres de leurs ſujets le ſont aux haillons qui les couvrent, & à la chaumiere qui leur ſert de retraite. La raiſon vient à l'appui du ſentiment : nous ne devons nous vêtir que pour nous garantir des injures de l'air, & pour ſuivre les regles les plus indiſpenſables de l'uſage. Tout ce que nous nous

accordons au-delà, nous tourmente infructueuſement ſans nous procurer aucun avantage.

Notre logement doit être auſſi ſimple que nos habits ; nous ne pouvons occuper pluſieurs chambres en même temps. Quelques efforts que faſſe un foible mortel, il ne remplit, lorſqu'il eſt en repos, qu'un très-court eſpace. Le domicile eſt pour la tranquillité : c'eſt dans la place publique, c'eſt en viſitant les malades, c'eſt en parcourant les campagnes, que nous faiſons un exercice utile. Si donc nous écoutons la ſaine philoſophie, quel que ſoit notre domicile, nous en ſerons toujours contens ; ſeulement devons-nous chercher la ſalubrité. Ainſi nous nous fixerons dans un lieu élevé ; l'obſcurité attriſte l'ame, les couleurs vives lui inſpirent de la joie. Nous en décorerons donc les parois à l'aide de quelques étoffes ſimples ; cependant nous ne nous croirons pas malheureux, ſi elles ne ſont ornées que

par la blancheur des murs. Ne desirez donc ni de vaſtes domaines, ni de nombreux domeſtiques : tout cet attirail vous accablera d'ennui & de chagrin. On s'attache à ſa poſſeſſion. Les procès, les taxes, les impoſitions, les mauvais voiſins, les vols, les dégradations, les grêles, les gelées, enfin mille accidens ſont toujours prêts à vous aſſaillir. Si vous avez reçu de vos peres de grands biens, des domaines conſidérables, réfléchiſſez ſouvent ſur les inconvéniens qu'ils entraînent; détachez-vous de l'eſprit de propriété. Si vous avez des enfans, ne vous regardez que comme leur tuteur : ſi vous n'en avez point, félicitez-vous d'être riches pour avoir de fréquentes occaſions de faire le bien. Former des heureux, ſecourir les miſérables, voilà le ſeul avantage des richeſſes. Servez-vous vous-mêmes, autant que vous le pourrez ; les bons domeſtiques ſont rares, preſque tous ſont vicieux, ils paſſent

la journée à épier vos défauts qu'ils répandent avec joie pour se venger de leur servitude ; ils font mal tout ce qu'ils font, &c. &c.

Voilà un précis de la morale que je voudrois inculquer à mes éleves. Elle est simple ; tous ses principes sont inébranlables ; elle est consolante, elle fera leur bonheur & celui de tous ceux qui auront quelques relations avec eux. En méditant ses préceptes, ils se persuaderont de l'inutilité des richesses. Ne faisant consister leur bonheur qu'à contenter les purs besoins de la nature, & à suivre fidélement ses sages loix, ils seront contens, dans quelque état que le ciel les ait fait naître. La pauvreté, loin de les effrayer, leur sera agréable. En pliant sous son joug ils se verront délivrés d'une foule d'entraves ; ils diront avec gaieté : nous n'aurons aucun compte à rendre de nos richesses. Si nous avions hérité de grands biens, nous serions inquiets

ſur la maniere dont nos peres les auroient acquis. La vertu procure rarement des tréſors : nous ſerions obligés de vivre avec une foule d'importuns, dont les préjugés nous entraîneroient dans leurs écarts. Si nous avions le malheur de les ſuivre, nous fruſtrerions le pauvre & l'indigent, de ce qui lui eſt dû. La raiſon, la nature, crient au fond de nos cœurs que tout le ſuperflu eſt dû à ceux qui ſont privés du néceſſaire.

Nos jeunes médecins n'ayant que des deſirs proportionnés à leurs vrais beſoins, ne ſeront tourmentés, ni par l'envie, ni par l'ambition, ni par l'avarice. Ennemis du faſte, les richeſſes leur ſeront inutiles. Peu inquiets de l'opinion publique, tant que leur conſcience ſera tranquille, ils mépriſeront les propos des ſots, les mauvaiſes plaiſanteries : ils leur oppoſeront avec intrépidité, la redoutable égide de la vertu. Aimant ſincérement leurs

concitoyens, & n'ayant aucun motif de leur nuire, chaque moment de leur vie ſera marqué par de bonnes œuvres ; ils la paſſeront tous avec délices à remplir fidélement les devoirs de leur état. Ignorant la cabale & la politique médicinale, ils ſeront délaiſſés ; les riches les oublieront ; mais les pauvres les regarderont comme leurs peres. La religion ranimant tous leurs principes, leur montrera bientôt que cette vie n'eſt que paſſagere, que la récompenſe ſolide de la vertu n'eſt point accordée ſur la terre ; elle élevera leur ame vers l'Etre ſuprême. C'eſt pour lui plaire, qu'ils ſouffriront patiemment les maux que leurs ennemis leur feront ſentir. L'homme de bien malheureux, & le méchant favoriſé, ſeront pour eux deux phénomenes moraux, qui leur démontreront une autre vie ; ils ſe perſuaderont chaque jour qu'il exiſte un être rémunérateur & vengeur ; les égaremens de l'eſprit

humain leur feront ſentir la néceſſité de la révélation. N'ayant aucun intérêt à en ſapper les fondemens, ils ſeront ſoumis à ſes décrets éternels. On ne les verra point, audacieux titans, s'élever avec inſolence contre la divinité. Humbles, ſoumis, ſentant leur foibleſſe, ils ſoumettront leurs eſprits au joug de la foi. Pour tout dire en un mot, ils ſeront hommes, chrétiens & citoyens.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES

Contenus en ce volume.

Introduction. pag. 1

TROISIEME SECTION.

CHAP. I. *La plupart des médecins sont ignorans.* 9

ART. I. *Les colleges sont très-mal administrés ; premiere cause de l'ignorance des médecins.* 16

ART. II. *La constitution des universités est une des causes de l'ignorance des médecins.* 36

ART. III. *Les professeurs des universités de médecine sont une des causes de l'ignorance des médecins.* 55

ART. IV. *Les universités borgnes remplissent le royaume de médecins ignorans.* 62

ART. V. *Les difficultés de la science*

médicinale ſont une des cauſes de l'ignorance des médecins. 67
ART. VI. *L'ignorance du public eſt une des cauſes de l'ignorance des médecins.* 93
CH. II. *Le plus grand nombre des médecins ſont peu ſéveres ſur ce que nous appellons la probité.* 111
ART. I. *De la religion des médecins.* 113
ART. II. *De l'avarice des médecins.* 126
ART. III. *De la pareſſe des médecins.* 138
ART. IV. *De l'envie des médecins,* 153

QUATRIEME SECTION.

Les médecins inſtruits, conſidérés collectivement, ſont-ils plus nuiſibles qu'utiles? 173
CH. I. *Conſidération générale des médecins inſtruits.* 174
CH. II. *Hiſtoire des différentes ſectes que les médecins ont ſucceſſivement adoptées.* 183
CH. III. *Les médecins inſtruits, conſidérés comme hommes paſſionnés.* 216

CH. IV. *La plupart des médecins instruits suivant une fausse doctrine, sont plus nuisibles qu'utiles.* 220

CINQUIEME SECTION,

CH. I. *Motifs qui peuvent faire desirer une réforme en médecine.* 245
CH. II. *Moyens de réforme.* 254
ART I. *Projet d'une éducation médicinale.* 255
ART. II. *L'étude des langues,* 279
ART. III. *De l'étude des arts.* 292
ART. IV. *De l'étude des belles-lettres.* 302
ART. V. *De la logique médicinale.* 323
ART. VI. *De la morale des jeunes médecins.* 336

Fin de la Table.